PQ
2311
.J75
H454
1829
t.1
SMRS

MŒURS SUISSES.

L'HERMITE EN SUISSE,

OU

OBSERVATIONS

SUR LES MŒURS ET LES USAGES SUISSES

AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE.

T. I.

Cet ouvrage se trouve aussi à

Agen. . . chez Noubel.
Aix-la-Chap. Laruelle.
Amsterdam . { Dufour et d'Ocagne, Delachaux.
Angers . . . . Fourrié-Mame.
Arras . . . . . Topino.
Bayonne . . . Fauvel jeune.
Berlin. . . . . Schlesinger.
Besançon. . { Deis, Bintot.
Blois. . . . . Giroud.
Bordeaux. { Mme Bergeret, Lawalle jeune, Melon, Gassiot, Gayet.
Boulogne . . { Griset aîné. Griset jeune.
Brest. . . . . { Le Fournier-Desp., Egasse.
Bruxelles. . { Dujardin-Sailly, De Mat, Stapleaux.
Caen. . . . . { Mancel, Mme Belin-Lebaron.
Calais. . . . . Leleux.
Cambrai . . . Giard.
Chartres . . { Hervé. Garnier-Allabre.
Clermont-F. Thibaud, Weysset.
Colmar. . . . Petit.
Dieppe. . . . Marais.
Di, ... { Lagier, Noellat, Tussa.
Dunkerque. . Lancel.
Francfort. . { Jugel. Brœnner.
Gand. . . . . { Dujardin, Lereux.
Gênes. . . . . Yves Gravier.
Genève. . . . { Barbezat et Delarue. Cherbulier.
Havre . . . . . Chapelle.
Honfleur. . . . Bion.
Leipsick. . . { Grieshammer, Zirgès.
Liège . . . . { Desoër, Collardin.
Lille. . . . . { Vanackère. Bronner-Beauwens.
Lausanne. . . Fischer.
Londres. . . { Barthez, Dulau, Treuttel et Würtz.
Lorient. . . . { Caris, Fauvel.
Lyon . . . . . { Bohaire, Faure, Maire.
Manheim . . . Artaria et Fontaine.
Mans . . . . . Pesche, Belon.
Marseille. . { Chardon, Allègre, Mossy, Camoin, Chaix.
Metz. . . . . { Mme Devilly. Thiel.
Mons. . . . . Leroux.
Montpellier. { Sevalie, Gaben fils Pomathio-Durville.
Moskou . . . . Fr. Riss père et fils.
Nîmes. . . . . Pouchon.
Nanci . . . . Vincenot.
Nantes. . . . . Busseuil, Forest.
Naples. . . . . Borel et Marotta.
Niort. . . . . Robin.
Perpignan . . . Alzine, Lasserre.
Poitiers . . { Saurin, Mmes Loriot.
Rennes. . . . { Duchesne, Molliex.
Rouen . . . . { Frere, Legrand, Julien, Edet.
Saint-Malo. . Caruel.
Saint-Pétersbourg { C. Weyher, Graff. Belizard
Strasbourg. . Levrault.
Toulon. . . . { Bellue. Laurent.
Toulouse . . Vieusseux.
Turin . . . . { Bocca, Pic.
Valenciennes. Lemaitre.
Vienne . . . { Schalbacher, Schombourg.
Varsovie. . . Glücksberg.

PILLET AÎNÉ, IMPRIMEUR DU ROI,
rue des Grands-Augustins, n. 7.

L'HERMITE
EN SUISSE,

OU

OBSERVATIONS

SUR LES MŒURS ET LES USAGES SUISSES
AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE;

Faisant suite

A LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES, ANGLAISES, ITALIENNES, ESPAGNOLES, RUSSES, etc.

Orné de Gravures et de Vignettes.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI,
ÉDITEUR DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 7.

1829.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lhermiteensuisse01jouy

AVANT-PROPOS.

—

Qui n'a pas chanté, peint ou décrit la Suisse, ses beaux lacs, ses montagnes de neige, ses glaciers, ses cascades? Et pourtant nous venons mêler nos souvenirs aux souvenirs de ceux qui ont visité cette terre enchantée. Aujourd'hui que les images du moyen âge agissent si puissamment sur l'ame, il nous a semblé qu'en les évoquant, nous donnerions à notre récit une couleur et une vie toutes nouvelles, et qu'elles rajeuniraient en quelque sorte ces descriptions si usées depuis un siècle. C'est la Suisse avec ses superstitions, ses héros, ses trophées, sa physionomie du moyen âge; la Suisse avec ses mœurs, ses jeux, ses fêtes de ce siècle, et ses décorations de merveilles naturelles qui n'ont jamais changé, que nous avons tenté de re-

tracer dans cet ouvrage. Nous avons voulu faire connaître un peuple qui, après tant de révolutions, de secousses, de bouleversemens, a conservé ses habitudes et jusqu'à ses vêtemens des anciens tems.

Nous nous assiérons à côté de la vieille fileuse d'Appenzell, et nous lui ferons redire les contes de sorciers dont elle effraie le voyageur depuis cinquante années; nous nous arrêterons devant la prison de Jean Hus, dont nous visiterons les caveaux; au Grütli, nous saluerons les trois sources qui jaillirent miraculeusement lors du serment des trois confédérés; nous visiterons la chapelle de Guillaume Tell, la demeure de Stauffach; nous entrerons dans les chalets où pend encore le cor qui appelait, dans le quatorzième siècle, un peuple de bergers à la liberté; si quelqu'un des hôtes nouveaux sait des couplets de cette vieille chanson dont le refrain fut si souvent répété par ses pères, nous la lui ferons redire; nous nous mê-

lerons aux noces, aux baptêmes, aux fêtes patriotiques et religieuses de chaque canton. Est-il besoin de dire qu'il n'est aucune merveille de la nature ou de l'art que nous n'essaierons de peindre? Nous avons voulu que cet ouvrage fût à la fois le tableau fidèle des mœurs de la Suisse au dix-neuvième siècle, et qu'il pût servir de guide aux voyageurs. C'est en présence des objets mêmes que nous avons puisé nos inspirations.

ITINÉRAIRE DE L'ERMITE.

A Paris chez Pillet aîné, Éditeur de la Collection des Cartes Géographiques Anglaises, Écossaises, Irlandaises, Espagnoles, Grecques, Italiennes, Russes et Suisses, Rue des Grands Augustins N°.

Dessiné et Gravé par Imbert et Tardieu

L'HERMITE
EN SUISSE.

— N° Ier. —

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE
DE LA SUISSE.

—

Nobilis Helvetiæ regio, par omnibus una.
BRUSCHIUS.

La Suisse réunit les merveilles de tous les autres pays

HALLER, dans sa magnifique *Histoire des Plantes de la Suisse*, a tracé, avec un rare talent, l'esquisse de la géographie physique de cette contrée. Il eût été trop périlleux de lutter avec un tel écrivain ; nous aimons mieux reproduire ici le travail de cet homme célèbre, toutefois en avouant les obligations que nous avons à celui qui, le premier, fit passer dans notre langue ce

fragment précieux, l'un des plus beaux ornemens de ce *Conservateur suisse* trop peu connu en France.

« La Suisse est située au nord des Alpes et entre leurs différentes chaînes. Ses bornes sont, au midi, ce long rempart des Alpes qui court, depuis le Léman, entre le Valais et les vallées d'Aoste, de Sessia et d'Antigori, jusqu'à la Fourche ; qui se prolonge de là, depuis le Gothard par le Lucumon et l'Adule, entre les vallées des Grisons, et qui, continuant par les montagnes de la Brégaille, passe entre la Valteline et l'Engadine, arrosée par l'Inn jusqu'aux alpes de Bormio. Toute cette haute chaîne ne s'abaisse que dans quelques endroits pour former des gorges par lesquelles on débouche en Italie ; mais ces vallées, en général très-élevées, sont de véritables Alpes d'un accès pénible. J'appellerai donc cette arrête des Alpes, qui n'a guère moins de cent lieues de long, leur chaîne méridionale.

Cette chaîne n'est pas simple ; quelques autres y sont parallèles ou s'en détachent en plusieurs points et à peu près aussi hautes, en se déployant de l'ouest à l'est.

Au bord du Léman, ou plutôt à l'entrée du défilé de Saint-Maurice, commence, dans le canton de Berne, la chaîne septentrionale des Alpes, qui court d'abord au midi, puis droit à l'est, séparant le territoire bernois de celui du Valais, et allant se réunir à la chaîne méridionale par la Fourche. De cette montagne, que d'autres Alpes joignent au Gothard, part une autre chaîne dans la même direction, appelée *le Crispalt*, qui s'élève entre les Grisons et les cantons d'Uri et de Glaris; celle-ci s'abaisse vers le pays de Sargans, et y forme des montagnes d'une hauteur moyenne; mais bientôt elle se relève et s'élance, par des masses très-escarpées, entre le canton d'Appenzell et le Toggenbourg, lesquelles s'adoucissent, entre ce dernier pays et le Rhin, jusqu'au lac de Constance.

De l'une et l'autre de ces chaînes septentrionale et méridionale s'en détachent, en divers sens, d'autres moins longues, mais souvent aussi hautes, qui se portent ici vers le sud-est, là vers le nord-ouest.

Du revers méridional déclinent, vers le midi et la mer d'Italie, jusqu'aux bouches du Var, entre la Savoie, la vallée d'Aoste et le Piémont,

des Alpes qui sont, en plusieurs points, d'une hauteur prodigieuse.

Une autre chaîne moins longue s'abaisse vers le midi, et sépare la vallée d'Aoste des vallées voisines; celles-ci sont la plupart ceintes par différens rameaux des Alpes, dont le principal se détache de la Fourche, embrasse la vallée Lévantine, celle de Domo-d'Ossola, et se termine aux plaines de la Lombardie.

De cette même chaîne se détachent transversalement au nord plusieurs suites de montagnes, comme autant de branches qui aboutissent au Valais, et qui forment les vallons latéraux d'Entremont, de Bagnes, de Saint-Nicolas, de Herens, des Anniviers, de la Binne, et d'autres encore.

Par-delà la Fourche, les rameaux qui sortent du grand centre des Alpes sont si nombreux, qu'il est difficile de les énumérer. Il y en a un peu étendu entre *le Rhin postérieur* et *le Rhin du milieu*, un autre entre ce dernier et *le Rhin antérieur*, vers Dissentis; d'autres encore, plus inclinés au midi, renferment les vallées de Kalanka, de Missox, le Val-Brenna et la Lévantine; ensuite les Alpes s'entassent les unes sur

les autres, à une hauteur immense, dans le Val-d'Avers; leur flanc septentrional borde la vallée principale des Grisons jusqu'au lac de Constance, tandis qu'un rameau opposé au précédent, se portant au midi, forme le contours occidental de la Brégaille. Deux autres chaînes, aussi hautes qu'escarpées, tendent au levant; la plus méridionale passe depuis les Alpes de Bormio entre la Valteline et le territoire de Venise; l'autre, dirigée vers le nord, vient, avec la précédente, resserrer l'entrée de l'Engadine: plus loin, du côté du couchant, sont plusieurs monts peu connus, parmi lesquels se distingue le Rhético, dont le Prœtigow tire son nom.

Revenons à la chaîne septentrionale située à l'ouest vers Saint-Maurice; elle étend ses nombreuses branches dans le canton de Berne.

La première, assez raccourcie, forme le côté méridional de la vallée des Ormonts, dans le gouvernement de l'Aigle, et la seconde, le revers septentrional vers le vallon des Mosses; la troisième est entre ce vallon et celui de l'Étivaz et de Château-d'Oex; la quatrième, entre les Mosses, le Gestaig et la vallée de Sanen; la cinquième, entre le Gestaig et Lauwenen; la

sixième, entre Lauwenen et le Sibbenthal, s'inclinant à l'est, sépare cette belle vallée de celle d'Adelboden; la septième s'élève entre Adelboden et le Kandersteig; la huitième dessine le vallon de Kienthal, entre Lauterbrunn et Kandersteig; la neuvième forme le Scheidek, qui s'allonge entre le Grindelvald et le lac de Brientz; une autre plus vaste, prenant depuis la Fourche, fait la lisière des cantons de Berne, d'Uri et d'Underwald, puis passe à l'est entre ce dernier et celui de Lucerne, d'où elle continue au nord, entre l'Emmenthal et le lac de Thoun, pour se terminer à la plaine de Berne dans la forêt de Grauholts; ses rameaux embrassent les diverses vallées du Haut et Bas-Underwald; le Mont-Pilate en fait partie. Une autre chaîne de trois vallées fort élevées serpente entre les cantons d'Uri et de Glaris, d'où, s'étendant vers celui de Schweitz, elle offre le Mont-Albis entre les trois cantons de Zurich, de Schweitz et de Zug; une de ses branches fait la frontière de Glaris et du Toggenbourg; et, après avoir séparé ce dernier du territoire de Zurich et de la Thurgovie, s'incline graduellement et disparaît enfin non loin du lac de Constance.

Dans diverses contrées de la Suisse s'élèvent quelques Alpes isolées de toutes les précédentes, dont elles sont coupées par de profondes vallées : telle est la longue chaîne qui, prenant à l'ouest du canton de Berne, au dessus de l'origine du Sibbenthal, sépare ces vallons et ceux de Gessenay, Rougemont et Château-d'Oex, du territoire fribourgeois, et porte, dans le pays de Vaud, le nom de *montagnes de Gruyère;* tel est aussi le Rigi près de Schweitz, qui, ceint de tous côtés par des lacs, n'est nulle part contigu aux Alpes ; telle est encore la haute chaîne qui coupe le pays d'Appenzell, du Toggenbourg, des Grisons et du Rhinthal.

Voilà les Alpes; le Jura qui, au nord, sépare la Suisse de l'Alsace et de la Franche-Comté, est beaucoup plus bas, et ressemble aux montagnes des autres pays ; çà et là cependant il est composé de plusieurs chaînes plus ou moins inclinées les unes vers les autres : c'est entre ces chemins que sont situées les vallées du lac de Joux et de Neuchâtel, celles de Saint-Imier, de Moutiers, et les vallons plus abaissés des cantons de Soleure et de Bâle.

On rencontre des monts et des collines d'un

ordre supérieur dans l'espace qui s'étend du Jura aux Alpes. La Suisse n'offre aucun pays plat et continu d'où l'on ne découvre des montagnes : les contrées qui ressemblent le plus aux plaines sont une partie du canton de Zurich, de la Thurgovie, du canton de Vaud, et les grandes vallées qui s'élargissent au pied des Alpes.

Comme la nature des Alpes est peu connue, nous allons présenter en quelques mots les observations que de nombreux voyages dans leur sein nous ont donné l'occasion de faire.

La surface des Alpes est en général rocailleuse, surtout vers leur sommet, ceinte de pâturages dans leur milieu, et revêtue à leur base de forêts de sapins. Quoique de loin elles paraissent des pyramides isolées, ce ne sont réellement que des chaînes dont certains points sont plus exhaussés : leur hauteur n'a point encore été déterminée exactement. Un ingénieur des salines de l'Aigle, M. Gamaliel de Rovéréa, a trouvé que la *dent du midi* était à 8,161 pieds au dessus du niveau du Rhône. Cette montagne, qui perd ses neiges presque chaque été, est la dernière comme la plus basse de la chaîne méridionale.

Le Mont-Blanc, en Savoie, est à 13,440 pieds au dessus du Léman, et le Schrekhorn, le Silvio, les monts qui dominent le Gothard, le Septimer et les sommités des Alpes des Grisons par dessus Bormio, sont à peu près à la même hauteur. Quant à celle de 2,760 toises, que Micheli assigne au Gothard, elle nous paraît peu sûre. On peut dire en général que les Alpes sont de 1,6000 pieds au dessus du niveau de la mer, le Léman étant déjà supérieur à ce niveau de 1,000 à 1,200 pieds au moins *.

Une grande partie des Alpes paraît en tout tems couverte de neige d'une blancheur éblouissante, et qui, en plusieurs endroits, ne fond jamais. Cependant ce que l'on prend pour de la neige est plutôt une glace éternelle qui enveloppe comme d'une cuirasse leurs sommets et leurs flancs : sur cette glace la neige est permanente ; aussi les habitans du pays leur donnent-ils le nom de glaciers, plus juste que celui de montagnes de neige, par lequel les désignent

* Nous avons dû conserver ces mesures qui ont été rectifiées depuis Haller ; on voudra bien, en lisant ce chapitre, se reporter au tems où ce grand naturaliste écrivait.

les étrangers. Souvent cette glace recouvre des espaces de plus de mille toises, et forme dans l'intérieur des cavités voutées d'où l'eau s'échappe goutte à goutte par une fonte perpétuelle, surtout en été, de façon que chaque glacier a un ruisseau qui en provient. Le Rhin, l'Aar, le Rhône, la Sarine, la Reuss n'ont pas d'autre source; des filets auxiliaires vont ensuite grossir de toute part ce premier canal par la réunion de leurs eaux. Lorsque la chaleur de l'air ou l'ardeur du soleil précipite la fonte des neiges, on voit arriver une crue subite, aussi alarmante que dangereuse pour les habitans des vallées que traversent ces torrens, surtout lorsqu'un orage d'été, mêlé de tonnerre, ou que le vent de l'ouest réduit tout à coup en eau une partie de ces masses glacées.

La troisième cause de la formation des rivières de la Suisse est la pluie abondante qui tombe des nuées, lorsque le vent les enlève du flanc des Alpes pour les entasser sur leurs cimes, accident assez commun sur ces montagnes. La structure intérieure des Alpes favorise singulièrement le confluent de ces diverses eaux dans un même canal. Les rochers supérieurs dont elles

se forment sont percés d'innombrables fentes, d'où elles découlent et aboutissent à un centre commun par des plans plus ou moins inclinés; c'est le long de ces canaux revêtus de rocs que les eaux du ciel courent se réunir au pied des Alpes, ou dans quelqu'un de ces lacs nombreux des vallées inférieures, ou dans un ruisseau qui, grossissant à chaque pas, se creuse d'abord dans les vallons supérieurs un lit peu profond, mais qui, rencontrant plus bas des vallées où il y a plus de terre, s'enfonce à travers d'affreux précipices; c'est ainsi que de cataractes en cataractes, où quelquefois ses eaux sont réduites en poussière, le torrent gagne la plaine. Là, il dépose les quartiers de rocs qu'il a arrachés du flanc des montagnes, et couvre au loin le sol de ces divers débris comme d'une croûte, jusqu'à ce qu'il se perde enfin dans quelque grand lac ou dans quelque fleuve plus large. Telle est la structure générale des Alpes, qui produisent ainsi les rivières par les eaux réunies des glaces liquéfiées, des neiges fondues et des pluies que versent les nuages.

Les lacs des montagnes se déchargent le plus souvent de leurs eaux par des torrens. Quel-

ques-uns cependant les laissent échapper par des conduits imperceptibles à l'œil. C'est ainsi que le lac de Joux, dans le Jura, qui a à peu près trois lieues de long, se débarrasse d'une partie de ses eaux, non par un abîme qui les absorbe, mais dans des fissures de rochers où elles s'écoulent sans bruit. Il peut bien y avoir des gouffres visibles dans plusieurs lacs ; mais, ce qui est certain, c'est que près de Roche, dans le gouvernement de l'Aigle, le torrent de la *grande eau* s'abîme sous des rochers, et qu'on l'entend encore mugir sous ses pieds après qu'il a disparu. Quand on compare entre eux les fleuves de la Suisse, pris en divers points, on est convaincu qu'en descendant dans la plaine ils perdent une grande partie de leurs eaux, puisque leur masse y est beaucoup plus petite qu'on ne devrait l'attendre de la réunion de tant de torrens, moindre même qu'elle n'était avant que le fleuve les eût recueillis. Qu'on examine l'Aar près d'Interlachen et l'Aar près de Berne, où elle est presque guéable sous le *vieux Hôpital des malades*, et l'on sera forcé de reconnaître que cette rivière avait un plus grand volume d'eau avant qu'elle reçût la Kander, la

Simme, le Rothac, la Salle et la Gurbe, torrens assez considérables.

Les lacs placés au pied des Alpes ont la double utilité de procurer l'évaporation d'une partie des eaux qui en descendent, et d'arrêter l'excessive rapidité avec laquelle elles se précipitent de hauteurs souvent supérieures à ces bassins de plusieurs milliers de pieds; l'Aar, s'écoulant du lac de Thoun vers Berne, va aussi lentement que si elle avait sa source dans ce lac. L'impétuosité des rivières alpines est ainsi enchaînée, et l'on remarque qu'elles sont bien plus dangereuses pour leurs voisins quand elles ne traversent aucun lac, comme l'Emme et la Sarine.

Indépendamment de la cuirasse de glace dont la plus haute région des Alpes est recouverte; immédiatement en dessous des aiguilles ou des pics qui les couronnent, il y a d'autres masses glaciales qui comblent des vallées entières, privées par les hautes chaînes qui les couvrent au midi de l'influence des rayons solaires, tandis que sur le revers méridional des Alpes, il n'y a presque nulle part des glaces éternelles. Ces vallées, de plusieurs lieues de long, quelquefois

même d'une ou deux journées de chemin, sont recouvertes d'une glace, qui, reposant inégalement sur des rochers ou des monceaux de pierres brisées, présente le spectacle d'une mer en courroux, subitement congelée avec toutes ses vagues. De ce genre est la vallée qui, s'ouvrant au dessus de Lauterbrunn, s'étend sur un espace de quatorze lieues jusqu'aux sources de l'Aar, près de l'hospice du Grimsel : telle est encore celle qui court dans une largeur à peu près pareille entre les deux chaînes méridionales du Val de Bagnes, vers Viége. Plusieurs autres vallons occupés par des lacs toujours gelés séparent les diverses branches des Alpes, sans être pour cela attenans les uns aux autres pour former une seule *mer de glace*. Le premier lac gelé finit au Grimsel, et s'il avance plus loin, il est incontestablement coupé des autres glaciers par la chaîne dont le Gemmi fait partie.

Descendus de ces lacs jusqu'aux plaines habitées, de grands coteaux de glace se prolongent le long de ces rochers alpestres qui bordent d'étroits vallons dans le centre de nos montagnes; ce sont ces fleuves de glace, si l'on peut les

nommer ainsi, que les étrangers vont visiter. Deux sont situés dans le Grindelvald, et le troisième, placé au delà du Scheideck, n'en n'est pas fort éloigné ; c'est de ces bras inclinés de plusieurs glaciers que sortent nombre de torrens, comme la Lutschine dans le Grindelvald.

Les grandes masses des Alpes sont composées de plusieurs montagnes, dont celles du centre sont les plus élevées, tandis que les autres s'abaissent à mesure qu'elles se rapprochent des plaines, ou se soutiennent parallèlement aux arrêtes principales : c'est entre elles que sont les vallées envahies par les glaces. Une espèce de *schiste*, surtout vers l'ouest de la Suisse, compose les rochers des Alpes de moyenne hauteur; mais les cimes les plus élevées sont formées d'un mélange de *mica*, *de quartz*, et de pierres plus molles, appelées *geisberg* dans le pays : les lisières inférieures sont revêtues de rochers *calcaires*, de marbres de toute espèce, et de diverses couches pierreuses qui remplissent les ruisseaux de cailloux dont la forme s'arrondit en roulant ; il s'y mêle des aggrégations de diverses pierres réunies par un *ciment* qui a la

dureté du fer. Presque toutes les collines sont de grès. Les vallées des Alpes contiennent des couches d'un sable formé par des pierres que les eaux ont pulvérisées, et qui ne se trouvent point, par conséquent, à leur sommet, tandis que c'est là que se rencontrent les *cristaux* ordinairement renfermés dans du *quartz*.

La terre des Alpes est tenace, d'une noirceur semblable à celle du *feutre*, mêlée de petites particules sablonneuses ou pierreuses, et en Valais d'un *mica* argenté; elle ne diffère guère de la terre de marais, qui est seulement plus compacte, plus végétale et sans aucun mélange pierreux; de manière qu'on peut dire qu'une grande partie des Alpes et des montagnes de la Suisse est d'un sol marécageux.

Les vallons, situés au pied des Alpes, ont pour fond, surtout quand ils sont plats, une argile bleuâtre qui, souvent, les change en marais; les eaux venues d'en haut restent stagnantes sans s'imbiber dans cette espèce de terrain, et nourrissent les végétaux qui se plaisent dans une humidité perpétuelle. Sur cette argile repose une couche de gravier, et quelquefois, mais rarement, un sable menu. Les grandes

masses de pierres arrondies, qu'on trouve çà et là en creusant des puits ou des caves, attestent qu'autrefois les débordemens des torrens étaient plus fréquens; et les arbres qu'on découvre enfoncés dans les terrains humides, font présumer que les prés marécageux du pied des Alpes étaient primitivement des forêts. On observe presque au dessous de tous les lacs une plaine de quelques lieues, par laquelle le fleuve qui produit ce bassin coule à travers des marais assez unis.

Le véritable terreau végétal est rare en Suisse, et le serait bien davantage si l'industrie de trois siècles ne l'eût fait naître à force d'engrais qui ont *ameubli* les argiles et même les graviers. On trouve néanmoins quelques contrées dont les terres, vraiment végétales, sont des plus fertiles; telle est celle des environs de Payerne, dans le canton de Vaud, renommée par ses abondantes moissons.

On ne trouve nulle part dans les Alpes des traces de volcan, ni scories, ni rien qui y ressemble ou qui porte l'empreinte de l'action du feu par la calcination; et cependant le gypse abonde en divers lieux; on voit, il est vrai,

dans quelques cantons au pied des Alpes, des enfoncemens dans le sol en forme d'entonnoir de la grandeur d'un arpent, et même au delà; mais il faut en chercher la cause dans la base de ce terrain affaissé, qui est un lit de *gypse*, que les eaux dégradent et consument à la longue.

La Suisse possède divers métaux, mais chacun en si petite quantité que leur exploitation n'offre point un gain suffisant aux entrepreneurs. La plupart de ses rivières charient de l'or, principalement l'*Emme*, le *torrent de Goldbach* qui s'y jette, l'*Aar* et le *Rhône*. On a trouvé quelques filons de mines d'or dans le Valais, et dans une argile jaunâtre près du Simplon; on a retiré quelque peu de ce métal à l'aide du mercure. Les mines d'argent ne sont pas rares dans le canton de Berne : on en a découvert plusieurs dans les Hautes-Alpes, près du lac d'Engstal, mais elles ne valent pas la peine d'être exploitées. On trouve du cuivre vers Martigny, dans le Valais. Il existe une riche mine de plomb près de Morèle, dans le gouvernement de l'Aigle; autrefois on en exploitait une près de Sichel-Lawinen, dans la vallée de Lauterbrunn. Quoiqu'il y ait abondance de fer dans

les Alpes, il y a néanmoins peu d'usines qui soient d'un bon rapport. Le Jura contient beaucoup de fer d'un grain rond semblable à de petits cailloux jaunâtres ; et quoiqu'il soit d'une fusion aisée et d'une bonne qualité, ce n'est guère que dans les montagnes du canton de Bâle qu'on le fond avec quelque profit. Sur le Wetterhorn, il y a un fer de la meilleure espèce, très-pesant, et approchant beaucoup de ce métal déjà fondu; mais les usines où on l'exploitait sont abandonnées. Il y avait aussi des fonderies d'acier près de Flims, dans le pays de Sargans, qui ont été également abandonnées. Le soufre est commun sur le mont de Lohner ; c'est de là qu'on tire celui que l'on prépare dans le village de Kandersteig, ainsi que du vitriol. Le soufre vierge n'est pas rare dans les rochers de Sublins, au dessus du Bevieux. Il en découle même des sources sulfureuses qui, se mêlant aux eaux salées, les imprègnent tellement, que leur vapeur s'enflamme à l'approche d'un flambeau. On trouve encore au dessus de Lauwenen une terre féconde en soufre; mais nulle part l'industrie ne met en œuvre ces présens de la nature.

Il y a dans les Alpes beaucoup de cristaux, et quelques-uns d'un très-haut prix. Les plus grandes pyramides de cette belle production des montagnes se trouvent dans des cavernes que les habitans des Alpes reconnaissent à l'arrondissement saillant des rochers qui les couvrent. On en a tiré, en 1728 et 1733, des masses de deux quintaux et même plus, des bords de l'Aar, là où elle s'échappe d'un affreux vallon vers l'hospice du Grimsel; il y avait entre autres une masse composée de deux pyramides pesant ensemble six cent quatre-vingt-seize livres. Le canton d'Uri renferme de grandes richesses en ce genre, et plusieurs de ses habitans vivent soit de l'exploitation, soit de la vente des cristaux.

La Suisse possède une quantité considérable d'eaux minérales. Bade et Leuck ont des sources bouillantes ; Pfeffers et Weissembourg en offrent de tièdes : il est peu de cantons qui n'aient plusieurs sources froides imprégnées d'une terre sulfureuse qui leur donne l'odeur d'œufs pourris. Les *acidules* sont plus rares : on ne peut guère citer, comme fameuses en ce genre, que les eaux de Saint-Maurice, dans l'Engadine supérieure.

Une seule contrée du canton de Berne, bornée par l'Avançon d'un côté, et par *la grande eau* de l'autre, renferme des filets d'eau salée. Il y a aussi du soufre dans les environs ; les filets d'eau salée sont faibles ; les plus riches sont ceux qui dérivent de *la montagne des Fondemens;* ils contiennent presque un huitième de sel marin. Une source toute voisine, fortement imprégnée de soufre, rend à peine un centième. Des sources bien plus faibles, mais plus abondantes en eaux, sortent, à deux lieues de là, d'une montagne de gravier, près du village de Panez. Les moins salées de toutes sont celles qui s'échappent de terre sous les hauts rochers de Chamosaire.

Une autre sorte de sel se montre naturellement tout formé dans le voisinage même des sources salées : le terreau noir des Alpes en est souvent imprégné, et les paysans l'emploient à des usages médicinaux, sous le nom de *sel des glaciers.* On trouve dans les fentes des rochers, sous Chamosaire, un *sel natif* assez semblable à celui de *Glauber*, amer, rafraîchissant, presque glacé, n'affectant aucune figure particulière, et écumant sous le fer rouge.

Aucune région de l'Europe ne possède des eaux plus exquises et plus abondantes que la Suisse. On ne trouve nulle part, hors de cette contrée, des fontaines aussi limpides que les siennes, qui, se filtrant du haut des rochers à travers des cailloux, ne se chargent d'aucun sédiment terreux : plusieurs sources ont la propriété de ne jamais geler et de préserver les eaux qui, sans leur mélange, gêleraient chaque hiver ; ainsi le ruisseau qui descend du village de Fontaney, et qu'on amène à Aigle par des canaux, empêche le torrent de la *grande eau* de se geler durant les froids les plus violens. Les eaux de ces sources sont très-saines et très-agréables.

La Suisse fournit des eaux à toute l'Europe, et nous avons déjà dit comment elle en produit une si grande quantité : ces sources trouvent partout des pentes rapides, par lesquelles elles se réunissent dans les grandes vallées, telles que le Valais pour le Rhône, la Valteline pour l'Adda, la vallée Lévantine pour le Tessin, celles des Grisons pour le Rhin ; de là elles s'épanchent dans ces lacs plus ou moins vastes, dont la Suisse compte un si grand nombre au

pied des Alpes. Cependant elles ne perdent jamais entièrement leur rapidité naturelle, puisque le Rhin forme encore, entre Schaffouse et Bâle, deux cataractes, et que son cours est très-impétueux, soit près de cette première ville, soit entre Lauffenbourg et Rhinfeld. L'Aar, à cinquante lieues de sa source, est encore très-dangereuse dans le *saut* qu'elle forme près de Brugg. Le Rhône même, après être sorti du Léman, s'engouffre en entier sous des rochers. L'Inn, qui porte ses eaux des Alpes grises dans la mer Noire, est de la plus étonnante rapidité. La Thielle seule, au dessus et au dessous du lac de Neuchâtel, s'avançant d'un cours paisible, offre une navigation aisée.

Il n'y a en Suisse aucun vallon venant des Alpes qui n'ait son ruisseau, aucun village qui ne soit embelli par des fontaines jaillissantes : les puits ne sont connus que dans quelques plaines éloignées de toute colline.

Viennent ensuite les montagnes proprement dites, très-différentes des Alpes dont nous avons parlé jusqu'à présent. La principale est le Jura, qui, d'un côté, se prolonge de Genève vers Lyon, et s'étend de l'autre sur un espace de

cinquante lieues, depuis Genève jusqu'au confluent de l'Aar et du Rhin, où il se termine. Il est peu hérissé de rochers, partout il est d'un accès facile, couvert en plusieurs endroits de superbes forêts, et susceptible de culture presque jusqu'au sommet. Cette montagne offre de longues plaines et des coteaux qui se ressemblent les uns aux autres; elle n'a ni aiguilles ni pyramides; seulement les arbres ne peuvent croître sur quelques-unes de ses plus hautes cimes. La majeure partie du Jura est d'un roc homogène dans ses parties, de couleur jaunâtre et d'une grande dureté. Le Jura est plein d'excellentes mines de fer; mais il est plus sec que les Alpes, car en quelques endroits il manque d'eau, même dans des vallées où l'on ne voit aucun de ces ruisseaux qui proviennent de la fonte habituelle des neiges et des glaces.

L'Emmenthal offre aussi quelques montagnes qui ne sont que des prolongemens des Alpes, et que les habitans du pays distinguent par un nom particulier. Les montagnes inférieures ne sont qu'un entassement de lits de gravier sur une base de roc très-profondément cachée. De ces montagnes dérivent un nombre prodigieux

de collines séparées par de petits vallons, et arrrosées par des filets d'eau. Ces collines sont composées de grès. De Lutri jusqu'à Berthoud on trouve cette pierre ou à nu en forme de rocher, ou recouverte d'un peu de terre. C'est sur un coteau de ce genre que la ville de Berne est située. Près de Lutri, il y a abondance de grès, et à ce grès succède une pierre dure et calcaire, dont les lits descendent des Alpes bien avant dans la plaine. Il s'y mêle des aggrégations de cailloux liés par un ciment très-fort, tels qu'on en trouve sur la route entre Calli et Saint-Saphorin, le long du lac Léman; des pierres calcaires très-compactes s'étendent de là vers Chillon; puis la grande vallée d'Aigle est encaissée dans des marbres de diverses couleurs, coupés quelquefois par des grès rougeâtres, comme près d'Yvorne, et par des masses de gypse au-delà de *la grande eau*. Le Valais, si hérissé de rochers, offre peu de marbres; une sorte d'ardoise propre à couvrir les toits descend des Alpes au dessus de Bex, et y remonte de l'autre côté.

Les marbres suisses sont veinés de toute couleur, et il n'en est aucun entièrement blanc;

ce qui nous laisse ignorer de quelle montagne les Romains ont tiré ces magnifiques blocs de marbre blanc que l'on retrouve dans les ruines d'Avenches.

Les marbres remontent fort haut dans les Alpes, puisqu'on en trouve du rose et du vert près des glaciers du Grindelvald, mais seulement par fragmens détachés, et non en grandes masses. Le voisinage de Saint-Triphon en a une très-belle espèce de noir. Celui des environs de Roche est veiné de jaune, de gris et de rouge foncé : plus loin, il en est de grisâtre parsemé de taches rouges. On tire de Spietz un marbre noir à raies blanches dont on construit des maisons à Berne.

Les ruisseaux de la Suisse charient quantité de cailloux jaspés, blancs, rouges, verts, noirs; ceux de cette dernière couleur passent pour contenir quelques paillettes d'or. Les sables sont formés de quartz brisé, de petits cailloux semblables aux grenats, et de cristaux pulvérisés. Le lit des rivières est pavé de pierres aplaties, d'une circonférence ovale.

Quoique la Suisse abonde en pierres calcaires, elle n'a point de craie; on n'y trouve non plus

aucune plaine de sable; les terrains qui en sont couverts ne sont qu'au bord des lacs ou dans le voisinage des grandes rivières.

La Suisse présente en petit au botaniste toutes les contrées de l'Europe, depuis l'extrême Laponie, le Spitzberg même, jusqu'à l'Espagne. Cette assertion est aisée à prouver. Autour des glaciers et dans les hautes vallées des Alpes, règne la même température que dans le Spitzberg. L'été dure à peine cinq semaines, pendant lesquelles il neige même quelquefois : un hiver rigoureux continue le reste de l'année ; aussi la plupart des plantes du Spitzberg croissent autour des glaciers helvétiques, telles que la *renoncule à calice velu*, la *saxifrage à feuille de bruyère*, le *saule nain à feuille d'orme ;* et, comme ces plantes naissent au bord de la mer Glaciale, sur les côtes du Spitzberg et du Groenland, il faut chercher la cause de leur indigénat dans les Alpes, non dans la légèreté de l'air, mais dans sa température, qui est la même que vers les régions les plus septentrionales, tandis que sa pesanteur spécifique est fort différente.

En s'éloignant des glaces éternelles, on des-

cend dans des pâturages d'abord maigres, rocailleux, et accessibles seulement aux moutons et aux chèvres; ils sont couverts d'un gazon très-court formé de plantes naines, vivaces et presque toutes à fleurs blanches. Ces plantes sont en général plus ligneuses que celles de la plaine; elles conservent mieux leurs couleurs dans les herbiers, et sont tellement aromatiques, que les *renoncules* communes y ont même une odeur agréable.

Plus bas, des pâturages toujours plus abondans nourrissent des troupeaux de vaches qui n'y séjournent que quarante jours, seul tems de l'année où la terre ne soit pas couverte de neige, et encore en tombe-t-il souvent durant ce court été. Dans cette partie de ces montagnes croissent une foule de plantes qu'on appelle alpines, et dont plusieurs naissent en Laponie, en Sibérie et dans le Kamtschatka, et quelques unes sur les plus hauts monts de l'Asie.

Dans ces pâturages les arbres commencent à se montrer. D'abord des *sabines* et des *aroles* (*pinus cembra*), puis des *rhododendrons*, des *myrtilles*, des *petits saules à feuilles de bruyère* et *de serpolet*, etc.

Un peu au dessous, sur la pente des Alpes et des autres montagnes, s'élèvent des forêts de sapins et de mélèses ; quelques-uns des revers, tournés au nord, portent encore des plantes communes à la Laponie et à la Sibérie, telle que la forêt qui s'incline à Pontdenant vers les *plans*, dans le gouvernement de l'Aigle : les autres forêts de ce genre nourrissent sous leur ombre les mêmes végétaux que la Souabe et la Saxe montagneuse, et en ont de plus qui sont particuliers à la Suisse.

Entre ces forêts s'étendent des prairies du plus beau gazon qui se couvrent de riches fourrages, sur la cendre des bois brûlés dont elles ont pris la place. Au milieu de ces gazons dominent l'*ellébore blanc*, la *grande gentiane à fleur jaune*, que les troupeaux ne mangent point; la *campanule à feuille de drave*, l'*épiaire brun* et d'autres plantes de montagnes.

On arrive de là dans les contrées appelées *subalpines* ou *sous-montagneuses*, parsemées de champs, de prés, de forêts : telle est l'ancienne Nuithonie et le canton de Fribourg; contrées qui, situées au pied de montagnes de diverses grandeurs, ne sont pas proprement des plaines,

mais offrent une surface inégale, coupée en tous sens de vallons et de coteaux contigus. Ce pays ressemble à l'Allemagne septentrionale, mais il n'y a point de sables; et s'il s'y trouve des espaces couverts de tuf, ils sont peu étendus. Au milieu des plantes communes, on rencontre encore quelques plantes alpines, dont les semences ont été apportées par les torrens.

A ces contrées inégales succèdent les plaines, où peuvent croître les vignes et les blés; elles font une partie des contours de Bâle et de Zurich, la Thurgovie, les environs de Payerne, le pays de Vaud, le canton de Genève et les larges vallées des Alpes. Ce pays, beaucoup plus chaud, ressemble assez au climat de l'Allemagne moyenne. Les bords abrités du Léman et du lac de Neuchâtel, et la partie inférieure du Valais, sont renommés par l'excellence de leurs vins et de leurs autres productions végétales. Là se trouvent en foule les plantes de l'Autriche, de la France méridionale, plusieurs de l'Italie; quelques-unes de l'Espagne naissent dans les vallons les plus chauds et les plus exposés au midi, comme le Valais, la Valteline; là croît

encore un vin aromatique très-violent et des plus fumeux.

La chaleur de ces vallées est telle, que les étrangers ne peuvent croire ce que l'on en rapporte. On a vu, au *Château de Roche*, aux approches d'une tempête, le mercure d'un thermomètre, exposé au soleil, monter au 117e degré de Fahrenheit, et, en 1762, à 140.

Enfin, les contrées les plus chaudes de la Suisse sont la Valtèline et les vallons de Lugano et de Chiavenne, dans la Suisse transalpine. Là naissent des plantes appartenant à l'Italie et étrangères à l'Allemagne, à moins qu'on ne comprenne, dans cette dernière, la Carniole et l'Istrie.

D'où il résulte que la Suisse, dans sa petite étendue, renferme un plus grand nombre de plantes qu'aucun des plus vastes royaumes de l'Europe.

Il est étonnant quelle immense variété de plantes peut contenir en Suisse un très-petit espace! En voici un exemple pris dans le Valais: Partez de Sion pour le Mont-Sanets, qui en est à sept lieues; d'abord vous laisserez le *raisin de renard*, le *gramen échiné*, et les *grenadiers* sortant

des fentes du rocher qui porte le château Valéria dans la ville même de Sion ; un peu plus haut, vous rencontrez des châtaigniers, de vastes noyers, sous lesquels chante la cigale, et des vignobles d'excellens vins ; puis vous traversez des champs où croît le plus beau blé. Peu à peu les hêtres et les chênes disparaissent ; bientôt vous voyez les sapins sous vos pieds. En continuant à gravir la montagne, vous n'apercevez plus l'*arole*. Passant enfin par un espace où les arbres ne peuvent plus croître, il ne tient qu'à vous de cueillir les *saxifrages à feuille de bruyère*, et d'autres plantes du Spitzberg ; et ainsi, dans l'espace d'une demi-journée, vous récoltez successivement les plantes qui croissent du 80e au 40e degré de latitude, et cependant une partie des trésors botaniques de la Suisse est bien loin d'être entièrement découverte. On connaît les plantes des Alpes occidentales et celles du centre de cette contrée ; mais, sur un si grand nombre de montagnes, il en est encore plusieurs qu'aucun botaniste n'a visitées, et il y aurait beaucoup à espérer des recherches d'un homme instruit qui parcourrait à loisir les Alpes qui séparent le canton

d'Uri des Grisons, les Alpes qui couronnent la Valteline supérieure, et qui recèlent les sources de l'Adda et celles qui renferment les vallées de Brenna et de la Lévantine.

La Thurgovie, le canton de Soleure, une partie de celui de Fribourg, sont presque des contrées absolument neuves, vierges; elles promettent les plantes de la Souabe.

Le Jura a été en partie parcouru; les environs de Zurich, de Berne, de Bâle, de Genève, ont été visités par des botanistes distingués; cependant, il y aurait encore beaucoup à glaner après eux, surtout dans les plantes sans fructification visible, comme les mousses et champignons.

Il manque à la Suisse les plantes marines qu'on ne trouve point autour des sources salées, et quelques-unes de celles qui croissent exclusivement dans les grandes plaines à blé, sur la surface des sables, et parmi les landes couvertes de vastes bruyères.

*

— N° II. —

BALE.

Jam Basilea, vale, quâ non urbs altera multis annis exhibuit gratius hospititium.

Salut, ô Bâle, ville où il serait difficile de recevoir une plus douce hospitalité.

Adieux d'Érasme à Bâle, en 1529.

Ne foule pas les morts d'un pied indifférent :
Comme moi, dans leur ville il te faudra descendre ;
L'homme de jour en jour s'en va pâle et mourant,
Et tu ne sais quel vent doit emporter ta cendre.

VICTOR HUGO.

QUAND on vient de France, et qu'on entre pour la première fois à Bâle, on se croit transporté dans un monde nouveau, mais qui n'est point aussi poétique que les mondes enfantés par la brillante imagination de Platon : des rues obscures, tortueuses, un pavé pointu, des boutiques enfumées et où n'arrive qu'un jour pâle ; des places mesquines et sans ornemens que des

fontaines qui manquent souvent de goût, un terrain qui s'incline et remonte brusquement, un peuple de marchands qui tantôt se pressent le long d'édifices dénués d'harmonie, tantôt, assis tranquillement à leur comptoir, attendent l'acheteur, la bible à la main, comme ces figures que Mauzaisse a peintes avec tant de vérité, ou une pipe à la bouche, qu'ils fument avec tout le flegme germanique : voilà Bâle un jour de la semaine.

Cette première impression, la même à peu près, au reste, qu'on éprouve chaque fois qu'on visite une ville de Suisse, n'a rien d'encourageant pour le voyageur qui vient de loin chercher des émotions et s'arracher à des spectacles d'une vie toute matérielle qu'il retrouve ici, mais dépouillée de cette parure de nos grandes cités, qui en adoucit la réalité. Toutefois cette impression s'efface insensiblement, lorsqu'il parcourt la ville : bientôt ses regards s'arrêtent à l'aspect de monumens dont l'architecture n'a rien qui ressemble à celle de nos grandes cités toutes grecques ou toutes romaines.

Rien de plus original que l'extérieur de l'Hôtel-de-Ville, peint comme une décoration théâ-

trale et dont l'hâbitant de Bâle est presque aussi fier que le Parisien de la colonnade du Louvre. Ce fut le premier édifice que nous montra notre *cicerone*, allemand des anciens tems, qui savait par cœur l'histoire de son pays, et ne passait pas dans une rue sans nous indiquer du doigt tous ces héros nationaux en bois peint, bardés de fer, que les marchands pendent au haut de leur boutique en guise d'enseigne. Plusieurs de ces figures ont quelque chose de moqueur sur les lèvres qui nous frappa singulièrement, et que nous retrouvâmes depuis à un grand nombre de têtes de réformateurs, de magistrats, de savans du XVIe siècle, dont la peinture ou la sculpture ont reproduit les traits.

Lorsque la réforme voulut pénétrer en Suisse, ce n'est pas par des argumentations théologiques qu'elle essaya de conquérir les ames naïves de ses habitans, mais en jetant du ridicule sur les coutumes, les cérémonies et les prêtres de l'église romaine. Les apôtres de la réforme employèrent habituellement cette arme dans leurs écrits. Or, il arriva que les peintres du tems qui voulurent transporter sur la toile la figure de ces prédicateurs évangéliques, ne comprenant

pas sans doute cette moquerie ingénieuse dont étaient empreints leurs écrits, et qui n'étaient pour eux qu'un moyen de séduction, leur donnèrent un sourire sardonique, un œil dédaigneux, des lèvres comprimées, tout le caractère d'une ame habituellement railleuse. Depuis ce fut comme le type convenu de tous les portraits des réformateurs qu'on voit en Suisse, et quelquefois même de ces héros de Saint-Jacques et de Morat, bons croyans, catholiques orthodoxes, qui pouvaient bien mépriser leurs ennemis, mais qui ne s'en moquaient pas.

Revenons à l'Hôtel-de-Ville : l'intérieur est peint à fresque comme l'extérieur, et avec aussi peu de goût. Le peintre a tâché, en continuant la perspective de la salle des états, de produire l'illusion si facile à obtenir du *trompe l'œil* : la figure d'un vieillard qui s'éloigne mérite seule quelques éloges. Notre *cicerone* enthousiaste ne manqua pas de nous faire remarquer quelques peintures de Bock assez riches de coloris ; la salle gothique du conseil, celle de la tenue des états, charmante d'effet et de propreté, les bustes de divers avoyers qui ne sont pas sans mérite, et la statue de Munatius Plan-

cus, fondateur de l'ancienne *Augusta Rauracorum*, et qui atteste un ciseau dégénéré. Pendant que nous essayions de prendre des dessins, nous aperçûmes quelques conseillers qui passaient la tête à travers d'étroites fenêtres, et qui nous épiaient d'un œil jaloux comme si nous eussions voulu emporter leur Hôtel-de-Ville.

Près de là est un édifice devant lequel s'arrête rarement le voyageur, et qui a reçu des cardinaux, des princes, des empereurs : c'est l'*Hôtel-des-Trois-Rois*, qui a pour enseigne trois statues que les voyageurs prennent pour les mages de l'Ecriture : c'est une erreur. En 1026, l'empereur Conrad, son fils Henri III, roi des Romains, et Rodolphe, roi de la petite Bourgogne, y eurent une entrevue. Pour célébrer cet événement, l'aubergiste fit placer sur la façade de sa maison les statues des trois monarques. Necker, un moment exilé, descendit à cet hôtel, où il reçut quelques jours après l'ordre du roi qui le rappelait au ministère.

Le *Münster Kirche*, l'église cathédrale, est de deux siècles environ plus vieille que l'église de Notre-Dame de Paris, dont elle n'a ni la légèreté, ni la hardiesse, ni les admirables pro-

portions, ni les détails pleins de grâce. C'est pourtant l'œuvre d'un architecte habile, et qu'on a tort de dédaigner, parce qu'elle peut servir d'étude, et comme de point de départ pour l'histoire de la sculpture en Europe. L'artiste a fait choix d'une pierre d'une teinte rougeâtre qu'on dirait peinte en détrempe, et qui, pour l'effet, ne vaut ni la pierre éclatante de blancheur de nos monumens grecs, ni cette pierre noircie par le tems de nos édifices gothiques. L'intérieur, comme dans tous les temples réformés, est nu et sans ornemens; il n'y faut pas chercher ces mosaïques, ces fresques, ces tableaux qu'étalent avec tant d'orgueil les églises de l'Italie, pas même ces peintures dont Holbein orna les orgues, et que notre œil n'a pu découvrir malgré l'autorité d'Ebel.

Quelques tombeaux gothiques attirent les regards : ce sont ceux de Georges d'Andlo, recteur de l'académie de Bâle, en 1460; de Catherine de Thierstein, de 1486; du chevalier de Reichstadt, ouvrages de l'enfance de l'art, mais où l'on surprend quelque connaissance d'anatomie, une science informe des draperies, et une étincelle de dessin. La vieille

femme qui nous introduisait dans ce vieux monument, après nous avoir montré l'inscription latine qu'on lit sur la tombe d'Erasme, dont les images peuplent Bâle, nous conduisit dans le chœur de cette antique basilique, que les réformés ont voulu conserver tel qu'il existait avant qu'Œcolompade y eût prêché l'Evangile. Le trône de l'évêque est encore élevé et découvert comme dans les solennités de la religion catholique; les stalles nettoyées attendent la venue des chanoines, qui, à en juger par la surface luisante du bois, devaient assister régulièrement aux offices : nous ne savons pas si, dans son orgueil, la réforme n'a pas conservé jusqu'au pupitre où le diacre chantait l'Evangile.

C'est par le même motif qu'elle épargna la salle du concile où se tinrent ces conférences qui devaient donner la paix au monde chrétien, et qui en troublèrent malheureusement le repos. On parle beaucoup du faste des princes de l'Eglise romaine à cette époque ; mais il faut avouer que l'ameublement de la salle du concile n'en donne pas une grande idée. De mauvais bancs de bois, qui règnent le long d'un mur en plâtre,

et que recouvre une étoffe vulgaire de serge, au bas duquel court une galerie à jour en ogive : voilà où s'asseyaient les puissances spirituelles du quinzième siècle.

Cette salle est transformée aujourd'hui en cabinet d'histoire naturelle ou en laboratoire de chimie ; nous ne saurions dire au juste lequel. Il nous semble qu'on pourrait restaurer cette galerie antique qui a vu des papes, des archevêques, des savans, des têtes couronnées, et où l'étranger ne trouve qu'une mauvaise plume pour inscrire son nom sur un album crasseux.

Ce fut Jean Allamandus, archevêque d'Arles, qui présida d'abord le concile : homme de grande vertu, austère, rigide, sévère pour les autres et pour lui-même. Quand le conclave s'assembla pour procéder à l'élection d'un pape, il réduisit la table des pères à la portion congrue en commencant par la sienne. L'archidiacre de Cracovie, qui depuis fut pape et prit le nom de Pie II, se plaignait aux autres pères de ce qu'on lui refusait du gibier ; « mais Allamandus! lui disait-on, sa table ressemble à la vôtre et il se résigne. — Que me parlez-vous de ce secrétaire efflanqué, maigre comme un hareng,

sans estomac, de cette ombre du corps humain? Un simple rideau sépare nos deux cellules; je sais tout ce qu'il fait, et je ne l'ai jamais vu ni boire ni manger : passe encore, s'il ne m'empêchait pas de dormir en écrivant et lisant la nuit et le jour. »

Lorsque la réformation vint s'établir à Bâle, elle fit disparaître de la cathédrale ces naïves représentations des scènes de l'ancien et nouveau Testament, ces reliques des saints qu'on vénérait depuis des siècles, ces tableaux sur bois ou sur toile, et toutes ces pieuses images, essais informes des premiers peintres de la Suisse, ou ébauches brillantes de quelques maîtres d'Italie qui avaient quitté la patrie de Léon X à la renaissance des arts, et qui couraient de ville en ville pour y déposer quelques-unes de ces étincelles recueillies devant les peintures du Giotto et de Cimabué. La réforme respecta toutefois les tombes nombreuses que cette basilique recélait, sans doute parce qu'elle ne trouva presque pas de résistance dans ses conquêtes. Presque toutes ces tombes rappellent des noms historiques, des illustrations nationales. Les pas des voyageurs étrangers ou des habitans de Bâle ont effacé la

plupart des inscriptions qu'on lisait sur les dalles du chœur ; il faut pour les deviner aujourd'hui s'aider de la science des archéologues ou du zèle d'un *cicerone* instruit. Ainsi, il a suffi de quelques siècles pour donner à ces cryptes funèbres un air d'antiquité ; et, sans la précaution qu'on a prise depuis d'incruster dans le mur de cette noire galerie qui touche à l'église les épitaphes des illustres Bâlois, nous risquerions fort de voyager dans cette demeure des morts comme on voyage aujourd'hui dans les ruines de Pompéi.

En la parcourant, on se rappelle ces paroles si belles de Bossuet : « Tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. » Du reste, rien au dehors qui révèle à l'étranger cet asile funéraire, point de clôture qui en défende l'entrée aux animaux, aucun signe placé au dessus du frontispice pour en indiquer la destination, aucun de ces arbres au feuillage toujours vert et qui s'associent si bien avec la tristesse de nos cimetières ; on entre là comme on entrerait dans un lieu ordinaire, et l'on est étonné de se trouver au milieu de tombeaux, de pierres sépulcrales, de vases la-

crymatoires, d'images lugubres et silencieuses. On marche, et l'on se sent bientôt enveloppé d'une atmosphère humide. Point de bruit que le balancement inégal de quelques arbres plantés au milieu d'un espace circulaire autour duquel on tourne comme à travers un labyrinthe, et dont les feuilles pâles et ternes se détachent à travers les carreaux de la galerie intérieure.

Les successeurs des disciples d'Œcolompade, qui effacèrent toutes les images matérielles de l'art, et brisèrent cette croix qui s'élève mélancoliquement sur la cendre des morts, ont néanmoins laissé ici quelques emblêmes funèbres, mais qui rappellent un peu trop l'antiquité mythologique, et auxquels le christianisme aurait peine à pardonner : c'est, par exemple, un papillon aux ailes étendues sortant de sa chrysalide, allégorie charmante dans la poésie des Grecs, mais qui est trop profane pour l'austère religion du Christ.

Rien de plus triste que ces catacombes, où dort, depuis quinze siècles, tout ce que Bâle enfanta de plus célèbre dans les sciences, dans les arts, dans le commerce. Rarement le pas d'un Bâlois se promène sous ces froides voûtes ;

jamais vous n'y verrez la mère s'agenouillant sur la tombe de son enfant, ni la jeune fille venant déposer une couronne de fleurs sur le cercueil de celle qui lui donna le jour, ni le vieux père mouillant de ses larmes les restes de son fils. La réformation, en regardant le culte des morts comme une idolâtrie, a détruit l'harmonie la plus poétique qui unit ici bas les deux mondes. Par intervalle, vous apercevez une ombre animée qui circule sous ces arcades silencieuses : c'est un voyageur qui veut voir, en visitant cet asile, tout ce que Bâle renferme de curieux, et qui, saisi par le froid du marbre et l'humidité des murs, se hâte de s'éloigner de ce triste spectacle.

Pour nous, nous avons passé et repassé dans cette enceinte peuplée de morts ; il n'est pas de tombes que nous n'ayons voulu interroger : quelques-unes sont singulièrement éloquentes. Voyez-vous ces caractères grossièrement taillés dans la pierre, et cette figure informe, ouvrage d'un ciseau inhabile ? c'est le nom et l'image d'un réformateur qui fit un grand bruit dans le monde, qui abandonna son couvent, et vint prêcher la réforme à Bâle. Meyer et Gruyenus, les amis

d'Œcolompade dans ce monde, ses deux associés dans l'œuvre religieuse de la réforme, reposent à ses côtés. Unis, dans cette vie, d'une amitié vive et inaltérable, les Bâlois ont voulu que leurs cendres fussent mêlées jusqu'au jour où la trompette séparera leurs ossemens arides, selon l'expression de l'Ecriture.

D'autres noms brillent, mais d'un moins vif éclat, à côté de ces grands noms historiques : ce sont ceux des Bernouilli, des Weiss, et des Mérian, dont la famille existe encore, et à qui chaque siècle a été redevable de quelques découvertes dans les arts, de quelques réformes intellectuelles, de grandes entreprises industrielles.

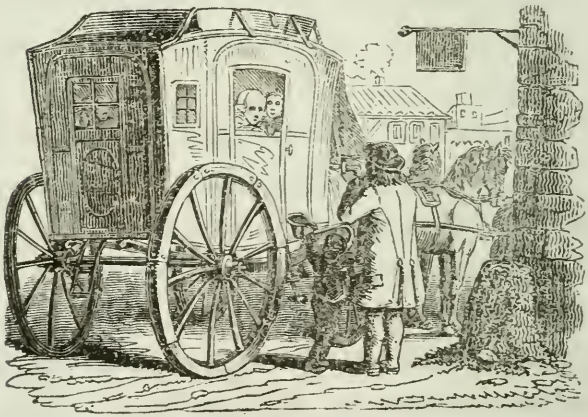
Il ne faut pas croire que la vanité n'ait pu se glisser dans ce cimetière protestant comme elle le fait dans nos cimetières catholiques ; elle ne s'est pas contenté de vanter dans la langue de Schiller, dans celle de Virgile ou de Pascal, les vertus du mort, elle a commandé aux vivans des marbres somptueux, des vases d'albâtre, des urnes de porphyre, des lettres d'or, des emblêmes travaillés avec art. L'orgueil a trouvé moyen de triompher dans cet asile où tous les

rangs devraient être confondus; il a recueilli la poussière des riches et l'a déposé dans d'élégans cénotaphes; mais, chose ramarquable, parmi toutes les épitaphes qui décorent ces marbres de diverses couleurs, nous n'en avons trouvé aucune qui émût le cœur et fît verser des larmes!

Près de la cathédrale existe encore la maison qu'Érasme habita; on la nomme *zum lufft.* C'est là qu'était l'imprimerie de Froben, l'hôte et l'ami de ce savant. Justine, la fille de l'imprimeur, l'avait apportée en dot à Nicolas Bischoff; elle resta à leurs descendans jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, époque où elle passa à une autre famille.

On représente ordinairement Érasme comme inclinant vers la réforme, amoureux des doctrines nouvelles et partisan secret des dogmes de Luther, tandis qu'à Bâle on l'accusait de se moquer des réformateurs. Entre autres griefs, on lui reprochait d'avoir voulu peindre le docte Œcolompade dans son *colloque* intitulé *le Ciclope*, où il introduit un personnage à long nez, « portant une brebis sur sa tête et un renard sur l'estomac. » Il avait voulu représenter un de ses

copistes à gages, que la nature avait doté d'un nez énorme et qui recouvrait sa tête chauve d'un bonnet de laine. Malheureusement cette coiffure était celle que portait habituellement le prédicateur évangélique, qui était très-frileux, s'enveloppait la poitrine de fourrure, et dont le nez formait une saillie de plusieurs degrés. Le pauvre Érasme eut toutes les peines du monde à se justifier, comme on peut le voir dans la lettre d'adieu qu'il écrit à Bâle au moment de son départ.



— N° III. —

SUITE DE BALE.

—

Holbein a fait époque dans son siecle. Il est resté inimitable.

FÉLIBIEN.

Mon cousin Charles ne sait pas encore comme moi avec quelle nation il aura affaire.

Paroles de Charles de Bourgogne.

On ne conçoit pas comment les Bâlois n'ont pas mis leur musée sous la protection et sous le vocable d'Holbein ; les œuvres de ce grand peintre en forment le plus bel et presque l'unique ornement. De quelque côté que vous vous retourniez, vous êtes sûr de trouver un Holbein : ce nom tombait sans cesse des lèvres du bibliothécaire. « De qui est ce tableau ? — D'Holbein. — Et cet essai à l'encre ? — D'Holbein. — Et ces lignes jaunies par le tems ? — D'Holbein. » Et en vérité il eût pu se dispenser de nous le dire : rien de plus facile à distinguer que la ma-

nière de ce peintre, si vraie, si naturelle, si simple; qui brilla par une connaissance infinie du dessin, par un coloris si chaud, par une verve si abondante d'imagination, et par un art du relief que la science a pu surpasser depuis, mais qui étonne à cette époque, et chez un peintre comme Holbein, qui jeta toutes ses figures d'inspiration. Il en est quelques-unes dont la renommée est historique; de ce nombre est le portrait d'Érasme, qu'il a travaillé avec prédilection, ou que peut-être il aura improvisé; car on n'y sent ni effort de la pensée, ni tourment du pinceau. Érasme y vit et respire tel qu'il se montre dans ses écrits, simple, tolérant, savant, mais sans pédanterie dans un siècle pédant, avec une teinte légère de mauvaise humeur et de raillerie mordante. Le portrait de l'apôtre de la réformation fait moins d'honneur à Holbein, s'il est de ce maître, ce que nous ne croyons pas; mais n'est-ce pas la faute de Luther, dont la figure rubiconde, comme celle d'un moine, et allumée par le vin ou la dispute, est si peu poétique? On en peut dire autant de cette tête de religieuse pour laquelle Luther brûla de tous les feux de la concupiscence, comme il

le confesse naïvement, et qui n'enflammerait pas aujourd'hui un pâtre de l'Entlibouch. Mais quelle revanche il a prise en peignant les portraits de sa femme, de ses enfans, d'Œcolompade, de Meyer, et surtout ce Christ mort qu'on voit au haut de la porte d'entrée de la bibliothèque, et qui ferait l'ornement du plus beau musée!

Holbein avait fait le portrait d'une jolie Bâloise ; on était convenu du prix ; elle refuse de le recevoir. L'artiste l'emporte, écrit au dessous : *Laïs de Corinthe*, et l'expose en public le lendemain. Aussitôt la dame d'accourir et de payer généreusement Holbein. Ce portrait se voit encore à la bibliothèque.

Tous les écrits du tems s'accordent à représenter Holbein comme un artiste dans toute la force du terme, menant joyeuse vie, aimant les femmes, le faste, la dépense, et s'inquiétant fort peu du lendemain. Souvent, quand le besoin le pressait, il était réduit à faire des ouvrages indignes de son talent. Il peignait un jour la façade de la maison de son hôte, et quittait, à chaque instant, sa fresque pour s'enivrer au cabaret. L'hôte remarque ses fréquentes absen-

ces, s'en plaint, querelle l'artiste et l'épie. Fatigué de ces plaintes et de cet espionnage, Holbein s'avise de peindre sur le mur deux jambes qui, de loin, font l'effet de pendre le long de l'échafaudage, puis le voilà retournant à la taverne, et y passant le jour entier à boire. L'hôte n'avait pas manqué de venir, comme de coutume, observer l'artiste ; il croit le voir à son travail, s'éloigne content, et, le soir, lorsqu'il retrouve Holbein : « Je suis satisfait, lui dit-il, vous avez travaillé aujourd'hui à merveille ; vous n'avez pas quitté votre ouvrage. »

La bibliothèque, qu'on nous ouvrit, avec la complaisance qu'on met dans une ville toute commerçante envers l'étranger, est une des plus belles de la Suisse ; elle est riche en ouvrages imprimés, qui montent à trente-cinq mille environ, et en manuscrits. On y montre des autographes de Luther, de Zwingle, de Mélanchthon, etc., et des lettres originales d'Érasme ; son *Éloge de la Folie*, dont les marges sont couvertes de dessins à la plume d'Holbein ; son cachet, son écritoire, sa plume. Mais, de tous les objets de curiosité, le plus précieux est cette *Biblia pauperum*, pour laquelle, nous disait le biblio-

thécaire, on devrait faire le voyage de Bâle, comme autrefois on faisait le voyage de Florence pour admirer la Vénus de Médicis : on ne la fait voir que les jeudis ; aussi refusa-t-il de nous la montrer, malgré nos vives instances. En revanche, il mit la plus grande complaisance à nous expliquer chaque sujet, et jusqu'au nom des acteurs de ce drame moral, connu sous le nom de la *Danse des morts*, et dont il n'existe plus qu'une gravure, qui est loin de valoir l'original détruit avec les murs du couvent sur lequel l'artiste flamand l'avait peinte à fresque. On n'en a pu sauver que deux têtes d'hommes et une tête de femme tenant un miroir, fragmens informes, mais qui accusent encore la main du génie.

Voici ce qui donna l'occasion de peindre la fameuse *Danse des morts :*

La peste avait désolé Bâle, et la mort n'avait épargné, ni le prince de l'Église, ni le guerrier, ni le marchand, ni le savant, ni le médecin lui-même. Une de ces ames, telles qu'elles se rencontrent fréquemment dans le quinzième siècle, douée d'une imagination vive, d'une pensée originale, d'une grande verve de gaîté, et qui,

dans les objets les plus matériels, saisissait un côté poétique, conçut le projet de peindre cette scène funèbre, et il imagina cette suite de personnages tous tenant fortement à la vie, et saisis par la mort avec leur fortune, leurs projets, leur caractère individuel. L'artiste fit une comédie, en plusieurs actes, de ce qui paraissait, au premier coup-d'œil, si triste, si lugubre; et, de cette comédie toute philosophique, il eut l'art de tirer de graves leçons pour le spectateur. On sourit en voyant quelques-unes de ces figures, mais on se replie bientôt sur soi-même, on se met à la place de cette image peinte avec tant de fidélité. Jamais application de ce vers :

. . . Quid rides? de te fabula narratur.

ne fut plus heureuse, plus immédiate.

Cette fresque, qu'on attribue encore à Holbein, n'est pas de ce maître. On ignore le nom de l'artiste qui la peignit : seulement on sait qu'elle fut retouchée, en 1568, par Jean-Hugues Klauber, qui s'y représenta avec sa femme et ses enfans. Quelques fragmens de cette fres-

que, échappés à la destruction, ornent divers cabinets d'artistes et d'amateurs de Bâle.

L'arsenal, où l'on entre, comme dans tous les édifices publics, sans permission, est un monument qui n'a rien, à l'extérieur, de grand ni de solennel, mais qui renferme de glorieux trophées : tels sont l'armure de ce Charles-le-Téméraire, qui voulait ravir la liberté de ce peuple de héros, et qui trouva la mort près de Morat, mais la mort d'un brave ; les armures des Armagnacs, les lances, les haches, les sabres, dont on se servait, dans le quinzième siècle, en guise de fusils, et qu'on portait à la bataille de Saint-Jacques; des drapeaux qui tombent en lambeaux, et que la main du voyageur, plus implacable que celle de l'ennemi ou du tems, aura bientôt détruits entièrement; de nombreux canons, et huit mille fusils tout prêts pour armer les combattans au premier signal.

Mais midi a sonné. La cloche de l'hôtel du *Sauvage* a retenti; elle nous appelle à cette table d'hôte dont les voyageurs font tant d'éloge. Le coup-d'œil qu'elle présente est charmant. Une bouteille de vin du Marquisat couleur paille, et enfermé dans un verre blanc, brille devant

chaque convive ; des fourchettes à l'anglaise sont placées, avec une symétrie toute scholastique, à côté de chaque assiette. Des réchauds entretiennent la chaleur des mets étalés sur la table avec profusion. Tout resplendit d'éclat et de propreté dans cette vaste salle, où le maître de la maison, en habit noir, donne le signal du dîner avec cette gravité qu'il porte au petit conseil.

On eût dit un congrès de gastronomes : il y avait ce jour-là des représentans de presque toutes les nations de l'Europe. Le sort nous plaça à côté d'un petit homme qu'Holbein aurait peint avec plaisir : vif, malgré ses soixante ans ; l'œil malin; tant soit peu parleur, et tout fier du large ruban rouge qui ornait sa boutonnière, et qu'il avait conquis à l'affaire de Leipsick.

Nous eûmes bientôt fait connaissance.

« Le champ de bataille de Saint-Jacques, lui demandai-je, est-il loin d'ici? — Tout près, monsieur, et, si vous voulez, j'aurai l'honneur de vous y conduire après dîner. »

J'acceptai avec empressement.

« C'étaient de fiers hommes, ajouta-t-il, que nos Bâlois de 1413! — Croyez-vous que si l'on venait pour les enchaîner, les enfans des héros

de Saint-Jacques ne se ressouviendraient pas de leurs pères? — C'est possible, mais j'en doute. Entre nous, le commerce est *le cheval de bataille d'Attila, qui use tout et flétrit tout.* Si Bâle était menacée, l'on se battrait aujourd'hui peut-être pour sauver nos marchandises; mais si ces marchandises étaient en sûreté, je pense qu'on ouvrirait les portes à tous les Armagnacs du monde. — Ainsi, vos compatriotes sont bien dégénérés de leurs ancêtres. — En fait de patriotisme peut-être.—A quoi attribuer cet affaiblissement de l'amour de la patrie? aux progrès de la civilisation? à une organisation nouvelle de la société? à ce luxe qui dégrade et rapetisse l'ame? —C'est ce que je n'oserais décider. Toutefois, je ne suis pas enthousiaste du passé jusqu'à l'injustice, et j'avoue que la réforme a introduit dans nos mœurs, et dans celles de nos femmes surtout, une gravité, une austérité, une décence, que votre révolution a un peu compromise, mais qu'elle n'a pu éteindre. Nos femmes sont bonnes mères de famille, excellentes ménagères, attachées à leurs devoirs, et religieuses sans faste et sans bigoterie; elles aiment leur intérieur où elles se rassemblent quelquefois,

et se distraient innocemment en regardant passer les étrangers à l'aide de ces miroirs réflecteurs dont plus d'un mari s'est montré jaloux, mais qui ont fini par triompher des scrupules des époux, et de quelques ministres sévères, qui les appelaient une invention diabolique. Du reste, l'invention, si elle est de Satan, ne date pas de bien loin, car nos vieux historiens n'en font pas mention. — Dispute-t-on encore à Bâle sur des questions de théologie, comme on le fait à Genève? demandai-je à mon voisin. — On n'y dispute que sur le prix du coton, de la mousseline, des rubans, des eaux-de-vie. Cette fois le commerce pourrait bien nous avoir rendu plus sages; il n'a pu pourtant effacer quelques aversions que nous partageons avec beaucoup de catholiques, mais à un plus haut degré d'exaltation. On tolère ici les juifs; mais, comme vous, nous ne les invitons pas à nos festins. Quant aux catholiques, avec lesquels nous vivions assez mal avant la révolution, nous leur donnons volontiers la main, et les faisons asseoir à nos côtés; et si le pape voulait visiter Bâle, je vous jure que, loin de le jeter dans le Rhin, enfermé dans un sac, comme le conseillait Luther,

nous le fêterions, et que nous nous empresserions de lui montrer les merveilles de notre cité. »

Nous nous levâmes de table, et après avoir pris le café, mode qui n'a pu se naturaliser à Bâle, nous nous acheminâmes vers le champ de bataille de Saint-Jacques. En traversant les rues principales, mon guide me fit remarquer l'élégance et la recherche même de quelques portes de maisons, la variété des ornemens qui les décorent, leurs couleurs et leurs formes différentes, la richesse des marteaux, des plaques apposées sur les murailles, et où se lisent les noms des habitans, et cette multitude de sonnettes dont le fil, comme ceux des jardins d'Armide, sert à vous guider dans ce labyrinthe d'appartemens qu'offrent ici les édifices.

Eneas Sylvius Piccolomini, secrétaire du concile, a tracé, en 1436, une description de l'intérieur des maisons de Bâle qui, après quatre siècles, n'a pas encore vieilli. « Les maisons sont distribuées en appartemens réguliers, meublés avec goût, propreté, élégance; quelques murailles sont peintes; chaque maison a son jardin, sa cour et souvent sa petite fontaine. Les salons sont ornés de tapisseries; les lambris, les plafonds, les parquets sont ordinairement en

sapin, travaillés avec art. Des oiseaux égayent par leurs chants ces salons où les Bâlois passent les longues journées à se chauffer. Les négocians, et les femmes surtout, aiment les belles tentures, les riches tapis de pieds, les meubles somptueux et l'argenterie.

Après une heure de marche, nous atteignîmes cette terre abreuvée du sang de ces fiers républicains, qui, au nombre de quinze cents, osèrent tenir tête à trente mille hommes commandés par le dauphin de France. Mon obligeant *cicerone* savait ce sol historique par cœur. Il me montra l'emplacement du cimetière où ces vaillans Bâlois, dégouttans de sang, percés d'outre en outre, combattaient encore se traînant sur les genoux, jusqu'à ce que l'épée d'un Bourguignon mît fin à leur existence. Il m'indiqua l'endroit où Arnold-Schick, capitaine d'Uri, étendu sur le champ de bataille, recueille un dernier reste de force, saisit une pierre et la lance à la tête d'un chef ennemi, Burkard-Monch, qui insultait au courage malheureux, et le blesse mortellement; et la place de cette chapelle incendiée pendant l'action, près de laquelle on retrouva les cadavres de quatre-vingt-dix-neuf suisses debout contre les murs du caveau, et

desséchés comme des momies. Quelques vignes croissent sur ce champ de désolation, et le vin qu'on en recueille s'appelle le *sang des Suisses.*

Nous reprîmes le chemin de Bâle; il était presque nuit. Point de monumens, de sites, de paysages à admirer. Toutefois, la conversation ne languit pas : nous parlâmes des mœurs et des habitudes des Bâlois. « Le contact de Bâle avec la France n'a pas, comme on pourrait le croire, altéré nos mœurs toutes bourgeoises. Chez nous, point de spectacles, de bals, de soirées; on s'assemble chaque jour dans des tavernes ou tabagies; là, on fume, on prend le thé, on parle de commerce, on traite d'affaires; quelquefois on jette un coup-d'œil à la dérobée sur une feuille politique, mais toujours pour voir la côte d'Amsterdam, de Hambourg ou de Londres. Il y a à Bâle des sociétés de femmes et de jeunes filles, qui ont lieu entre trois et quatre heures du soir; les femmes s'y rendent avec leur sac à ouvrage, et, tout en tricotant, s'occupent des nouvelles du quartier, de détails domestiques, de petits rapports, de petites médisances, et quelquefois d'historiettes scandaleuses. Quand on a travaillé, parlé, jasé pendant une heure, on sert le thé, qui est ac-

compagné de pâtisseries, de fruits, de crême, et quelquefois de jambon et viandes froides; car les Bâloises ont un excellent appétit. Les parens, dont les enfans sont nouvellement mariés, leur donnent à dîner une fois la semaine, et ce jour est appelé *le jour de famille.*»

La population du canton de Bâle est formée d'agriculteurs et de marchands, de fabricans de rubans et d'ouvriers, dont le costume est à peu près semblable. Le vêtement des femmes se distingue par la variété des couleurs; elles portent des bonnets de soie brochés garnis de rubans. La jeune fille laisse pendre ses cheveux, que la femme mariée noue en tresse; un mouchoir de soie couvre le cou. Le corset bariolé est garni par devant d'une bande d'étoffe écarlate. La jupe de coutil noir à plis serrés recouvre un jupon rouge, tous deux assez courts pour laisser voir des jambes un peu fortes, chaussées de bas de laine rouges. Le corsage brun ou noir est échancré par derrière, de manière à découvrir le corset, qui, dans les jours de fête, est entouré d'une ceinture de soie; des manches blanches bouffantes tiennent à ce corsage.

La plupart des voyageurs qui visitent Bâle se hâtent de le quitter et de s'enfoncer dans l'inté-

rieur de la Suisse pour y chercher des émotions et des souvenirs, tandis qu'une excursion de quelques heures aux environs de cette antique cité leur en donnerait en abondance. Qu'ils s'arrêtent un moment où existait encore, il y a quelques années, le pont de Dornach, qui fut témoin, en 1499, d'une sanglante bataille entre cinq mille Suisses de Soleure, de Berne, de Zurich, et dix-huit mille Autrichiens commandés par le comte de Furstenberg, et dont le sang rougit les flots éblouissans de la Birse, et troubla cette cascade à la chute si pittoresque. Pendant toute l'action, l'œil des Suisses s'arrêtait, avec autant d'espérance que de foi, sur cette statue de saint qui s'élevait au milieu du pont, et qui s'anima, dit-on, au moment du combat, pour encourager, de sa voix et de ses gestes, ces pâtres qui défendaient, avec tant de vaillance, leur liberté. A quelques pas du champ de bataille, une petite chapelle renferme les ossemens de tous ces fiers Autrichiens qui s'avançaient enchaînant en pensée un peuple de héros. Quatre siècles plus tard, les descendans des vaincus, marchant à la suite de ces nations diverses de l'Allemagne, qui s'étaient à leur tour levées pour briser leurs fers, passèrent et re-

passèrent près de ces lieux jadis témoins de leur défaite, et nul d'entre eux n'osa disperser les ossemens de leurs frères, et détruire ce monument élevé à la gloire du vainqueur. L'église paroissiale de Dornach renferme les restes d'un mathématicien illustre, de Maupertuis, dont tout l'esprit de Voltaire ne put affaiblir les titres de gloire.

Quelques-uns de ces châteaux gothiques qui, dans le moyen âge, jouèrent un si grand rôle, subsistent encore, mais la main du tems chaque jour en fait tomber une pierre, et il faut se hâter de les visiter si on ne veut pas les voir couchés à terre. Nul n'a autant de droit à l'admiration du voyageur que celui d'Angenstein, demeure ruinée de ces comtes de Thierstein, dont la vie est si aventureuse, si dramatique, qui aimèrent avec tant de passion les joutes, le tumulte des camps, les combats, et dont la bannière de sinople d'or flotta si souvent sur ces monts escarpés où l'on n'aperçoit plus aujourd'hui que le chasseur de chamois, et qui traînaient après eux dans les batailles un peuple de vassaux. Tout le bruit que faisaient sur leur passage ces seigneurs orgueilleux s'est apaisé ; leurs enseignes, leurs armures, leurs riches dépouilles ont

été partagés par les cantons de Soleure et de Bâle, qui eurent la gloire de les dompter; mais les pierres qui racontent leur grandeur passée sont encore debout. Voilà cette haute tour d'Angenstein qui retentit si souvent du bruit des cors et des clairons; ces donjons silencieux où se retirait la famille du guerrier; ces créneaux terribles dont on n'osait approcher qu'en tremblant, et que le lierre envahit aujourd'hui en toute liberté; ces angles, contre lesquels étaient impuissantes toutes les lances du tems, et que des buissons de ronces et d'églantiers escaladent à cette heure; ces larges assises de pierre qui auraient pu défier toutes les machines de guerre, et que la mousse ronge et disjoint: tout est silence dans ce vieux manoir qui retentissait il y a quatre siècles du fracas des armes, des cris des combattans et de la joie tumultueuse des vassaux.

Plus loin, Furstenstein a cédé aux coups du tems; il est tombé: ce n'est plus qu'une masure où l'on chercherait vainement la trace du sang de ses deux derniers seigneurs décapités dans le XIVe siècle. Près de la jonction de l'Isel et de la Birse s'élève le vieux fort de Zwingen, aux murailles épaisses, à la tour

massive, aux larges créneaux, vieil édifice debout après cinq cents ans d'existence. Le voyageur le gravit quelquefois. Toutes les portes en sont brisées; on peut le visiter dans tous ses détails; il est là à peu près comme le jour où l'on en posa les premières pierres.

— N° IV. —

L'ARGOVIE. LE DUCHÉ DE BADE.

Ah! loin des fiers combats, loin du luxe imposteur,
Heureux l'homme des champs, s'il connaît son bonheur!
Fidèle à ses besoins, à ses travaux docile,
La terre lui fournit un aliment facile.
Sans doute il ne voit pas au retour du soleil
De leur patron superbe adorant le réveil,
Sous les lambris pompeux de ses toîts magnifiques,
Des flots d'adulateurs inonder ses portiques.
Il ne voit pas le peuple y dévorer des yeux
De riches tapis d'or, des vases précieux;
D'agréables poisons ne brûlent pas ses veines;
Tyr n'altéra jamais la blancheur de ses laines;
Il n'a point tous ces arts qui trompent notre ennui:
Mais que lui manque-t-il? la nature est à lui.
Des grottes, des étangs, une claire fontaine
Dont l'onde en murmurant s'endort sous un vieux chêne;
Un troupeau qui mugit, des vallons, des forêts:
Ce sont là ses trésors, ce sont là ses palais;
C'est dans les champs qu'on trouve une mâle jeunesse;
C'est là qu'on sert les dieux, qu'on chérit la vieillesse:
La justice, fuyant nos coupables climats,
Sous le chaume innocent porta ses derniers pas.

DELILLE, *trad. des Géorgiques.*

Nous allons suivre, pour aller jusqu'à Schaffouse, un chemin négligé des voyageurs, et qui

abonde pourtant en sites variés et en vues pittoresques. On suit les bords du Rhin, qu'on a presque toujours sous les yeux, et dont les eaux, d'un vert tendre, coulent entre deux rives légèrement inclinées. A chaque pas, des accidens nouveaux de terrain, des illusions d'optique; ici, c'est la route qui, en se rétrécissant tout à coup, laisse les arbres dont elle est bordée unir leurs feuillages, qu'aucun instrument jaloux n'endommagea, et qui forment au dessus de la tête du voyageur un dôme de verdure impénétrable aux rayons du soleil; ailleurs, cette route s'étend, s'élargit, se rapproche et forme ainsi des décorations bizarres, sauvages, mélancoliques; tantôt c'est le Rhin qui, caché par un promontoire, reparaît dans le lointain où il se confond avec l'horizon; tantôt des prairies immenses émaillées de fleurs qui se balancent comme des nappes d'eau au moindre souffle, et embaument au loin l'atmosphère.

C'est ainsi qu'on arrive à l'ancienne *Augusta Rauracorum* (Augst), fondée par ce Munatius Plancus, que Lyon réclame aussi pour son fondateur. Augst a eu le sort d'un grand nombre de cités dont les ruines immenses attestent l'an-

tique splendeur. Encore de nos jours la charrue ne peut remuer la terre sans heurter des pans de murailles, des statues mutilées, des corniches, des métopes, des médailles, des sarcophages ; son enceinte formait près d'une lieue ; son théâtre contenait douze mille spectateurs. Augst ne brilla qu'un moment ; quelques siècles se sont à peine écoulés depuis son origine qu'elle meurt tout à coup, les uns disent dans un tremblement de terre qui l'ensevelit comme un cadavre ; d'autres, sous le fer, le pas des chevaux ou la main de ces terribles Huns qui n'épargnaient pas même la pierre sépulcrale. Le voyageur qui traverse Augst ne se douterait pas que là exista une grande cité ; il n'en aperçoit plus aucun vestige ; la mémoire même s'en est effacée parmi les habitans. Sans ses jolies cascades, il y aurait là un silence absolu.

Quelques vieux châteaux couvrent de leurs ruines la pente ou la cime des collines voisines. Parmi ces débris, l'antiquaire, le peintre ou celui dont l'imagination se plaît aux souvenirs des vieux âges, vient visiter les restes de Alt-Hombourg, près de Wegenstein, manoir pri-

mitif de la maison des comtes de ce nom, qui jouent un rôle si actif dans les vieilles chroniques de la Suisse, et ceux de Alt-Thierstein, entre Weittnau et Oberkieil, berceau de la famille de Thierstein.

Rien de plus facile que de voyager en Suisse; on ne risque pas de s'égarer en chemin comme en France. Lorsque deux routes se croisent, vous trouvez des poteaux où se lisent en grosses lettres le nom de la ville la plus prochaine. Comment en France n'a-t-on pas encore songé à établir ces indications que réclament si instamment les voyageurs?

Jusqu'à Rheinfelden, rien de bien remarquable : jardin perpétuel, mais dont aucune grande scène ne vient rompre la monotonie.

Il y a près d'un siècle et demi qu'un bénédictin illustre parcourait le chemin que nous tenons à cette heure, cherchant, non pas comme nous, des émotions, des vues ou des souvenirs poétiques, mais des détails sur les couvens dont la Suisse était alors remplie. Il entra dans cette auberge du bateau (*Im Schiff*), de Rheinfelden, où nous allons descendre nous-

mêmes, et son récit, en vérité, pourrait passer pour être écrit en 1828.

« Arrive-t-on dans une auberge, soudain voilà l'hôte qui vous tend la main, qui s'incline respectueusement, qui vous félicite de votre venue, puis qui vous introduit dans une salle à manger habitée par une telle quantité de mouches qu'on est obligé de se défendre de leur importunité à l'aide d'un petit balai. »

Nous retrouvâmes l'hôte complaisant du père Mabillon, mais les mouches n'étaient pas aussi importunes qu'en 1683. On nous versa comme à notre bénédictin de grandes rasades de bierre dans un verre énorme, en attendant le souper. On le servit bientôt : une table d'hôte d'une petite ville de l'Argovie ne ressemble pas plus à une table d'hôte de Bâle ou de Zurich qu'un restaurant de Brive-la-Gaillarde à un restaurant de la rue Vivienne. Le maître du logis s'assied à vos côtés, mais il n'est pas en grande tenue comme *au Sauvage* ou *à la Cigogne*. Le linge y est aussi blanc, mais la chère moins délicate et les mets moins variés ; une natte de paille à compartimens sert de naparon. Quelques convives habitués de la maison, commensaux de

tous les tems et amis de l'aubergiste, prennent place au festin, y boivent peu en dépit du proverbe, et parlent beaucoup, malgré la réputation de taciturnité qu'on a faite aux Allemands.

En face de nous était le médecin du lieu, homme de cinquante ans environ, à la figure ouverte, aux lèvres épanouies, à l'œil pétillant comme s'il eût été enflammé par le vin de Champagne, qu'on ne connaît guère à Rheinfelden, et où l'on préfère probablement le vin du Rhin.

A ses côtés, comme pour faire contraste, était une grosse figure de paysan, immobile comme le Mont-Blanc sur sa base, et que je pris d'abord pour un magister de village. Il parlait allemand, et interrogeait, avec une anxiété marquée, le docteur.

« Et croyez-vous que vous la guérirez? — Jamais, si elle suit toujours le même régime... Que voulez-vous que fasse contre le rhumatisme une cage avec deux tourterelles placées sur son lit? — Cependant, M. le docteur, ma grand'mère n'employait pas d'autre remède contre le rhumatisme, et elle s'en trouvait fort bien. — Comment, m'écriai-je, en essayant de

garder mon sérieux, voilà une singulière prescription! — Et qui est en usage dans la plupart de nos villages, me répondit le docteur ; le progrès des sciences, des lumières, de la raison et votre révolution même, tout a été impuissant pour guérir quelques-unes de nos superstitions. — Ma foi! docteur, je vais prendre note de celle-ci. — Oui, mais sous condition que vous ne conclurez pas, comme plus d'un de vos compatriotes, du particulier au général, et que vous n'écrirez pas sur vos tablettes : *Rhinfelden : On y guérit les rhumatismes en mettant coucher avec le malade deux tourterelles.* La culture intellectuelle est assez avancée dans l'Argovie; il serait difficile d'y trouver un paysan qui ne sût pas lire; aussi les crimes y sont-ils très-rares; le meurtre y est presque inconnu. L'éducation publique n'y est pas confiée, comme dans les autres cantons, au clergé, mais à un conseil séculier qui choisit et nomme les maîtres. On apprend dans nos écoles la langue nationale, la langue française, le latin, la gymnastique, les arts d'agrément, comme autrefois dans vos lycées. La plupart de nos anciens couvens ont été transformés en établissemens de

charité. Nulle part vous ne trouverez en Suisse plus de tolérance que dans notre canton. Les deux cultes, rivaux en nombre et en force, n'y disputent que de bons exemples, de zèle et de lumières. Par un article de la constitution de 1824, le grand conseil doit être composé de cent cinquante membres appartenant, moitié à la religion réformée, moitié à la religion catholique. Vous avez dû déjà remarquer la beauté de nos prairies, la fertilité de nos champs, et cette multitude innombrable d'arbres qui donnent à l'Argovie l'air d'un jardin fruitier. »

Comme le docteur achevait sa phrase, aussi content de lui-même que s'il eût guéri le malade, nous entendîmes les sons discordans d'un violon. « Qu'est-ce, demandai-je à notre convive? — Probablement, dit-il, un enfant qui vient de naître, et dont le père va planter, pour célébrer ce joyeux événement, trois jeunes arbres dans les communaux de la paroisse. Déjà le jour de son mariage il en avait planté six. C'est à cette coutume, qui a quelque chose de doux et de patriarcal, que nous devons ces vergers magnifiques qui font l'admiration de l'étranger, et ces belles forêts détruites en

partie dans la dernière guerre, et dont nos paysans pleurèrent la perte, comme les habitans de Florence pleurèrent la spoliation de leur musée. L'habitant du Frickthal aime ses champs avec passion, et, sans avoir étudié à Hofwyl, il connaît la préparation des divers engrais; il sait, aussi bien que Fellenberg, distinguer les divers sols; il entend à merveille l'irrigation des prairies; la laine de ses troupeaux sert à le vêtir; ses étables abondent en bestiaux, ses granges en foins excellens, l'intérieur de son habitation en fruits séchés qu'il vend à l'étranger : il est heureux de ce qu'il possède; il aime son pays, et presque jamais ne s'expatrie pour aller chercher fortune ailleurs. — Savez-vous, M. le docteur, que votre peinture de l'Argovie est séduisante, et que vous me donneriez envie d'y fixer mon séjour? — Ce ne serait pas la première conversion que j'aurais opérée. J'ai fait échanger à plus d'un Anglais le ciel brumeux de la Grande-Bretagne, contre notre ciel si pur, et nos campagnes si vertes. Si vous restiez quelques jours ici, vous chanteriez avec Virgile :

Hic . . . . . Lycori.

Après le dîner, je parcourus Rhinfelden que je trouvai maussade, ennuyeux et mal bâti, et j'avoue que le tableau du docteur me parut alors un peu exagéré. Je quittai la ville, et je m'égarai dans les champs voisins. La nuit allait tomber, l'air était d'une transparence extrême, et on apercevait dans le lointain de jolis chalets enveloppés d'une espèce de lumière bleuâtre autour de laquelle leurs façades, d'un blanc de lait, se détachaient avec une grâce infinie. « Ma foi, dis-je, le docteur avait raison, on passerait ici sa vie avec délices. » A mesure que je m'approchais, les formes de ces jolies *bastides* étaient moins incertaines, moins vagues, et l'œil pouvait en saisir tous les détails. En ce moment une fenêtre s'ouvrit, et je vis une jeune paysanne qui se mit à regarder autour d'elle avec inquiétude, puis pencha la tête, sourit, fit quelques signes et disparut. Elle revint presque aussitôt, tenant dans la main une longue corde qu'elle laissa glisser le long du mur, et que saisit impétueusement un jeune paysan qui, à l'aide de cette échelle improvisée, se hissa et vint s'asseoir sur le bord de la croisée. Alors la jeune fille se

pencha de nouveau, plaça à son côté un beau bouquet que lui offrit son amant, et lui laissa prendre un baiser, dont le bruit vint jusqu'à moi. C'était un véritable tableau de l'Albane. La jeune fille portait un chapeau de paille garni de fleurs, dont le bord relevé laissait voir un front charmant; un collier de perles se jouait sur son sein, et un corset rouge enfermait sa jolie taille. Comment allait finir ce drame voluptueux? En France, le dénouement eût été facile à deviner; mais, en Suisse, on fait autrement l'amour. Le jeune homme reçut, donna mille baisers, pressa la main de la jeune fille, lui parla à l'oreille, toucha sa robe et joua avec les perles de son collier; pressa sa taille, l'enferma dans ses deux mains, et ce fut tout..... Et il n'essaya pas, ce jour-là du moins, de pénétrer dans la chambre de la jeune fille, qui paraissait sans inquiétude, sans crainte du danger, et ne pensait qu'à s'enivrer des doux propos de son amant. On dit pourtant que plus d'une jeune Argovienne paya cher une semblable imprudence. On dit même à Rhinfelden que souvent la cérémonie du baptême suit de quelques mois seulement la cérémonie des noces.

Le docteur, à qui je fis part de mon spectacle nocturne et des réflexions qu'il m'inspirait, prétendit que ces visites amoureuses au clair de la lune étaient jadis infiniment plus communes, que les lois les défendaient d'accord avec la morale ; « mais, ajouta-t-il, vous savez que l'amour est plus fort qu'une armée de castors * ».

On ne sait point au juste la date de la fondation de Rhinfelden. Prise et reprise, ensanglantée par les nations diverses qui s'en disputent la conquête, on la voit ravagée en 1409, par les Bâlois; à demi-détruite en 1445, et l'année suivante, sortir de ses ruines grâce à la protection de Frédéric II, qui fait relever ses murailles et lui accorde de nombreux priviléges. Pendant la guerre de Trente-Ans, elle tombe au pouvoir des Suédois ; puis la fortune tourne, elle a pour maîtres un moment les Impériaux; deux fois les Français y font flotter leurs enseignes, dont les tems ont changé les couleurs : en 1744 et dans les dernières guerres de notre révolution.

* Cantique des Cantiques.

Möhli, qu'on ne trouve inscrit dans aucun itinéraire, que M. Simond a traversé sans daigner lui accorder quelques lignes, est pourtant un village charmant, qui par sa propreté rappelle quelques-uns des villages de la Hollande.

Stein, qu'il ne faut pas confondre avec Stein sur Rhin, est dans une ravissante position. De l'auberge on a un panorama digne d'exercer les pinceaux de l'artiste ; sur le premier plan s'étend Seckingen, qui appartient au duché de Bade, et qui n'est séparé du canton d'Argovie que par un pont de bois couvert comme ceux de la Suisse, en général, et qui, dans les guerres de Louis XIV, fut brûlé par les Français. Là existait jadis un chapitre de huit chanoinesses nobles avec une abbesse qui portait le titre de *princesse de l'empire.*

Quel dommage que Lauffen ne soit pas plus éloigné de Schaffouse! peut-être ferait-on le voyage pour voir *ces chutes* qu'y forme le fleuve, qui attiraient les regards et l'admiration de de Thou, et devant lesquelles s'arrête le voyageur qui n'a point encore vu la cataracte du Rhin. Retenu par le barrage d'un pont et divers rochers en saillie, le fleuve s'irrite, bondit, se

brise en vagues blanchissantes, en nappes d'inégal volume, de formes diverses et dont le coup-d'œil et le bruit ne sont point sans charme, si l'on a soin surtout de choisir une station favorable pour voir ce spectacle ; il en est peu de préférable à cette espèce d'arc pratiqué à l'extrémité du pont. On dit qu'un Anglais qui voulut jouir de trop près de ce spectacle, trouva la mort au milieu des écueils et des brisans ; par un hasard singulier, le jour même, le feu prenait en Angleterre à son château de....., que les flammes consumèrent. Du reste, il faudrait bien se garder de trop de dédain pour cette chute de Lauffen qui, à Saint - Cloud, par exemple, serait regardée comme une merveille du monde et célébrée comme telle dans tous nos itinéraires.

Mais on doit avouer que la petite ville qui sert d'encadrement à ce tableau ferait hausser les épaules à un habitant même du Rouergue, et il aurait raison. Il faut que l'amour du pays natal soit bien aveugle, puisque nous avons entendu un bon Suisse célébrer Lauffen, comme un noble Castillan parlerait de Séville. Nous ne fûmes pas assez cruel pour tenter de refroidir

son enthousiasme bien excusable, puisqu'il n'avait jamais quitté sa patrie : pauvre pêcheur, qui vivait de la vente des poissons qu'il prenait à l'aide de nasses étendues dans les anfractuosités des rochers. Il nous montra la maison où Mme la duchesse d'Angoulême se reposa quelques jours, lorsqu'elle fut échangée le 18 décembre 1795 contre les représentans du peuple, Quinette, Lamarque, Bournonville et Drouet. Nulle inscription ne retrace ce souvenir historique.

Le Rhin partage Lauffen en deux parties inégales, l'une en deçà, l'autre au delà du fleuve, chacune ayant son église et son presbytère ; cette ville a donné naissance à un habile mécanicien nommé Baltisweiler, et au maître de forêt Zaeringer, qui jouit dans le Frickthal de quelque réputation, comme homme de lettres.

C'est au bout du pont de Lauffen qu'on quitte le territoire helvétique ; on entre dans le grand duché de Bade, et l'on ne s'aperçoit d'aucun changement. Toujours la même cordialité pour l'étranger, le même respect, les mêmes attentions pour le voyageur, que l'habitant salue d'un *guten abend*, d'un *gute nacht*, ou de

cette expression si poétique et qu'on a peine d'abord à comprendre, *gute land ; heureux chemin.*

Le vêtement des deux sexes diffère peu de celui du canton que nous venons de quitter. Les femmes ont des robes en étoffes, plissées autour de la taille, des bas rouges de laine, des souliers attachés avec des agrafes d'argent, de larges manches bouffantes, un petit chapeau de paille de riz et des tresses qui leur descendent jusqu'aux talons. Avec un costume semblable une Parisienne serait charmante ; elle agrandirait un peu la taille de sa robe, serrerait un peu plus son corset, enfermerait ses jambes dans un bas de soie, ne toucherait pas à ses jupes qu'elle laisserait aussi courtes, abandonnerait à un coiffeur ses beaux cheveux tressés avec plus de goût; et, si la nature lui avait donné l'œil bleu, le teint de rose et les lèvres vermeilles de la jeune Badoise, qui pourrait lui disputer le prix de la grâce et de la beauté ?

Il ne faudrait pas croire pourtant que cette jeune fille des champs ignore la coquetterie. Nous en avons vu plus d'une se regardant au miroir et essayant l'effet de fleurs diverses sur

son chapeau. Ce sont les fleurs qui jouent le plus grand rôle dans la toilette d'une paysanne badoise. Il faut avouer qu'elle n'a qu'à se baisser pour les cueillir à pleines mains sur cette belle terre, qui s'étend le long du fleuve depuis Lauffenbourg jusqu'à Waldshutt : pays enchanteur, trop peu connu et qu'il faut parcourir à pied au mois de mai.

— N° V. —

LA JEUNE FILLE D'HAUENSTEIN.

—

Il allait être pour elle l'ange tutélaire qui devait la conduire dans la carrière de la vie, puisqu'il commençait à lui en faire sentir le prix par son amour. Ils étaient heureux l'un par l'autre; mais, hélas! tout-à-coup le bras d'airain de la destinée saisit l'un d'eux, le précipite dans l'éternité.

SCHILLER, *Wallenstein.*

Tu me dis que je suis dans la fleur de la jeunesse et de la beauté : la beauté, c'est une vapeur qui se dissipe; la jeunesse, c'est une ombre qui s'échappe. Avant que le bouton de la vie se soit développé, le ver du tems a déjà rongé sa fleur fanée.

LOHENSTEIN, *Cléopâtre*, tragédie.

HAUENSTEIN est un joli village assis en terrasse sur le Rhin, et composé d'un petit nombre de maisons groupées avec assez d'élégance et entourées de frais jardins. Comme nous en approchions, nous aperçûmes une espèce de voile

blanc qui flottait à travers un massif de feuillage, et que le bruit de nos pas fit disparaître comme une ombre légère, mais assez lentement pour que nous eussions pu remarquer une femme d'une taille élancée, vêtue avec une grande coquetterie, et qu'on aurait prise, si sa tête eût été couronnée de fleurs, pour une belle statue grecque. Cette apparition soudaine, ces vêtemens recherchés, inusités en Suisse, cette fuite à notre approche, piquèrent vivement notre curiosité, et l'on ne s'étonnera point si la première question que nous adressâmes dans le village fut relative à cette espèce de sylphide dont la figure seule nous avait échappé. « C'est la question, répondit le paysan que nous interrogions, que nous font tous les voyageurs qui passent par Hauenstein pour aller voir la chute du Rhin à Lauffen ; et, comme il serait trop long de leur raconter l'histoire de la belle Marguerite et du jeune Anglais, nous aimons mieux leur donner à lire la romance que l'un des habitans d'Hauenstein a faite sur leur amour malheureux. Nos jeunes filles chantent cette romance en allant aux champs, et vous l'entendrez sans doute plus d'une fois sur la route de Schaffouse. »

Nous donnons ici, mais sans conserver la forme originale du poëme, la traduction de cette ballade allemande, à laquelle il n'a manqué, pour devenir populaire, que la lyre de Burgger.

Le jeune marquis de..... descendait de l'une des familles les plus illustres de l'Irlande; il perdit sa mère et son père en bas âge, et resta seul héritier d'une immense fortune. Dès sa première enfance, il montra un goût prononcé pour l'étude, un désir ardent de connaissances, une vive imagination, une grande disposition pour la peinture, la musique et les beaux-arts, et un penchant à la méditation et aux rêveries. Il aimait à s'asseoir à l'écart pour rêver en silence. Ce goût pour la solitude et la réflexion s'accrut avec l'âge : le jeune Arthur tomba dans la tristesse et la mélancolie ; ses médecins déclarèrent qu'il mourrait du spleen, d'autres de la phthisie, d'autres qu'il finirait par le suicide.

A dix-sept ans il quitta le collége, et, maître de lui-même, il voulut se distraire, échapper à l'ennui qui le suivait partout comme un mauvais génie. Il fréquenta le monde, obtint des succès brillans, fit des passions, eut des maîtresses et

s'en dégoûta parce qu'elles lui furent infidèles ; de dépit il suivit les théâtres, enleva une jeune actrice qu'il voulait épouser, et qu'il laissa dans une auberge du comté de Sussex; revint à Londres, saisit ses crayons et se mit à dessiner l'église Saint-Paul, la vieille tour, Greenwich, le palais du lord maire, montra ses dessins à ses amis qui l'applaudirent et mirent un moment ses talens à la mode; puis jetant de côté pinceaux, couleurs, esquisses, il demanda à la musique de nouvelles sensations, et l'abandonna bientôt comme il avait fait de ses maîtresses. Alors voyant que les arts ne peuvent calmer la fièvre qui le dévore, il monte dans une chaise de poste et le voilà sur les grandes routes. Il visite l'Ecosse, la France, l'Italie, une partie de l'Allemagne, et partout l'ennui l'accompagne. Il revoit l'Angleterre, la chasse le distrait un moment; mais sa santé s'était affaiblie, un feu violent dévorait sa poitrine; il dormait peu et la vie avait fini par lui être insupportable.

Il apprend que le docteur Cooper, de Londres, a sauvé l'un de ses amis attaqué du même mal: il se résout à le consulter. Le docteur lui conseille des distractions. « Je les ai toutes épuisées.

— Le théâtre?... — Il m'ennuie à mourir. — La culture des champs?... — Davy lui-même n'a pas fait autant d'essais que moi sur les engrais, les assolemens, les jachères, etc. — L'étude a souvent guéri des maux plus réels que ceux dont vous êtes affligé. — Je sais par cœur tous les poètes de Rome, d'Athènes et de l'Angleterre. — Aimez-vous la chasse? — J'avais des meutes plus belles que celles du duc de Northumberland, les premiers piqueurs de Londres, Arthley, Mening, Arbrow; j'ai tué dix chevaux, cinquante bassets et plusieurs douzaines de levriers. — Aimez-vous les voyages? — J'ai parcouru presque la moitié de l'Europe : l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, l'Italie, la France, l'Allemagne, partout traînant avec moi cette tristesse qui ne me quitte pas plus que la chaîne ne quitte le criminel condamné à mort. — Mais vous avez voyagé en poste, dans votre berline... C'est à pied que je vous conseille d'aller visiter un des pays les plus fertiles en merveilles naturelles, la Suisse! Le fils de milord ... était atteint de la même maladie que vous; un voyage pédestre dans les montagnes de l'Helvétie l'a complètement guéri. — Hé bien! je partirai. »

Il part en effet, mais en poste jusqu'à Bâle. Il fait emplette dans cette ville de pinceaux, de couleurs, il achète un album, puis le sac sur le dos, à la manière des peintres de Vinterthur, il se met en route pour Schaffouse. Il avait dépassé Lauffenbourg, dont la chute avait à peine arrêté ses regards, et il approchait assez tristement d'Hauenstein, lorsque, voulant dessiner un de ces frêles batelets montés par des pêcheurs, et que le Rhin agité faisait bondir sur ses ondes, il s'approche des bords du fleuve, penche la tête, glisse, roule; mais le tronc d'un arbre l'arrête dans sa chute, et l'empêche de tomber dans le Rhin. Il s'était blessé au bras sur la pointe aigue d'un rocher. Il fit quelques efforts pour remonter, ces efforts furent inutiles; alors il appela; sa voix se perdit comme un vain son.

En ce moment une jeune fille d'Hauenstein, nommée Marguerite, vint à passer; elle entendit des cris plaintifs, écarta quelques branches d'arbre et vit un homme couvert de sang et qui cherchait à s'accrocher aux ronces des rochers, qui cédaient aussitôt et roulaient dans le fleuve. Elle se sentit émue, et sans consulter le danger

elle se laissa glisser en se soutenant des deux mains, et parvint jusqu'au pauvre voyageur dont l'espoir commença à renaître.

Il fallait remonter. La jeune fille essaya d'abord de placer ses deux mains dans la main droite du jeune homme et de l'attirer à elle en se servant de ses pieds comme d'un levier; mais les doigts du voyageur, déchirés par les ronces et les racines, ne pouvant long-tems se prêter à une si douloureuse contraction, se détachaient, et rendaient vains les efforts de Marguerite. Alors la jeune fille imagina d'attacher autour du corps du voyageur, cette longue tresse de cheveux factices dont les paysannes ornent leur tête à Hauenstein, et dans cette contrée, puis, nouant des branches de bouleau à ces liens qui servaient à la parer, elle en forma une espèce de cable, tels que ceux avec lesquels on remonte les bateaux sur un fleuve tranquille, et s'aidant alors des mains et des pieds, elle parvint, après un travail long et pénible, à gravir le rocher avec le fardeau qu'elle traînait après elle. Saussure, quand il atteignit la cime du Mont-Blanc, n'éprouva pas une joie plus vive; peut-être n'était-il pas aussi fatigué que la jeune fille.

Son premier soin fut d'étancher le sang qui coulait en abondance du bras du jeune homme : elle y parvint en le comprimant fortement à l'aide de sa ceinture, puis elle arracha aux branches d'arbres voisins des feuilles qu'elle entassa et dont elle fit comme une espèce de lit sur lequel s'assit le voyageur ; ensuite elle courut au village et revint quelque tems après avec ses deux frères, qui aidèrent à soulever Arthur, le placèrent sur leurs bras entrelacés, et le conduisirent ainsi à Hauenstein dans la maison de la mère de Marguerite où un lit était déjà préparé pour le malade.

Le chirurgien, qu'un des frères de Marguerite était allé chercher à Waldshutt, ne tarda pas à arriver ; il détacha l'appareil, il examina attentivement la blessure, fit un signe de tête qui colora légèrement les joues de Marguerite, rapprocha les os luxés, rassura la bonne famille inquiète comme si le voyageur eût été un de ses parens, et promit de revenir le lendemain.

« Allons monsieur, dit-il, au jeune homme, en s'en allant, du courage ! il n'y a pas de danger. Avant un mois vous escaladerez, si vous le voulez, les parois de la Jungfrau dont nul voya-

geur ne peut se vanter d'avoir atteint le sommet. — Vous croyez, répondit Arthur. — Si je le crois! je vous le jure par sainte Véronique. Si vous avez besoin de vos pinceaux pour vivre, vous pourrez vous en servir dans trois semaines; mais votre guérison dépend de vous. — Et que faut-il faire? — Bannir de votre esprit toute inquiétude, tout souvenir du pays natal qui serait trop vif, toute pensée chagrine, laisser faire ces bonnes gens, et écouter comme un oracle cette jeune fille que j'établis ici votre garde-malade. »

Arthur leva les yeux sur Marguerite, qui baissa les siens avec une pudeur charmante.

« Vous ne répondez pas, mademoiselle, dit le malade? — Oui, M. Hoffmann, reprit la mère, Marguerite servira de garde-malade à ce bon jeune homme. Vous êtes peintre, ajouta-t-elle, en s'adressant à Arthur? Aberli, dont vous devez avoir entendu parler, était mon oncle, et j'aime les artistes... »

Si j'écrivais un roman, que de jolies choses je ferais dire et penser à nos deux jeunes gens! Je m'amuserais à peindre la jeune fille, et je la ferais si belle, si séduisante, que le voyageur oublierait ses douleurs, s'enivrerait des regards

de Marguerite, et en deviendrait subitement épris; et, comme rien n'est plus inflammable que le cœur d'une jeune fille, surtout quand il est innocent, il me serait bien facile de faire partager à mon héroïne cette flamme subite; mais je fais ici de l'histoire, et il faut dire la vérité. Or, qu'on pense tout ce qu'on voudra des deux acteurs de mon drame, je dirai que l'un, Arthur, affaibli par la perte de son sang, s'endormit presque aussitôt qu'il fut au lit, et que la jeune fille assise sur une chaise à ses côtés, en fit autant.

Elle s'éveilla la première, sortit sans bruit et alla préparer avec ces plantes si odorantes et si efficaces de la Suisse, le breuvage que le docteur avait prescrit la veille, et revint ensuite attendre le réveil du malade.

« Quoi! c'ést vous, mademoiselle Marguerite, dit Arthur en s'éveillant... — Ne suis-je pas votre garde-malade?... Allons, prenez ce breuvage... prenez donc... Vous savez bien que le docteur vous a ordonné de m'obéir... » Arthur sourit, prit le vase, et ses doigts rencontrèrent ceux de la jeune fille et frémirent.

« Comme votre main brûle, dit Marguerite...

Mais ce n'est rien... la fièvre passera... Maintenant que le jour est venu, ajouta-t-elle, je vais appeler ma mère et vous quitter un moment... Adieu, je reviendrai bientôt... adieu, M. Arthur. »

Arthur suivit des yeux la jeune fille, qui se retourna pour répéter adieu!...

« Charmant enfant, pensa le malade!... Si ma main ne tremblait pas, j'essaierais de retracer ses traits... Ah! j'oublie que j'ai perdu mes crayons... Mon album m'est seul resté... »

La mère de Marguerite entra dans ce moment, s'informa affectueusement de la santé du jeune homme.

« Que de grâces j'ai à vous rendre! dit Arthur; comment payer vos soins généreux et m'acquitter envers votre fille, qui m'a sauvé la vie! — Nous parlerons de tout cela quand vous serez rétabli. Vous me ferez le portrait de Marguerite, et nous serons quittes. N'est-il pas vrai? Guillaume sera bien content.... — Guillaume, dit Arthur en tâchant de se soulever sur son séant. — Oui, Guillaume, de Glaris, le fils d'un riche fermier, et que je destine à Marguerite quand la neige sera tombée

des Alpes... — Guillaume... Et Mlle Marguerite l'aime-t-elle ? dit Arthur en regardant fixement la vieille Berthe. — Ma foi, pas trop, entre nous ; elle dit qu'elle n'a pas encore dix-sept ans, et qu'elle a le tems ; que les amoureux viendront assez.... Ces petites filles sont toutes comme cela... Mais les années arrivent, les belles couleurs pâlissent comme la violette, et adieu les amours et les amoureux. — Oh ! les amoureux ne lui manqueront pas, reprit Arthur...

» — Peut-on entrer ? dort-il ? demanda alors la plus jolie voix du monde. — Oui, oui, entre. Nous parlions de toi. — De moi ? dit Marguerite en se montrant et regardant Arthur. — Oui, sans doute, je demandais à notre malade ton portrait pour le donner à ton amoureux. — Ah ! bien oui, mon amoureux ! un bel amoureux, qui est toujours niché comme un oiseau sur les Alpes, qui dort comme une marmotte sur la neige une partie de l'année pour attraper les chamois... — Allons, allons donc, Marguerite, il ne faut pas parler ainsi d'un amoureux, cela te porterait malheur, tu risquerais de mourir fille... Mais d'où viens-tu donc, je ne t'attendais pas si tôt ? — Je vais

vous le dire, ma mère... J'allais à Stein, lorsqu'en passant auprès de l'endroit où j'entendis les cris de M. Arthur, je m'approchai le long de la rive, et j'aperçus briller comme de l'or... Je descendis, et voilà ce que j'ai trouvé... des pinceaux et une bourse... et... et... — Et quoi donc? dit brusquement Berthe. — Et ce portrait, ajouta Marguerite. Dieu! la jolie figure... que je voudrais lui ressembler! — Ah! donnez, mademoiselle, dit Arthur avec embarras; c'est le portrait de... ma sœur... — De votre sœur! — Et qu'est-ce que ça te fait que ce soit sa sœur ou sa fiancée? — Ma fiancée! Non, non, je vous le jure, dit Arthur, qui remarqua que cet aveu ramenait sur la figure de la jeune fille ces jolies couleurs de rose qui l'avaient quittée subitement. »

La conversation finit là. Laissons un moment Marguerite s'occuper des soins du ménage, ses frères travailler aux champs, la bonne mère filer, et entrons dans la chambre du malade. Il est seul; il parle, écoutons.

« Ma foi le docteur Cooper avait raison. La Suisse est un pays enchanteur. Quel parfum les fleurs exhalent! comme l'atmosphère y est légère, que le ciel est pur, et que les jeunes

filles y sont jolies! Marguerite vaut mille fois toutes ces beautés que je trompai et qui me trompèrent en Angleterre. » Et alors il prit le portrait qu'avait retrouvé Marguerite, et le saisit pour le déchirer; mais ce mouvement ébranla le bras fracturé, et fit pousser à Arthur un cri de douleur...

« Diable, ajouta-t-il, j'avais oublié mon bras! Sans mon accident, la Suisse serait plus belle encore à mes yeux. »

Mais quinze jours ne s'étaient pas écoulés que les muscles extenseurs étaient moins rebelles, que la main pouvait s'étendre et s'allonger; Arthur se levait sur son séant, et le docteur, content de son malade, lui avait permis de faire quelques tours de promenade, en s'aidant du bras de la vieille Berthe.

Ce fut celui de Marguerite que le convalescent choisit; et il faut l'avouer, au risque de perdre la jeune fille dans l'esprit du lecteur, Marguerite vint s'offrir pour lui servir de guide : et en vérité, je doute qu'il y en eût de meilleur à Zurich et dans tout l'Oberland.

Voyez-vous comme elle soutient le blessé, comme elle marche lentement, comme son pied

écarte tout ce qui pourrait gêner sa marche, comme elle s'inquiète. comme elle le regarde! Et Arthur, comme il paraît heureux d'essayer ses forces appuyé sur un aussi joli bras; touchant de son corps le corps de la jeune fille, et sentant presque toutes les palpitations de ce sein que couvre une gaze légère! Qui ne s'estimerait heureux d'être malade à ce prix?

A peine ont-ils fait quelques pas, que Marguerite s'arrête et fait asseoir Arthur. Le jeune homme, impatient de gagner des forces, voudrait toujours marcher, mais la jeune fille sait bien comment se faire obéir.

« Voyez donc, M. Arthur, ce bel effet de neige que colore le soleil levant, ne diriez-vous pas un palais de fée?... Et ces nuages, quelles formes bizarres ils affectent en couronnant cette montagne? Voyez-vous à vos pieds ces vagues blanchissantes qui se brisent en pluie de diamans?...» Et Arthur est obligé de s'arrêter, s'étonnant, comme font tous les voyageurs, de ces formes poétiques de style si familières aux simples paysannes de la Suisse.

Mais voilà Arthur guéri. Le médecin a déclaré que tout était fini, que le jeune homme

pouvait reprendre ses crayons, parcourir l'Helvétie et gravir jusqu'au Splugen. Vous croyez qu'Arthur entendit avec plaisir ces paroles du grave docteur; vous vous trompez... Il en fut tout ému, comme d'une funeste nouvelle, et peu s'en fallut qu'il ne regrettât que son bras eut été aussitôt rétabli. « Au diable les docteurs, disait-il; l'un m'envoie ici pour y trouver le repos, et l'autre m'en chasse pour me le faire perdre! »

Alors il réfléchit, puis il saisit machinalement son crayon et se mit à dessiner... sans doute sa jolie garde-malade? Non: Hauenstein et le paysage environnant où il plaça, il est vrai, une jeune paysanne; puis, on ne sait pourquoi, il effaça ce dessin et en recommença un autre... Cette fois ce fut la figure de Marguerite qu'il essaya d'esquisser. Elle était presque achevée lorsque la jeune fille entre tout doucement et vient se placer sans être aperçue derrière le peintre, penche la tête, et jette un cri de surprise.

« Ah! M. Arthur, pardon,... mais je ne savais pas... » Et elle reculait, puis s'arrêtait indécise. « De grâce, dit Arthur, restez... oui... comme cela... Pourquoi baisser les yeux?

Regardez-moi, Marguerite... Ah! bien... bien... encore, je vous en conjure.... » Et la jeune fille obéissante se prêtait avec une ingénuité charmante à tous les désirs du peintre.

« Voyez maintenant, dit Arthur quand il eut achevé, comme il est joli!..... Cette image ne me quittera jamais, je l'emporterai avec moi, elle me suivra dans mes voyages... — Quoi! dit Marguerite, vous nous quittez? — Il le faut bien... le docteur dit que je suis guéri... Et j'aurais tant aimé à passer ma vie dans ce séjour enchanteur... près de celle à qui je dois l'existence... J'ai obtenu dans ma patrie des succès, j'ai amassé une fortune suffisante pour vivre heureux dans ces montagnes; mais, Marguerite, il faut que je parte... — Pourquoi donc? dit la jeune fille étonnée. — Ah! si vous le vouliez..... — Et que faudrait-il faire, M. Arthur? — Vous voyez cet album... y écrire quelques mots. »

La jeune fille prit le crayon, ouvrit l'album, et ses regards tombèrent sur ces vers d'un vieux poète allemand.

« Je n'effeuillerai pas la fleur des champs » pour savoir si je suis aimé; je n'interrogerai

» pas ses regards. J'ai un témoignage bien plus
» sûr de son amour : c'est sa main qui a écrit :
» *Je vous aime.* »

Oh! comme Arthur tremblait quand l'œil humide de Marguerite parcourait ces lignes, qu'elle tournait et retournait le crayon dans ses doigts, qu'elle regardait l'album, soupirait, avançait, retirait la main! lutte charmante de la pudeur et de l'amour : l'amour l'emporta.

Je... vous... aime... écrivit Marguerite, mais si mal, qu'il fallait l'œil d'un amant pour en déchiffrer les caractères. Quelle douce nuit passa Arthur! et pourtant il ne dormit pas, mais il pensait à sa bien-aimée qu'il allait posséder pour toujours, puisqu'il avait l'aveu de la jeune fille, le consentement de sa mère, et l'approbation de ses frères. Une chose le chagrinait pourtant; il avait caché à Marguerite son rang et sa fortune; elle ne voyait en lui qu'un artiste; mais il se proposait bien de tout lui dire plus tard.

Arthur était heureux; il bénissait le médecin qui lui avait conseillé de voyager en Suisse, et pressait les apprêts de son hymen avec la jeune fille d'Hauenstein. Est-il besoin de dire que Marguerite partageait la joie de son amant, et sou-

pirait après cette heure fortunée où il lui donnerait sa main? Arthur, pour parer sa fiancée, acheta des étoffes élégantes, des dentelles, des bijoux, des diamans. Berthe convia tous ses parens, et ils étaient nombreux, ses amis, ses connaissances; les frères en firent autant. Marguerite n'oublia pas ses compagnes. Un ecclésiastique de la famille de la jeune fille vint exprès d'Heidelberg pour bénir les époux.

Vos regards se sont sans doute arrêtés plus d'une fois sur les têtes de vierges que le Corrége peignit avec tant de charme. Si vous aviez vu Marguerite le jour de son mariage; cette expression céleste que le peintre donna à Marie ne vous eût point semblé idéale; elle était passée sur la figure de la jeune fille d'Hauenstein. Tous ceux qui la voyaient s'écriaient : « Qu'elle est belle! » Puis les regards s'arrêtaient sur le jeune époux; on trouvait qu'il y avait dans ses traits quelque chose de triste et de mélancolique.

Arthur regretterait-il le rang, la fortune, les dignités auxquelles il a volontairement renoncé? Non; il adore Marguerite; mais il ne

peut chasser ses noires idées, ni cette image de malheur qui se présente à lui comme le remords à l'homme coupable. En ce moment, je ne sais quelle voix intérieure lui dit que le soleil ne se couchera pas sans que ces illusions, ces rêves d'avenir qu'il aimait à se créer ne se soient dissipés. En vain essaie-t-il de chasser ces pressentimens comme un fantôme importun; Méphystophélès ne s'attachait pas plus étroitement aux pas du malheureux Faust.... Et cependant les heures s'écoulent, chacune apportant à Arthur une sensation plus délicieuse; c'est la bague d'hymen qu'il reçoit de sa fiancée, c'est la main de Marguerite qu'il presse dans la sienne. Il a prononcé les vœux d'un amour éternel, et il a entendu la bouche de sa bien-aimée répéter les mêmes sermens.

Encore quelques instans, et le soleil aura disparu derrière les montagnes; déjà ses feux commencent à s'éteindre sur leurs cimes bleuâtres. On est à table; la joie la plus vive anime les convives. Marguerite, pâle de bonheur et d'ivresse, sourit doucement à celui qu'elle aime; Arthur a oublié ses terreurs.

En ce moment, des cris lointains se font entendre....., cris confus, tumultueux, qu'on ne comprend pas d'abord, mais qui bientôt deviennent plus distincts en se rapprochant..... c'est une louve enragée que poursuivent des paysans armés, et qui, chassée de toutes parts, se précipite dans la salle du festin qu'on a élevée au milieu de la prairie, et se jette en passant sur Arthur.

Par un mouvement simultané d'effroi, tous les convives, à la vue de l'animal, fuient épouvantés. Arthur seul, pâle comme la mort, est tombé dans les bras de Marguerite, qui s'est élancée aux cris de son époux.

« Je le savais, dit Arthur, pauvre Marguerite!... »

La malheureuse femme ne répond pas; elle a entendu dire qu'un fer rouge appliqué sur la morsure est un remède infaillible; elle vole chez le maréchal, prend un fer enflammé, et vient elle-même l'appliquer sur la plaie.

Cependant, les deux frères de Marguerite et sa mère elle-même, qui, par cet instinct tout puissant de conservation dont nous ne pouvons

réprimer le premier mouvement, s'étaient enfuis, sont revenus sur leurs pas, et entourent Arthur, auquel ils prodiguent des paroles de consolation.

Mais le venin, activé par l'imagination du malade, a parcouru les veines d'Arthur avec la rapidité de l'éclair : on dirait que le bras de la mort s'est déjà appesanti sur cette figure pâle et décolorée, et que ne peuvent ranimer les baisers de feu de l'amour. On fut obligé de transporter le malheureux qui ne pouvait plus se soutenir ; on le mit au lit, et trois jours après il expirait dans les bras de sa jeune épouse, qui n'avait pas même eu le tems d'ôter sa parure de mariée. Avant de mourir, il avait saisi ce crayon qui, quelques jours auparavant, lui servit à esquisser la figure de Marguerite, et avait écrit, d'une main défaillante, son testament de mort, où il l'établissait héritière de ses biens et de ses titres.

De si grandes tempêtes devaient tuer cette jeune fleur : Marguerite perdit la raison ; mais il semble que la Providence, dans sa colère, ait eu pitié de la jeune fille d'Hauenstein ; sa

folie est une folie d'amour ; elle se croit toujours près d'Arthur ; elle l'appelle, elle se pare, tresse la couronne nuptiale, s'incline devant le prêtre, et répète toutes les scènes heureuses de son hymen.

— N° VI. —

LA CHUTE DU RHIN.

Je l'aperçois enfin sur un roc appuyé;
A ses pieds l'eau bouillonne et gronde,
Et dans le lit étroit qui resserre son onde
De son obscure source il semble humilié.
Mais il croît en roulant. . . . . .
Au loin le bruit de son passage
Fait trembler les rochers, fait mugir les vallons.
. . . . . .

La Harpe.

Waldshutt est une petite ville assez triste, assez laide, assez malpropre, mais dans une position enchanteresse sur le Rhin, autour duquel elle forme une espèce de demi-cercle. Elle n'a joué aucun rôle important dans l'histoire; elle n'a donné naissance à aucun homme célèbre; son nom n'apparaît dans aucun voyage, et on n'y saurait demeurer plus d'un jour sans y mourir probablement d'ennui. On peut y étudier la vie telle qu'elle se passe en Allemagne

dans les cités désœuvrées; elle y coule lentement; les heures y semblent plus longues; on n'a pas pour les emporter les spectacles, les visites du soir, les jeux, les bals, les repas qui ne finissent plus. Il y a parmi les habitans des deux rives du Rhin des individus qui ne quittent leur chaumière qu'une ou deux fois l'année.

Dans les petites villes, lorsque la nuit vient, que les affaires du jour sont terminées, on a coutume de passer la soirée dans la salle à manger de l'aubergiste de l'endroit. La société est peu nombreuse ; elle ne fait ni grand bruit, ni grande dépense. A l'heure convenue, on voit arriver les habitués, qui saluent le maître de la maison et vont s'asseoir à une table de noyer sur des siéges de bois. On leur apporte un pot de bierre qu'on verse presque entier dans un énorme verre à pied, un morceau de fromage de gruyère, quelques fruits, quelques pâtisseries, un journal allemand, et la conversation s'établit. La politique n'en est pas toujours bannie comme on pourrait le croire : on y parle des Russes et des Turcs, mais sans passion. Chaque convive peut avoir ses affections, faire des vœux pour le Croissant ou pour l'aigle

des Czars, prophétiser la chute de Constantinople ou l'humiliation des aigles impériales, sans que son voisin prenne feu ou l'injurie. On conçoit facilement ce phlegme d'un pauvre habitant de Waldshutt, par exemple, heureux quand il a gagné dans sa journée de quoi vivre, et il lui faut si peu! et ne s'inquiétant nullement de révolutions qui ne changeront rien à sa fortune ou à celle de son pays. « Depuis trente ans, nous disait un habitué de l'hôtel du Raisin, chaque jour a amené quelque chose de nouveau en Europe; eh bien! croyez-vous qu'on n'a pas encore pu changer le pavé de nos rues? Voilà tout ce que nous demandons ici; mais nos vœux ne seront jamais écoutés, à moins d'un tremblement de terre. Vous voyez d'ici ces larges gouttières qui s'avancent en menaçant les passans qu'elles inondent en tems de pluie; elles étaient là il y a un siècle, et dans un siècle elles y seront encore. C'est en vain que nous crions, surtout le dimanche, quand nous allons en beaux habits à notre église paroissiale, et qu'une lame d'eau, semblable à celles du Rheichenbach, nous tombe de toute sa force sur le corps; c'est en vain que les étrangers pestent contre

nos magistrats et notre police municipale; ce serait une réforme à opérer, et l'on est ici ou trop paresseux, ou trop insouciant pour la tenter.

Nous voici sur la route de Lauffen remplie, aux mois de mai et de juin, de voyageurs de toutes les contrées du globe, qui ne veulent pas mourir sans avoir vu *la chute du Rhin*. Ils sont trop impatiens pour s'arrêter en chemin et visiter quelques-uns des villages environnans : *Thungen* et ses jolies fontaines, *Lauchingen*, qui possède une école d'enseignement mutuel, ce qui est assez rare en Suisse; une jolie auberge, et une jeune hôtesse d'une figure angélique, aimant les arts, les cultivant même, et rougissant quand l'œil du voyageur s'arrête sur un petit tableau de sa composition représentant *Atala* et *Chactas*, et qui orne la salle à manger. Si vous voyagez à pied, et que vous craigniez de vous égarer, interrogez cette jeune fille; vous ne trouverez jamais un *cicerone* aussi aimable, aussi complaisant; elle vous dira la route à tenir, les villages à traverser, les sites à admirer, les points de vue que vous devez contempler, et vous souhaitera un voyage heureux avec un accent demi-

allemand, demi-français, qui est charmant dans sa bouche.

Quoi qu'en aient dit Ebel, M. Théobald de Walsh, Coxe, Richard, c'est par la rive droite du Rhin qu'il faut arriver pour connaître la cataracte de Lauffen. A *Neuhaus* (maison isolée), on quitte la grande route, et l'on prend le sentier qui est à gauche; le terrain sert ici à merveille le voyageur. D'épaisses broussailles, des haies vives, des arbres de haute futaie, forment comme un rideau de verdure qui cache à ses regards la chute du Rhin dont il n'entend que les mugissemens sourds et lointains. A mesure qu'il avance, la voix du fleuve s'enfle et grossit, l'air se charge de vapeurs humides et souffle plus violemment. L'ame est comme saisie d'une frayeur involontaire. On n'est plus qu'à quelques pas de la chute, qu'on n'aperçoit point encore, mais qui se révèle par ses fureurs.

Le sol s'incline, se recourbe, fuit, en tournant autour d'un champ de vignes, et conduit ainsi, par mille sinuosités, ouvrage du hasard, devant une des plus grandes merveilles de la nature.

On est en face de la cataracte !... La première impression est faible et bien au dessous de celle qu'on se promettait. L'œil, qui croit se tromper, se porte sur chacune des bouches de l'abîme, et revient à la plus large d'entre elles, mais sans étonnement ni effroi ; et l'imagination, fâchée d'avoir été prise pour dupe, travaille à s'émouvoir, et se plonge au milieu de cette nappe immense d'eau, dont le bruit seul a quelque chose de solennel. Mais qu'on n'imite pas cet Anglais qui, placé où nous sommes maintenant, s'écria : « N'est-ce que cela ? » et reprit le chemin de Bâle.

Traversons le fleuve.

Une barque, amarrée près du château d'Imvörth, où nous reviendrons bientôt, nous transporte sur l'autre rive. Le batelier a saisi ses longues rames, les eaux du fleuve s'écartent, s'entr'ouvrent, et, quelquefois poussées par le vent, viennent s'engouffrer sous cette frêle nacelle, qui danse alors comme un navire dans la tempête. C'est la première sensation de terreur qu'ait encore éprouvée le voyageur, et elle est souvent assez forte pour l'empêcher d'arrêter ses regards sur la chute qui, rapprochée,

gagne en magnificence. On aborde, et on gravit jusqu'à la plate-forme d'une espèce de château, propriété qu'habitent divers *ciceroni* mâles et femelles chargés, moyennant une rétribution légère, de vous guider dans votre visite à la cataracte. Le propriétaire a imaginé plusieurs repos, où les effets de la terreur et de l'admiration sont assez habilement gradués. C'est devant une balustrade en bois qu'on vous place d'abord, et où l'on voit de profil les trois chutes; puis vous descendez dans un kiosque où, plus rapproché, vous pouvez saisir quelques détails de cet enfer d'eau. Vous descendez encore, et vous arrivez à une galerie de forme carrée, qui tremble sous les battemens des ondes. La quatrième station a été marquée sur une espèce de pont ou estrade, qui n'est séparé que de quelques pieds de la grande colonne d'eau. A chacun de ces repos, le tableau a grandi, est devenu plus majestueux, plus solennel, plus terrible.

Mais c'est sur cette planche fragile, jetée le long des parois du rocher, où l'on ne met d'abord le pied qu'en tremblant, qu'un spectacle tout nouveau vous attend. Ici la parole est im-

puissante, et la peinture elle-même, avec tous ses miracles, ne saurait donner une idée de la scène qui s'offre alors aux spectateurs. Les eaux du Rhin, arrêtées par tous les obstacles que la nature opposa à son cours pendant un demi-siècle, s'enflent, et vont, avec un bruit horrible, fondre sur ces masses de granit debout au milieu du fleuve, dont elles semblent mépriser la colère; là, elles se divisent, s'engouffrent en masses inégales à travers d'énormes brêches qu'elles se sont creusées, semblables à celles que Rolland se fit dans nos Pyrénées avec sa vaillante épée; imitant dans leur chute tous ces sons qui glacent le plus d'épouvante : le rugissement du lion, le fracas des ruines, et les détonations de la foudre. Elles tombent, et vont se briser sur des pointes de rochers avec une telle impétuosité, qu'elles rebondissent, mais en flocons légers, diaphanes, blancs comme de la neige, qui, perçant la colonne, s'élèvent au dessus de sa surface, où ils s'agitent un moment comme des nuages, créent mille jeux de lumières trop fugitifs pour être saisis, puis retombent dans l'abîme en pluie de perles et de diamans. L'imagination émue, ravie, épouvan-

tée, veut secouer ce poids de sensations qui l'oppresse. On cherche autour de soi à qui communiquer cette foule d'impressions qui vous assaillent. Les lèvres s'ouvrent, et quelques monosyllabes tombent, qui se perdent au milieu des coups de la cataracte. Qu'on ne se hâte pas de s'éloigner; il faut attendre : chaque instant amène une scène fantastique.

C'est la jonction de deux nuages, dont l'image va se peindre et se découper dans les eaux du fleuve, qui fait alors l'effet du prisme; c'est le soleil qui, en se cachant ou se montrant, va jeter comme un vêtement de pourpre sur cette mer d'écume, ou teindre des couleurs de l'arc-en-ciel toutes ces vagues bruyantes, ou les enflammer comme du feu, ou les faire scintiller comme des diamans; c'est une simple branche d'arbre qui, s'enfonçant dans le gouffre, va déranger la chute et former des tourbillons d'une vapeur qui vous cache l'aspect des objets comme la vapeur qui s'exhale de nos thermes. Et tout n'est pas fini : avancez sans crainte, et venez vous reposer à cette arête de rocher où est attachée la planche qui vous porte; là vous pouvez toucher de la main le fleuve et vous enivrer de

ses fureurs ; chaque coup dont il frappe cette barrière retentit jusqu'à vous, chaque vague paraît devoir mettre en poudre le rocher, chaque craquement que vous entendez vous semble le dernier assaut donné à ce pont mobile : spectacle sublime qu'on ne saurait supporter long-tems.

On a essayé de peindre cette grande scène ; mais le pinceau des artistes suisses les plus renommés y a échoué ; ne nous en étonnons pas. Comment, avec quelques couleurs, retracer ce qui n'en a pas, ou ce qui en change à chaque instant? Le mouvement du reste est intraduisible, et quelque talent que vous ayez, vous n'animerez jamais cette colonne blanchâtre que représente la cataracte, et qui sera toujours muette pour moi. Un voyageur, de beaucoup d'esprit, parle d'un artiste allemand qui prétend qu'il n'y aurait qu'un moyen de donner une idée juste de la chute de Schaffouse ; ce serait de la mettre en musique. M. le comte de Walsh aurait dû nous donner le nom de cet artiste qui, probablement, aura essayé de soutenir cette étrange opinion. Nous voudrions connaître ses raisonnemens, qui ne doivent pas être

moins singuliers que son projet. Rossini, à qui l'on parlait un jour de ce projet tout germanique, se prit à rire, de ce rire inextinguible qu'Homère prête à ses dieux.

Nous préférerions nous, nous l'avouons, la chambre obscure placée en face, dans le château d'Imworth, pour donner une idée de ce merveilleux spectacle. C'est au moins une traduction qui reproduit, mais affaibli, le coloris, le mouvement, l'animation, les moindres détails de l'original. On doit cet ouvrage à un artiste de Schaffouse dont le nom nous échappe.

Schalch a fait une gravure exacte, mais froide, de la chute du Rhin, Biederman de Lauterbourg, et Bleuler, des estampes coloriées avec beaucoup de goût.

Cette cataracte, depuis combien de tems existe-t-elle? Combien de siècles doit-elle encore subsister? Ne viendra-t-il pas un moment où l'action des eaux, devenue plus puissante par un gonflement extraordinaire, renversera cette barrière qui s'oppose à leur passage; leur action continue ne doit-elle pas finir tôt ou tard par ronger ces masses, quelque dures qu'on les sup-

pose ? Voilà des questions qu'on se fait en s'éloignant de Lauffen, et qui ont déjà exercé quelques géologues de la Suisse. M. Thrales de Berlin, qui a examiné avec attention les roches qu'offrent les deux rives du fleuve, a trouvé dans leur stratification, dans leur inclinaison, dans l'odeur électrique qu'elles répandent, une analogie si frappante qu'il pense que leur nature est identique, et qu'elles formaient autrefois une masse unique, compacte, que le bouleversement des eaux lors du déluge à dû briser, séparer ; en sorte que ces trois figures de rochers tels que nous les voyons remonteraient à l'époque de cette grande révolution du globe. Le rongement des eaux du fleuve n'en a que faiblement altéré la forme, ou usé la matière. On sait que les Romains avaient des châteaux forts à Constance, à Arbon, à Romishorn, sur le sol même de ces villes. Or, si le lit de la cataracte eût été de quelques pieds plus haut, le niveau du lac de Constance eût été plus élevé que ces places de guerre. Ainsi des milliers de siècles s'écouleront encore probablement, sans rien changer de cette décoration magique. Cependant plus d'un habitant

vous dira que le dernier rocher, à l'opposite du château, était accessible il n'y a pas long-tems, et que son père et son grand père y allaient dénicher des oiseaux.

— N° VII. —

SCHAFFOUSE.

Au-delà de ce Rhin qui, de la Germanie,
Sépare les vallons de l'antique Helvétie,
S'élève avec éclat une noble cité
Qui, sans verser de sang, obtint la liberté

Poésies helvétiennes.

Ce n'est point au sortir de Lauffen qu'il faudrait aller visiter Schaffouse; l'ame est trop émue, trop abîmée dans ses souvenirs pour qu'on ne soit pas difficile, exigeant et peut-être un peu injuste. Cette grande image de la cataracte vous suit partout et vient se placer malgré vous devant chaque objet qu'on vous montre, à peu près comme l'ombre de Banquo dans Shakespeare.

Schaffouse est une ville très-propre, ce qui est un éloge que méritent bien peu de cités suisses. Ses rues ne manquent ni d'air, ni de régularité; ses maisons, qui portent presque

toutes le nom des propriétaires, quelquefois celui de l'architecte, la date de leur construction, et souvent une devise, sont flanquées à l'extérieur d'une espèce de bastion ou de tour, à l'instar de quelques-unes de nos vieilles maisons de France. Chacune de ces tours est garnie de petites fenêtres; c'est de cet observatoire, où elles craignent peu d'être vues, que les jeunes filles peuvent assister au panorama, en général peu animé, des rues de Schaffouse. Ce sont presque toujours des visages allemands qui passent et repassent devant elles. Une figure étrangère est une bonne fortune qu'elles n'ont garde de laisser échapper. Vous les voyez alors s'approcher de la fenêtre, l'entrouvrir, si elles sont jolies, et regarder curieusement le voyageur. Beaucoup de maisons sont peintes extérieurement.

Le Münster, c'est le nom que portent les cathédrales, comme celui de Dôme, en Italie, est un assez bel édifice qui repose sur douze colonnes de pierre, chacune d'une seule pièce, et de seize pieds environ de hauteur. L'architecte voulut que son église eût autant de colonnes qu'il y a d'apôtres, et donna à celle qui

devait représenter Judas la figure d'une tête fendue.

Schaffouse a vu naître l'un des plus grands historiens des tems modernes, Jean de Muller, qu'on a comparé tour à tour à Tacite, à Thucydide, à Xénophon, à Tite-Live, et qui ne ressembla à aucun de ces grands génies parce qu'il fut lui. Son histoire des Suisses est une des plus belles conceptions de notre âge. Muller y fait revivre, mouvoir, agir les enfans de l'Helvétie, sous les Romains, sous les empereurs, et après qu'ils eurent conquis la liberté, avec leur physionomie empreinte de l'expression et des traits de chaque époque; il ne peint pas d'un seul mot comme Tacite, il n'a pas l'abondance suave de Tite-Live, mais il a toute la raison du premier et l'entraînement du second. Plus que l'un et l'autre, il connaît les mœurs, les habitudes, les passions de ceux qu'il met en scène; son savoir est vaste; sa manière est sévère, grave, majestueuse; rarement il s'élève, à moins qu'il ne s'indigne à la vue de la liberté offensée, avilie, opprimée; alors il est éloquent, et, si l'on pouvait emprunter une de ces images matérielles que son pays lui fournit souvent,

il ressemble à l'une de ces cascades nombreuses de l'Oberland qui ont un mouvement réglé, uniforme, mais qui, par un coup de vent violent, ou tout autre accident, s'enflent, grossissent et s'épanchent avec impétuosité.

Muller, après avoir rempli des postes brillans, mourut sans fortune à Cassel en 1809; à peine laissa-t-il de quoi suffire aux frais de son enterrement. Une bibliothèque de cinq mille volumes, quelques manuscrits historiques, un recueil de Récensions, voilà toute la fortune, qu'il légua à son frère Georges Muller, professeur et membre du sénat de Schaffouse.

Une idée cruelle tourmenta les derniers instants de ce grand homme, celle de ne pouvoir payer ses dettes et d'assurer l'avenir de son domestique Fuchs, « brave serviteur, dit Muller dans son testament, doué d'un cœur excellent, de mœurs pures, d'une fidélité et d'un attachement à toute épreuve, que j'ai la douleur de laisser sans récompense après qu'il a consumé sa vie à mon service. » Ses derniers vœux sont pour cette Suisse qu'il avait illustrée par ses écrits : « Adieu, s'écrie-t-il, adieu, ô ma patrie, adieu la joie

et l'orgueil de mon ame; que le dieu de nos pères te donne la liberté et la paix; j'avais dessein d'écrire toutes les scènes de l'histoire du genre humain depuis son berceau jusqu'à nos jours, mais ma vie a été trop courte; je meurs. Adieu, mes amis, priez pour le repos de mon ame. »

Schaffouse a encore donné naissance à un sculpteur distingué, mort il y a quelques années, M. Tripel, qui, conduit fort jeune à Rome, vit les chefs-d'œuvre de l'antiquité, les étudia, et, après une longue contemplation, saisit le ciseau, et créa cette statue d'Apollon, cette *Diane réveillée par l'Amour*, cette *Niobé*, cette tête de *Mercure*, qui respirent l'antiquité, et ce buste de M. de Tchernichef, gouverneur de Moscou, qu'on regarde comme le chef-d'œuvre de l'artiste.

C'est à Schaffouse que vit le jour M. Jetzler, architecte d'un grand talent, et dont la fin fut si déplorable. Il était allé visiter le haut Appenzell, il avait indiqué l'heure de son retour; elle arrive, et il ne reparaît pas. Quelques jours se passent; alors, sa famille, inquiète, écrit au magistrat du canton. On apprend que ré-

cemment on a enterré au pied d'une montagne un inconnu trouvé mort d'une chute au fond d'un précipice : on fouille la terre, on ouvre une bière, c'était Jetzler! Schaffouse donna des larmes à la perte d'un artiste distingué, d'un philantrope éclairé auquel on devait la fondation d'une maison d'orphelins.

La plus grande merveille de Schaffouse, celle qui excitait l'admiration des étrangers, le pont de bois, ouvrage d'un simple ouvrier, et que supportaient huit arches d'une étonnante hardiesse, n'existe plus; il fut incendié en 1799, au moment où les Autrichiens s'emparèrent de la ville; les Français le firent sauter. Les habitans pleurent encore leur pont; mais ils ne songent nullement à venger cette perte irréparable sur les compatriotes de ceux qui détruisirent ce grand ouvrage, qu'ils reçoivent au contraire avec une politesse pleine de bonhomie.

Il règne à Schaffouse une grande aisance parmi toutes les classes de la société; ceux qui tiennent à l'aristocratie, ceux qui ont cherché dans le commerce les moyens de rétablir leur antique fortune, n'ont pas la morgue des hauts

seigneurs de Berne ; ils sont affables envers l'étranger, hospitaliers, aiment à le recevoir dans leur intérieur, où l'or ne brille pas, mais où règne une propreté toute hollandaise. A une grande franchise de caractère, ils joignent une rigide probité, des connaissances assez variées, le goût des arts, l'amour de l'étude et le zèle des lumières. On a établi dans le canton des écoles primaires. Schaffouse possède une école d'arts et métiers, un gymnase où l'on enseigne les mathématiques, l'histoire, la géographie. L'état entretient à ses frais une école de dessin. Les jeunes gens qui se vouent à la médecine, au droit, à la théologie, doivent fréquenter le gymnase. Après six à huit ans d'étude, ils passent au collége d'humanité où ils restent trois ans ; six professeurs sont chargés de les initier aux mystères de la langue d'Homère, à la science des écritures saintes, à celle du droit des gens, aux hautes spéculations de la philosophie.

Toutefois Schaffouse n'a point voulu participer à ce mouvement intellectuel de quelques-unes des écoles de l'Allemagne ; elle est restée constamment en dehors de toutes ces disputes qui troublent en Germanie le monde moral.

Son école de philosophie est toute spiritualiste ; elle a foi à la révélation, aux doctrines du Christ, à sa mission divine, à l'apostolat de ses réformateurs dont elle professe les enseignemens tels qu'ils les établirent dans le seizième siècle ; ennemie des discussions et de tout ce qui pourrait altérer l'union des membres de la même église, et tolérante pour tous les dissidens. Le premier pasteur a le titre d'*antiste;* il est chef du clergé évangélique, qui se réunit en synode au printems de chaque année. Le consistoire, qui est formé des principaux membres du clergé et du gouvernement, a l'inspection sur tout ce qui tient au culte et à l'éducation.

Schaffouse ne peut se vanter d'une haute antiquité. Dans le onzième siècle ce n'était encore qu'un gros bourg auquel on avait donné le nom de Schiff-Hausen, *Maison de bateaux*. Burkhard, fils d'Eberhard comte de Hellebourg, qui y avait fondé un couvent, donna à ce couvent le village de Schiff-Hausen et voulut qu'en l'honneur des religieux cet endroit fût appelé Schaff-Hausen, *Maison de Brebis*, nom qu'elle conserva jusqu'à nos jours. Aussi la ville porte-

t-elle un belier dans ses armoiries. Cette digression sur une étymologie peu importante, qui ennuiera probablement plus d'un de nos lecteurs, a fait couler à Schaffouse des flots d'encre et d'injures. Chacune de ces étymologies a ses partisans : les uns sont pour Schiff-Hausen, *maison ou abri pour les bateaux*, d'autres, mais en moins grand nombre, pour Schaff-Hausen, *maison de brebis*. Il ne nous appartient pas à nous de décider un si grand procès.

Il faudrait presque répéter à chaque pas en Suisse ce que Voltaire écrivait au bas de chaque page de Racine, *charmant! divin!...* C'est dommage que l'apparition des villes vienne détruire un enchantement de plusieurs heures, et dissiper tous ces beaux spectacles qu'on avait eus sur des chemins de fleurs et de verdure. Rien de plus joli que la route de Schaffouse à *Diessenhofen*; on pourrait y placer le paradis terrestre; mais Diessenhofen serait pour ce jardin de délices un péristyle bien mesquin, bien pauvre. Cependant presque tous les géographes suisses donnent à Diessenhofen le titre de ville, et de ville importante, de belle ville! ce dont ne se doute guère le voyageur qui la traverse,

et qui n'aperçoit que de chétives maisons bâties en bois, de mauvaises auberges, des rues silencieuses. Les habitans, qui aiment leur cité probablement autant que les géographes, ont des *nachtwâchteren* chargés d'interrompre le sommeil des voyageurs, en criant à chaque heure de la nuit et sur un mode tout-à-fait lugubre : « Écoutez mes paroles ; il est neuf heures... minuit... deux heures... éteignez la lumière et le feu, et que Dieu vous protége. » Qu'on juge de l'effet de ces lugubres sons sur l'étranger, à demi sommeillant entre deux énormes coussins, car ici on ne connaît pas l'usage des draps, suant à grosses gouttes sous cet insipide fardeau, et implorant avec impatience le jour ou l'incendie pour terminer son martyre!

Ce qui a donné lieu à cette coutume, ce sont les fréquens incendies dans une contrée où la plupart des maisons sont toutes en bois de sapin. C'est l'arbre qui est le plus commun en Suisse ; on l'emploie à toutes sortes d'usages ; dans la construction des édifices, à la couverture des ponts, à amener l'eau pour l'irrigation des prairies. Si Tacite revenait au monde, il ne chan-

gerait rien à la description qu'il nous a donnée de la demeure des peuples de l'ancienne Germanie. « Ils habitent des villages qui ne se composent pas, comme les nôtres, d'édifices contigus. Chacun vit isolé dans sa maison. Ils n'emploient ni mortier ni briques, mais du bois, et toujours le même. » Quel est le voyageur qui n'aura point admiré ces murailles si blanches, si nettes, si brillantes, qu'on rencontre surtout dans les campagnes qui bordent le Rhin? Nous les avons retrouvées dans ce passage de Tacite : « Ils couvrent quelquefois les murs extérieurs de leurs habitations d'un enduit si blanc, si luisant qu'il imite la peinture. »

Diessenhofen embrassa la réforme de bonne heure, à l'instigation de ses prêtres qui abjurèrent tous à la fois le catholicisme. Les religieuses de *Catherin-Thal*, couvent à un quart de lieue de la ville, se montrèrent plus fermes et plus courageuses ; l'exemple ne put les entraîner. Elles renvoyèrent leurs aumôniers, leurs chapelains, et faute de prêtres chantèrent elles-mêmes la messe, officièrent, et choisirent dans le couvent un orateur femelle qui s'ac-

quitta à merveille de sa nouvelle tâche et prêcha seulement un peu plus longuement que le prédicateur ordinaire.

Ceci se passait en 1530 : Catherin-Thal existe toujours. C'est un couvent de filles où la règle n'a rien de bien sévère, où plusieurs jeunes personnes de bonnes familles d'Allemagne et de Suisse ont prononcé leurs vœux. L'édifice est d'une architecture simple, mais noble. Il est orné extérieurement de quelques statues de saints, et situé dans un vallon silencieux, non loin du Paradies, théâtre de combats sanglans entre le prince Charles et l'armée française.

Stein est beaucoup plus agréable que Diessenhofen. Il passe pour une ville antique. C'est dit-on le *Ganodarum* de Ptolémée, et on est toujours disposé favorablement envers une ville qui existait du tems des Romains. On la regarde avec une sorte de respect, et on lui passe beaucoup de choses qu'on ne passerait pas à une ville moderne, à peu près comme on traite avec plus d'indulgence un vieillard qu'un jeune homme. Je sais bien que plusieurs cités de Suisse veulent à toute force se faire plus vieilles qu'elles ne sont ; il faut bien les croire sur pa-

role, surtout quand, comme Stein, elles nous montrent des inscriptions romaines effacées par le tems, et des médailles que les curieux ont déterrées sur le sol qu'occupent aujourd'hui les ruines d'une vieille citadelle.

Aufbourg, qui est comme le faubourg de Stein, date d'une haute antiquité; on n'en saurait douter. C'était là que les Romains avaient établi une place forte pour repousser les irruptions des peuples de la Germanie.

— N° VII. —

CONSTANCE.

Here nature loved to trace.
As if for gods a dwelling-place,
And every charm and grace hath mixed
Within the Paradise she fixeds.

Il semble que la nature ait créé ces lieux pour être habités par des dieux : dans cet Élysée elle a su unir tous les genres de grâces et de beautés.

BYRON.

Qui n'a pas désiré une fois dans sa vie parcourir les rives du lac de Constance ? qui ne s'est pas embarqué en idée sur ce lac chanté par tant de poètes, dessiné par tant de peintres, et dont les vers les plus beaux, le pinceau le plus riche, ne donneraient qu'une image imparfaite? Laissons donc toutes ces images, tous ces souvenirs fantastiques, et mettons à la voile en nous embarquant nous-mêmes dans cette anse que forme le petit port de Manenbach. Le bateau est

amarré, les bateliers attendent notre arrivée pour partir, leurs rames sont toutes prêtes. A Constance! à Constance!

Qu'on ne s'attende point ici à ces émotions qui s'emparent violemment de l'ame, suspendent en nous la pensée, et fatiguent l'imagination même! Le spectacle auquel nous allons assister, lorsque le bateau sera lancé au milieu de cette vaste nappe d'eau, n'a rien que de doux et de tranquille; l'ame peut s'y abandonner sans peine, sans tourmens et sans secousses. On est pressé de jouir; l'œil s'étend d'abord sur cette mer immobile et voudrait saisir tout l'ensemble du tableau: ces rives, qui touchent de deux côtés l'horizon, et qui fuient avec une vague molesse, tantôt s'avançant en promontoire sur le lac, tantôt attirant doucement les eaux du fleuve; ces milliers de villages de toutes formes, qui apparaissent comme des points blancs sur un fond immense de verdure; tous ces châteaux à demi-ruinés, qui semblent se cacher dans les nuages; ces montagnes que la lumière découpe en zones de diverses couleurs; ces eaux que le soleil embrase dans le lointain, qui brillent comme de l'argent sur les bords du lac, et bleuissent sous la

rame qui les repousse. Mais l'imagination impatiente interroge le batelier. « Quelle est cette petite île qui semble enfermée dans une ceinture d'eau?—C'est Reichenau. — Et ce clocher comme enveloppé par les lignes bleuâtres du Rhin? — C'est Ermatingen. — Et ces deux tours au milieu de cette mer de vapeurs qui en cache les formes? — Les deux clochers de Constance! »

On ne saurait se faire une idée de l'immobilité du lac lorsque le ciel est pur et que le vent ne souffle pas; sa surface ressemble alors à un vaste miroir. Quelquefois cet absolu repos est troublé par le vol d'une troupe d'oiseaux aquatiques qui fuient d'une rive à l'autre en mouillant leurs ailes dans les eaux de cette belle mer, ou par le bruit des rames des bateaux qui la traversent; mais à peine si, dans deux heures de navigation, l'un de ces légers accidens vient vous arracher à votre délicieuse contemplation. Vous êtes trop éloigné du rivage pour le voir fuir ou pour entendre le bruit de vie qui s'y passe; l'horizon est trop loin pour qu'un coup de rame le rapproche; en sorte que vous avancez ayant presque toujours le même spectacle sous vos yeux,

bercé, endormi, comme dans un doux rêve, par le mouvement égal des rames du batelier. C'est sur ce lac qu'on peut déjà étudier les illusions d'optique si fréquentes dans les Alpes : il vous semble qu'un léger coup de vent devrait vous porter sur cette rive voisine qui est éloignée de vous de près d'une lieue, et vous avez peine à croire les bateliers qui vous disent que le lac est en cet endroit large de près de trois mille toises. Cette voile latine, dont le mât léger s'avance en se recourbant sur l'onde, où il projette une ombre que vous diriez toucher, est à plus de demi-lieue de distance.

Constance est presque aussi silencieux que son lac. Ce n'est plus cette cité opulente du moyen âge où affluaient les étrangers, dont les rues étaient remplies de flots de négocians, de savans, d'hommes d'église, de jurisconsultes; on n'y trouve plus ces écoles célèbres, ces gymnases, ces monastères, ces couvens d'hommes et de femmes qu'elle renfermait alors. De Thou, qui la voyait dans le seizième siècle, à une époque déjà de décadence, ne la reconnaîtrait pas s'il la revoyait aujourd'hui. Les visites des voyageurs semblent devenir plus rares d'année

en année ; quelquefois plusieurs jours se passent sans qu'on y voie un étranger. Placée à l'extremité de la Suisse, elle n'est plus abordée que par ceux qu'attirent la réputation de son lac, de ses belles rives, et qui aiment les souvenirs et les vieilles gloires même déchues. Telle qu'elle est, elle est encore belle et mérite toujours les regards et l'admiration des voyageurs ; on pourrait la comparer, comme Byron l'a fait de la Grèce, à une statue antique ; le tems l'a flétrie en passant et l'a mutilée ; mais elle est encore reconnaissable. La plupart de ses monumens sont restés debout et comme dans ses jours de splendeur. La cathédrale est éclatante de marbres, de dorures, et parée ainsi qu'aux tems du concile. Quelques-uns de ces docteurs illustres qui assistèrent à cette grande réunion, et qui remplirent alors Constance de leur savoir, ont trouvé dans les caveaux de l'église la paix et une tombe. Des épitaphes latines à demi-effacées, rongées par les pas des fidèles! voilà tout ce qui reste ici du souvenir de ces hommes venus de si loin, et dont le nom est inconnu à tous les habitans. Celui de Jean Hus serait oublié depuis long-tems, si une hideuse statue, qui sert

de support à la chaire, ne rappelait sans cesse ce sectaire à la mémoire des descendans de ceux qui le firent brûler autrefois. A voir cette figure contractée, grimaçant, ces yeux hagards, cette physionomie de damné, on ne se douterait pas que le statuaire a voulu représenter le prêtre de la Bohême dont on montre dans la salle du concile la statue en cire vêtue et posée comme au moment de sa dispute avec le dominicain. On s'arrête, avec une sorte d'effroi, sur cette dalle où le curé de Bethléem entendit sa sentence de mort; une plaque de cuivre l'indique au voyageur. La pierre sur laquelle posa son pied, à ce terrible moment, est encore là. La foule y passe avec indifférence, et sans jamais y arrêter ses regards. Nous nous adressâmes pour la trouver à une pauvre femme agenouillée priant avec ferveur, et qui, sans détourner les yeux de son livre d'heures, nous l'indiqua du doigt avec une sorte d'humeur qu'elle ne put réprimer entièrement.

Comme tous ceux qui visitent Constance, nous avons voulu voir la salle du concile. On nous dit qu'elle était à peu près dans le même état qu'à l'époque du jugement de Jean Hus,

sauf les décorations qu'on en a retirées. C'est une galerie de quinze à vingt pieds de haut, soutenue par un grand nombre de piliers en bois, éclairée par de petites fenêtres vitrées qui donnent sur le lac, et dont le parquet est formé comme le plancher du pont de l'Institut, à Paris, par des ais de chêne mal assemblés. On dut jeter sans doute sur cette surface si peu agréable à l'œil quelque étoffe du siècle bien vive de couleurs, bien brillante, semblable à celle qui revêtait les bancs ou s'asseyaient les docteurs du concile. Les places d'honneur réservées aux cardinaux, aux archevêques, aux évêques, à l'empereur, aux princes du Saint-Empire, étaient à l'extrémité de cette galerie, longue de plus de six cents pieds.

On montre encore les fauteuils qu'occupaient toutes ces majestés du quinzième siècle, et il n'est pas de bon bourgeois, à Paris, qui voulût s'y asseoir aujourd'hui.

Les vers ont eu plus de respect pour les fauteuils que pour les cadavres de Martin V et de Sigismond ; ces fauteuils existent encore, mais rongés par la vieillesse et les larves.

A l'un des angles de cette galerie, dont dix

pieds carrés ont servi à former aujourd'hui un cabinet, sorte *d'atrium* où se cache, pendant toute la journée, le *Conservateur* de la ville, et qu'il n'ouvre que moyennant une rétribution, dont le prix est indiqué en diverses langues à la porte du sanctuaire ; à l'un des angles, disons-nous, est une espèce d'estrade où l'on a placé les figures en pied de Jean Hus, du dominicain Palets et de Jérôme de Prague. Ils sont dans l'attitude d'argumentateurs ; le dominicain regarde fixement Jean Hus, et lui montre du doigt une botte d'allumettes.

« Aussi vrai, lui dit-il, que, si le feu s'en approche, ces allumettes s'enflammeront ; aussi vrai votre corps brûlera si vous ne vous rétractez pas. »

Nous rappelons ici textuellement les paroles du Conservateur, qui aura imaginé cette botte d'allumettes, qu'on ne trouve pas dans l'histoire du procès, pour frapper les voyageurs. Je crois qu'il faut aussi lui faire honneur de cette mine de *paillasse* qu'il a donnée au dominicain. Du reste, nous avons trouvé à Constance même des gens qui prétendaient que les figures des personnages, sans en excepter celle de Jean Hus, n'a-

vaient rien d'historique. Toutefois, on doit savoir gré au Conservateur du soin qu'il a mis à recueillir tout ce qui avait appartenu à Jean Hus : un disciple ardent de ce sectaire n'aurait pas montré plus de piété pour la mémoire de son maître. Lors de la démolition du couvent des Dominicains, il enleva la porte de la cellule qui avait servi de prison à Jean Hus, fit dessiner les murailles, et transporta le dessin sur une planche de chêne, en sorte que l'imagination voit presque en réalité le cachot où fut enfermé le curé de Bethléem. On se sent attendri, et peut-être verserait-on des larmes réelles, sans l'air phlegmatique du *cicerone* qui vous interrompt dans votre recueillement, en s'écriant à chaque instant, dans sa langue formée des débris des trois idiomes les plus connus de l'Europe, le français, l'anglais et l'allemand : « Voilà le verrou qu'on tirait pour donner à manger à Jean Hus; voilà la chaise de bois où il se tenait assis... » Il nous rappela ce bibliothécaire de Bâle qui a toujours un *Holbein* tout prêt. Seulement, il y a dans l'éloquence du *Conservateur* de Constance quelque chose de plus apprêté, de plus solennel. Il fallait le voir quand nous refusions

de nous asseoir dans le fauteuil de Jean Hus, s'écrier en avançant une main, qui, par sa grosseur, semble appartenir à l'un des Germains de Tacite : « L'empereur d'Autriche s'y est assis ; Napoléon s'y est assis de même... » On sent bien qu'il n'y avait plus qu'à se résigner. Nous fîmes donc ce qu'avaient fait l'empereur d'Autriche et l'empereur Napoléon.

Il y a quelques places publiques, à Constance, vraiment belles, des édifices élégans, des rues larges, des jardins particuliers magnifiques. On y aime les fleurs avec passion. En hiver comme en été, les cheminées sont ornées de bouquets arrangés avec symétrie et placés dans des vases de couleur.

Un grand nombre de couvens, entre autres celui des Dominicains, ont été transformés en ateliers, dont les produits se répandent dans le grand duché, dans le Wurtemberg, et dans une partie de l'Allemagne.

On vante beaucoup, et avec raison, le mécanisme ingénieux des moulins établis sur le pont du Rhin.

Constance est une ville où règne une certaine élégance de ton et de manières, une exquise po-

litesse, beaucoup de prévenance pour l'étranger. L'industrie, grâce à la protection d'un gouvernement éclairé, y fait chaque jour des progrès ; depuis dix ans surtout de riches manufactures s'y sont élevées. Les grands seigneurs y ont peu de préjugés, et ne rougissent pas de placer leurs capitaux dans le commerce. Si ce mouvement imprimé à l'industrie continue le jour n'est pas loin où Constance se relèvera de ses ruines, où ses rues cesseront d'être désertes, où l'étranger viendra, comme autrefois, y échanger ses marchandises, y établir des comptoirs. Peu de villes sont placées plus heureusement pour servir d'entrepôt et comme de bazar aux nations étrangères. Plusieurs mers, un grand fleuve, se déchargent dans son lac, qui, profond et vaste, pourrait un jour être couvert de vaisseaux nombreux. Dans les mains d'un homme comme Napoléon, Constance eût peut-être été appelé à de grandes destinées, et à jouer le rôle d'une ville maritime.

Le costume des Bâdoises se rapproche beaucoup plus à Constance, que dans toute autre partie du grand-duché, du costume français. Elles sont coquettes, aiment la parure, et écou-

tent avec plaisir les complimens que les étrantrangers leur adressent sur leur toilette. Les femmes du peuple, les vieilles filles ont conservé la coiffure nationale, qui consiste en une coiffe de dentelle brodée d'or ou d'argent, dont les larges barbes ressemblent assez aux ailes d'un papillon.

On jouit ici d'une grande liberté de penser, qui est due en partie à l'esprit libéral du grand-duc, en partie au séjour des Français dans cette capitale aux diverses époques de la révolution et de nos conquêtes sous Napoléon. On y dit son avis, sans crainte d'être inquiété par la police, sur l'administration du pays, sur les agens du pouvoir, sur le clergé, sur le prince lui-même. « Qu'ils chantent et qu'ils paient, » répétait Mazarin. C'est peut-être parce qu'ils paient beaucoup que les Badois chantent, ou plutôt chansonnent si souvent le grand duc. Ils se plaignent des impôts qui pèsent sur les propriétés et les industries, c'est le reproche le plus grave qu'ils adressent à leur prince. Ils lui pardonnent volontiers ses amours nomades, ses passions un peu bourgeoises, et ses maîtresses plus nombreuses que celles de notre Henri IV; mais ils voudraient que

le grand-duc les laissât mettre plus souvent *la poule au pot*. Néanmoins, ils rendent justice au prince que jamais maîtresse ne gouverna, qui n'eut de sa vie un seul favori, qui aime les arts, l'industrie, l'agriculture, et dont la cour a toute la simplicité d'une maison bourgeoise. « Mais les impôts! les impôts! » répètent-ils.

Constance, dans les diverses secousses politiques qui, depuis trente ans, ont troublé l'Europe, a toujours été pour tous les exilés une sorte de territoire neutre, où ils pouvaient se réfugier et vivre sans crainte, certains que personne ne viendrait leur demander compte du passé, les interroger sur leurs opinions, ou les tourmenter des souvenirs de la patrie. C'est là que vivait encore, en 1822, attaché à une modeste église, un prêtre français nommé Monnel, qui vota la mort du roi, et qui, repentant, édifia Constance pendant les six années de son exil, par ses vertus, sa charité et ses bons exemples. Lorsqu'il mourut, toute la ville le pleura et voulut assister à ses funérailles.

— N° VIII. —

LE CONCILE DE CONSTANCE.

Voyez comme tout est mouvement; on se presse, on se heurte, on se pousse; le jour de l'ouverture du concile est venu. . . .

SPLINDLER, *le Juif*.

TRANSPORTONS-NOUS un moment au quinzième siècle, époque si dramatique, si féconde en révolutions intellectuelles, si pleine de vie et de mouvement, si utile à étudier pour le moraliste et le philosophe, et qui offre aux romanciers et aux poètes des spectacles si variés et si brillans. Nous sommes en l'année 1414 où s'agitent les questions religieuses les plus graves qu'ait encore soulevées l'esprit humain, et dont la solution est attendue avec une égale anxiété par les chefs de l'église et par toute cette population allemande qui commence à se fatiguer du joug sacerdotal. C'est à Constance que se sont

rendus les députés ecclésiastiques de l'Italie, de l'Allemagne, de la Bohême, de l'Espagne, de la France. Il s'agit de réformer de graves abus qui se sont introduits dans la discipline de l'église ; et c'est dans ce chétif palais dont les eaux du lac de Constance baignent les murs, que cette révolution doit s'opérer. Constance ressemble en ce jour à un grand marché d'Orient, tel qu'on le trouve décrit dans les *Mille et Une Nuits;* tous les peuples du monde chrétien semblent s'y être donné rendez-vous. La ville ne peut contenir la foule sans cesse renaissante de pélerins pieux, de voyageurs, d'aventuriers, de grands seigneurs, de princes, de prêtres, de valets qui y affluent à chaque heure du jour et de la nuit. Toutes les maisons ont été louées six mois d'avance ; les hôtelleries sont pleines jusqu'aux greniers. Des tentes nombreuses, pareilles à celles d'une armée en campagne, ont été préparées pour la multitude, qui y campe toute vêtue. Les églises elles-mêmes ont été ouvertes, d'après l'ordre des magistrats, pour contenir tout ces flots de peuple.

La cataracte du Rhin n'est pas plus tumultueuse que la ville de Constance. Des milliers

de cavaliers se croisent en tous sens, les uns armés de lances et d'arquebuses, d'autres portant des gonfalons et des bannières. Ici, des chars traînés par des mules; là, des palanquins où sont étendues nonchalamment de nobles dames qui ont suivi leurs époux dans cette expédition religieuse; plus loin, des princes de l'église montés sur cet animal docile qui servit au Sauveur des hommes pour entrer à Jérusalem; plus loin encore le cheval du seigneur de la Bohême, tout bardé de fer, marchant emprisonné dans des cottes de mailles de cuivre, à côté du cheval vif, léger, impétueux du seigneur espagnol.

On dirait que l'esprit saint a soufflé, comme autrefois sur les apôtres, sur cette multitude qui parle tous les idiomes connus, l'anglais, l'italien, l'allemand et ses mille dialectes, le français, l'espagnol. Autant de costumes divers que d'individus qui passent et repassent, se mêlent, se heurtent, s'embarrassent, vont et reviennent, et offrent l'image de ces vagues qui se brisent les unes sur les autres. Tout Constance a voulu assister à ce spectacle. Toutes les fenêtres sont louées. Chaque marchand a

établi devant sa boutique des estrades en planches recouvertes d'une étoffe verte, où l'on peut s'asseoir moyennant cinq ou six kreutzen par heure. Entendez-le appeler les passans avec son cornet, comme on appelle encore les bœufs dans les montagnes de la Suisse. A ce bruit rauque et monotone se mêlent les cris des marchands ambulans qui offrent aux étrangers des gâteaux aux œufs, du vin, des fruits; les juremens des valets et des palfreniers, les cris bruyans des pages qui répètent à chaque instant : *Place au seigneur de Gruyère! place au comte de Thierstein! place à la noble dame de Hottenwiel!* les hennissemens des chevaux, le roulement des chars, le son des cloches, des trompettes et de mille instrumens de guerre.

Par intervalle, tout ce grand bruit s'apaise et s'éteint. Il ne faut, pour qu'un vaste silence s'étende sur cette multitude, que ces mots entendus dans le lointain : *Monseigneur l'évêque de Lodi, cardinal de la sainte église.....* Alors tout ce peuple aux vêtemens bigarrés et aux langages divers s'arrête, s'écarte pour laisser passer son éminence qui incline la tête en signe

de contentement, et donne sa bénédiction tantôt à gauche et tantôt à droite.

Maintenant, si nous quittons les rues de Constance pour nous transporter sur le port, un autre spectacle nous attend, qui, moins vif et moins tumultueux, ne manque ni d'intérêt ni de pittoresque. Le lac, jusqu'à la dernière ligne de l'horizon, est couvert d'une forêt de mâts légers surmontés de bannières aux mille couleurs. Ce sont des passagers qui viennent du fond de l'Allemagne pour assister aux fêtes de Constance. Toutes ces barques fendent l'onde immobile du lac sous les coups cadencés des mariniers des îles de Lindau et de Reichenau. Dès qu'elles ont touché la terre, les passagers fondent sur la ville comme une nuée d'oiseaux pour trouver un gîte, qu'on leur refuse partout. Il n'y a plus qu'un parti à prendre, c'est de s'adresser à ces juifs, rebut de la société, espèce de *parias* qui ne paraissent qu'à certaines heures dans les rues de Constance ; véritables pestiférés qu'on a parqués dans un quartier silencieux, désert, où jamais chrétien ne mit le pied. Plus d'un noble seigneur dont les aïeux visitèrent la terre sainte, et s'armèrent pour

conquérir le tombeau du Christ, est obligé de s'adresser à quelques individus de cette race maudite, qui porte sur son front le signe de la réprobation divine, et de lui acheter au poids de l'or un petit coin de terre de sa chétive habitation pour y passer la nuit, ou un misérable grabat qu'il a grand soin d'asperger d'eau sainte.

Mais tous ne sont point arrivés. On attend un voyageur qui vient du fond de la Bohême, et dont le nom est déjà répété de bouche en bouche. C'est Jean Hus, simple prêtre, et qui a été mandé à Constance par le souverain pontife, pour y rendre compte de sa croyance devant les pères du concile et en présence de l'empereur Sigismond. Jean Hus est accusé de nier certaines vérités du christianisme, de partager les erreurs de Wiclef. Il a pour protecteurs presque tous les nobles de la Bohême, qui voulaient d'abord s'opposer à son départ, et qui n'y ont consenti qu'après que Jean Hus leur a montré un sauf-conduit signé de la main de l'empereur lui-même. Jean Hus s'est toute sa vie nourri du lait des écritures qu'il a traduites dans la langue vulgaire, mais il a négligé cette scholastique à la Scott, pleine d'arguties, de détours,

dont tous ses juges ont fait une étude particulière. Ses nobles amis redoutent le contact de cette ame fière et indépendante avec des théologiens, courtisans du saint-siége ; le langage simple et sans parure du prêtre de leurs montagnes, avec la politesse étudiée d'argumentateurs qui ont toute la finesse du serpent et la ruse du renard, selon leurs expressions. Ils redoutent surtout pour leur noble ami cette fierté de caractère, cette opiniâtreté religieuse que toutes les arguties ne parviendront jamais à ébranler ou à fléchir. Jean Hus enveloppé dans les inextricables filets de l'argumentation, ne pouvant plus remuer sous une nuée d'objections, de distinctions, de majeures, de mineures, de conséquences, ne s'avouera point vaincu, et en appellera hardiment aux écritures et aux pères.

Avant de quitter ses montagnes chéries, le prêtre s'est recommandé aux prières de ses ouailles. Le bâton de pélerin à la main et le livre inspiré sous le bras, il part suivi d'un noble chevalier, Jean de Chlum, ami sûr, zélé, intrépide ; ame céleste et magnanime et dont le dévouement n'a pu être inspiré que par le christianisme. Jean Hus voit accourir sur son passage

les habitans des villes et des campagnes; il pourrait loger dans des palais et s'asseoir à des tables splendides, mais il préfère la maison et le repas du pauvre auquel il montre le ciel s'ouvrant à qui pleure et souffre dans cette vie. Quelquefois il s'arrête pour écrire à ses amis et ranimer leur piété et leur courage. A travers les plaintes qui s'échappent doucement de ses lèvres, on voit percer par intervalle l'orgueilleuse humeur du sectaire, qui s'applaudit de ses souffrances et jouit de son triomphe futur.

Enfin, après un voyage de plusieurs semaines, il a touché les rives de Constance. Il va loger chez une veuve du nom de Fida, qui le reçoit comme un envoyé du Seigneur. Aussitôt Jean de Chlum écrit au pape pour lui annoncer l'arrivée du docteur de Prague, qui est prêt à répondre de sa doctrine devant le concile assemblé.

Ce jour-là même Etienne Paletz, professeur de théologie de Prague, et Michel de Causis, curé de la même ville, se portent accusateurs de leur compatriote. Ils font afficher dans les rues de Constance des placards où Jean Hus est traité d'hérétique et d'excommunié.

Il conférait avec son ami Jean de Chlum,

lorsque une bande de soldats armés arrive, entoure la maison de la pauvre veuve, qui n'a que le tems d'avertir ses hôtes.

On frappe à la porte.

« Que demandez-vous? — Jean Hus. — De la part de qui venez-vous? — Par ordre des pères du concile, pour vous arrêter. » Jean Hus ouvre et s'avance vêtu de ses habits ecclésiastiques.

On le conduit devant le concile. « Jean Hus, lui dit un des cardinaux, on vous accuse de répandre des erreurs dangereuses contre l'église catholique. — Mes pères, répond le recteur de Prague, c'est la voix de mes ennemis qui a calomnié mes doctrines. Si j'ai péché en paroles, je suis prêt à me rétracter. »

Le cardinal inclina la tête en signe de satisfaction, et Jean Hus se retira avec le même appareil et au milieu de la foule avide de contempler ses traits.

Cependant son noble ami de Chlum ne restait point oisif, et portait des consolations au prisonnier, l'encourageait, visitait les pères du concile, les seigneurs de la Bohême, écrivait à Prague pour solliciter les amis du recteur et

obtenir des protestations contre la conduite du concile envers Jean Hus, qui ne s'était mis en chemin que muni d'un sauf-conduit de l'empereur.

— N° IX. —

JEAN HUS.

—

« Où vas-tu, Jean Hus ? — Je vais à Constance — Vois donc ce nuage noir ; il annonce des tempêtes. — Que la volonté de Dieu soit faite. »

Ballade bohémienne.

Sigismond, sur ces entrefaites, fit son entrée solennelle à Constance. On crut un moment que l'arrivée de l'empereur aurait quelque influence sur le sort du prisonnier, mais on se trompait. Les ennemis de Jean Hus, devenus plus exigeans, hâtaient le procès du recteur, ameutaient contre lui la populace, qui demandait à haute voix le sang de l'hérétique.

La fuite du pape ne put ralentir la persécution. Le concile se déclara supérieur au souverain pontife, évoqua l'affaire de Jean Hus et fixa au 5 juin le jour où il l'entendrait.

Jean Hus se présenta accompagné du comte

de Chlum. Le cardinal de Viviers, qui présidait le concile depuis la fuite de Jean XXIII, lui ordonna de s'avancer et de s'asseoir sur le siége qui lui avait été préparé. C'était une petite chaise de bois, placée derrière la table où écrivait le greffier; sur cette table était l'image de Jésus crucifié. Un banc à double étage régnait autour de la salle, recouvert d'une étoffe de soie et sur lequel les cardinaux vinrent prendre place. Au fond de l'enceinte à droite s'élevait une espèce de tribune réservée aux accusateurs.

Dès que Jean Hus se fut assis, un cardinal se leva, portant à l'accusé plusieurs écrits que celui-ci reconnut de vive voix, et commença la lecture, article par article; des diverses propositions que ces ouvrages renfermaient et qui devaient servir de base à l'accusation.

Mais à peine le cardinal avait-il lu quelques passages des écrits du novateur, que soudain un grand tumulte eut lieu au sein de l'assemblée. Quelques pères du concile se couvraient la figure, d'autres se levaient avec colère et menaçaient de déchirer leurs vêtemens; presque tous apostrophaient Jean Hus. « Langue de vipère, criaient les uns. — Malédiction, répé-

taient les autres. — Assez, assez, disaient d'autres voix, qu'il se rétracte..... »

Jean Hus, calme, silencieux et les regards attachés sur la Bible qu'il avait apportée, attendait vainement que ce tumulte se fût apaisé... Plusieurs fois il ouvrit la bouche pour parler, mais des clameurs couvraient aussitôt sa voix.

Enfin cette effroyable tempête se calma. Alors Jean Hus se leva de nouveau, ouvrit le livre saint et lut plusieurs versets pour se justifier.

Mais la tempête recommença plus violente encore... Un membre du concile, plus sage que les autres, demanda et obtint que la séance fût ajournée au lendemain.

Ce jour, le soleil se leva voilé et obscurci, ne répandant sur Constance qu'une lumière blafarde; son disque avait la couleur du sang. Personne n'avait prédit ou annoncé cette éclipse, soit que ceux qui se mêlaient d'astronomie, qui étaient au concile, et qui presque tous appartenaient à l'état ecclésiastique, voulussent se servir de cet événement naturel pour troubler les imaginations et les exciter contre Jean Hus, soit que la science fût encore trop peu avancée pour calculer les révolutions des corps célestes. Le

peuple inquiet se pressa autour des temples saints, les prêtres montèrent en chaire, et le nom de l'hérétique s'échappa de toutes les lèvres. Jean Hus, pour se rendre à la barre du concile, traversa une multitude irritée, défiante, qui le regardait d'un œil colère.

Cette fois Sigismond voulut assister à la séance, et vint se placer près de l'accusé. On espérait que sa présence préviendrait le retour des désordres de la veille; on ne s'était pas trompé. Tout se passa sans trouble. Jean Hus fut écouté en silence. On entendit un grand nombre de témoins, qui l'accusèrent d'avoir enseigné des doctrines contraires à la croyance de l'église catholique. La plus terrible était celle qui concernait le dogme de l'Eucharistie : on prétendait qu'il avait enseigné que le pain matériel existe dans l'Eucharistie après la consécration. Jean Hus réfuta cette accusation, et fit partager sa conviction au concile tout entier.

Il fut moins heureux sur beaucoup d'autres imputations qu'il ne put détruire, tant ses paroles étaient formelles. En vain plusieurs prélats le conjurèrent-ils d'avouer que quelques-unes

de ses doctrines étaient coupables, et de se rétracter : Jean Hus fut inflexible.

La séance durait depuis six heures ; le doyen des cardinaux l'ajourna au lendemain dans la matinée.

Au moment où les gardes allaient emmener le prisonnier, le cardinal de Cambrai lui reprocha d'avoir dit publiquement que, s'il n'eût pas voulu se rendre au concile, aucune puissance de la terre, ni le roi de Bohême, ni l'empereur n'auraient pu l'y contraindre.

« Je n'ai pas dit cela, s'écria Jean Hus ; j'ai dit que si j'eusse redouté la justice du concile, je me serais jeté dans les bras de mes nobles amis les seigneurs de Bohême, d'où nulle puissance de la terre n'aurait pu me détacher. — Quelle impudence, s'écria le cardinal ! »

Alors le comte de Chlum sortit des rangs où il se tenait caché, et, s'avançant au milieu de la salle, l'œil plein de feu :

« Jean Hus, mon noble ami, a dit vrai. Vous ne voyez en moi qu'un des seigneurs les plus obscurs de la Bohême ; eh bien ! je me sens la force de le défendre contre le roi de

Bohême, contre l'empereur qui est ici devant moi.... »

Les pères et la multitude regardaient Jean de Chlum, frappés d'une involontaire admiration.

Sigismond ne pouvait garder le silence; il se leva :

« On a prétendu, dit-il, en s'adressant à Jean Hus, que vous n'aviez reçu notre sauf-conduit que quinze jours après votre emprisonnement. Ce sauf-conduit vous a été remis avant votre départ de Prague par Venceslas de Dula et Jean de Chlum, que nous avions chargés de veiller sur votre personne, afin que vous puissiez vous rendre en toute liberté à Constance pour défendre votre foi. Nos royales intentions ont été remplies par les cardinaux et les évêques, qui ont montré envers vous tous les égards qu'on devait à un homme accusé d'un aussi grand crime. Je me joins en ce moment au révérendissime cardinal de Cambrai pour vous inviter à obéir aux décisions du concile dans ce qu'il lui plaira d'approuver, de condamner, d'anathématiser. Si vous vous montrez docile, nous ferons en sorte, en considération du roi

notre frère et du royaume de Bohême, que vous puissiez vous retirer avec les bonnes grâces du concile, moyennant une pénitence et une satisfaction suffisante; mais, si vous persistez dans vos erreurs, bien loin de vous couvrir de notre bras puissant, nous allumerions de nos mains le feu destiné à vous dévorer. — Sérénissime seigneur, répondit Jean Hus, je vous remercie de l'auguste protection que vous avez bien voulu m'accorder. — Non, non, dit Jean de Chlum, défendez-vous de l'accusation d'opiniâtreté. — Prince, reprit le recteur, on m'accuse à tort d'un fol aveuglement en mes lumières. Je ne suis venu ici que pour m'éclairer et rétracter mes doctrines si elles sont fausses. »

Il reparut le lendemain, et pour la dernière fois, devant le terrible tribunal : jamais séance plus pénible pour l'accusé. Les pères avaient lu chacun de ses écrits, médité les interrogations qu'ils devaient lui faire; ils arrivaient à ce dernier combat tout armés de citations des pères, des conciles, des écritures. Cardinaux, archevêques, évêques, prêtres, licenciés, simples bacheliers, tous tenaient à honneur d'interroger ce docteur de lumière et de triompher dans

cette lutte religieuse. Jamais Jean Hus, de son côté, n'avait montré une science plus profonde des livres saints, une raison plus froide, une logique plus serrée... La certitude de son sort à venir donnait à ses réparties quelque chose d'amer et de railleur, qui plus d'une fois fit sourire la multitude. En vain tout ce docte aréopage le pressait de questions captieuses, essayait de l'enfermer dans des cercles vicieux, de l'opposer à lui-même, de lui tendre des embûches: il connaissait toutes les ruses de ses adversaires, savait éviter leurs piéges, et souvent lui-même leur en tendait auxquels ils se laissaient prendre. Jamais il ne restait muet ; ses réponses étaient promptes comme l'éclair, poignantes comme un trait. La séance finit ainsi qu'elle avait commencé, sans qu'on pût arracher un seul aveu à l'accusé, sans qu'on pût le faire départir d'un seul point de sa doctrine. Sigismond lui-même prit la parole inutilement, et renonça à triompher de cette ame orgueilleuse.

On le reconduisit dans sa prison. Là on essaya d'obtenir par la douceur et la persuasion ce que tout l'appareil de ce sénat de princes de l'église et de têtes couronnées n'avait pu obtenir.

On rédigea une formule de rétractation où l'orgueil de Hus était ménagé avec beaucoup d'art; mais ce fut inutilement. Alors les pères du concile résolurent de l'abandonner au bras séculier; mais il restait encore une voie à tenter....

Le lendemain, à dix heures du matin, les pères du concile s'assemblent dans la cathédrale. L'empereur, les princes de l'empire, les grands, les nobles s'y sont rendus solennellement. Devant le grand autel est une table couverte de vêtemens sacerdotaux; devant cette table est un marchepied ou tabouret: on va procéder à la cérémonie de la dégradation. Les portes du temple s'ouvrent; le peuple y entre à grands flots, et bientôt après s'avance Jean Hus, les mains libres et la tête découverte. On lui indique du doigt la place qu'il doit occuper. Jean Hus, d'un air assuré, mais sans fierté, monte les degrés du marchepied, s'agenouille et s'incline pour prier.

Alors l'évêque de Lodi monte en chaire et parle du schisme, qu'il envisage comme la source des hérésies, du meurtre, du sacrilége, des guerres civiles;... puis, se tournant vers l'empereur: « Détruisez, prince, les hérésies et les erreurs, mais principalement, en montrant

l'homme agenouillé, perdez un hérétique obstiné. »

Après le sermon, quatre évêques, députés des nations, et un auditeur de Rote, s'avancent vers le prisonnier pour procéder à la cérémonie de la dégradation.

L'évêque de Concorde tient en ses mains la sentence....; avant d'en faire lecture il commande le silence de la part du concile : « Empereurs, rois, cardinaux, évêques, seigneurs, silence! sous peine d'excommunication, silence! sous peine de deux mois de prison. Défense de contredire, de disputer, d'interrompre, d'applaudir, de battre des mains, de parler sans permission. » Alors, on commence la lecture des articles extraits des livres du docteur, et que le concile a condamnés.

Jean Hus veut répondre. « Le concile ne peut vous permettre de donner une réponse à chaque article. Vous pourrez les approuver ou les rejeter en masse. »

Jean Hus, lorsqu'on vint à lire la deuxième réponse incriminée, essaya de nouveau de parler. « Taisez-vous, lui dit le cardinal de Florence; officiers du concile, empêchez-le de parler. —

Au nom de Dieu, mes pères, laissez-moi la liberté de parler, laissez-moi me justifier devant ce peuple qui m'écoute. — Non! non!.... » Et Jean Hus se remit à genoux.

Il se leva quand on l'accusa d'avoir méprisé l'excommunication du souverain pontife. « Je ne l'ai point méprisée ; j'en ai appelé. Je ne pus moi-même faire le voyage de Rome ; j'ai envoyé mes procureurs, qui furent maltraités, jetés en prison, chassés ignominieusement. Alors je résolus de me rendre à Constance ; j'y vins de ma propre volonté, de plein gré...

Et cherchant Sigismond des yeux : « J'y vins me reposant sur la parole solennelle, sacrée, de l'empereur qui est là, qui me voit, qui m'écoute... »

Sigismond baissa les yeux, et son visage se couvrit de rougeur.

Jean Hus aurait pu encore échapper au supplice ; il suffisait, pour éviter la peine de mort, qu'il reconnût et abjurât ses erreurs ; on le pressait, on le conjurait au nom de son salut éternel. « Non! non! répétait-il en détournant la face, non! non! jamais!... »

On fit lecture de la sentence. Lorsque l'évê-

que prononça ces paroles : « Comme il est clair que Jean Hus est opiniâtre, incorrigible..... — Je le nie, je le nie, » répéta Hus, et l'évêque acheva.

Quandil eutterminé, Jean Hus s'écria : « Mon Dieu! je vous prends à témoin de mon innocence! Pères du concile, vous allez brûler un oison (faisant allusion au nom qu'il portait); mais, dans cent ans, s'élèvera de mes cendres un cygne que vous tenterez en vain de faire mourir. »

La majesté du lieu saint fut alors troublée par des ris et des murmures.

Les évêques chargés de dégrader l'accusé ordonnèrent qu'on le revêtît des habits sacerdotaux.

On lui mit d'abord l'aube, puis on plaça dans ses mains un calice, et les évêques lui dirent : « Jean Hus, rétractez-vous au nom de votre salut éternel. — Non! non! peuple de Constance, je ne te scandaliserai pas par une rétractation impie, dérisoire; je suis innocent. — Judas maudit de Dieu, dirent les évêques en lui ôtant le calice des mains, Judas qui abandonnas le calice de paix, nous t'arrachons ce calice qui contient le sang de Jésus-Christ. — J'es-

père de la miséricorde de Dieu qu'aujourd'hui même je le boirai dans le royaume éternel, » reprit Jean Hus.

On le coiffa ensuite d'une mitre de papier, sur laquelle étaient peintes des figures de démons. Sur une des faces on lisait, en gros caractères : *Hérésiaque.*

Jean Hus inclina la tête, et dit, à haute voix : « Cette couronne d'opprobre, je la porte avec joie pour l'amour de celui qui en porté une d'épines. —Nous dévouons ton ame au démon, reprirent les évêques. — Et moi, dit Jean Hus, je la recommande au Dieu de miséricorde. »

Alors on entendit dans le lointain une voix qui cria : « Le sacré synode déclare que Jean Hus sera livré au bras séculier. — Electeur palatin, dit Sigismond, remettez Jean Hus entre les mains de la justice. — Magistrats de Constance, où êtes-vous? dit l'électeur; voilà Jean Hus que je vous remets. — Exécuteur, dit le magistrat, voilà Jean Hus ; tu le brûleras avec ses habits, sa ceinture, son couteau, sa bourse, sans lui ôter un seul denier ; mais, attends que le concile ait terminé sa séance. »

L'exécuteur fit signe à ses valets, qui allè-

rent préparer tout ce qui était nécessaire pour le supplice. Quand la séance fut terminée, le bourreau donna le signal du départ.

Jean Hus ouvrait la marche funèbre ; il était à pied, les mains libres, au milieu de quatre archers, ayant à ses côtés deux officiers de l'électeur palatin. Venaient ensuite les princes de l'empire, les grands seigneurs et leurs nombreux écuyers, puis des soldats à pied et à cheval au nombre de près de mille, vêtus de leurs vêtemens de guerre, enseignes déployées, enfin un peuple immense d'hommes et de femmes qui criaient : « Jean Hus! Jean Hus! » et se précipitaient jusque sous les pieds des chevaux pour voir le prisonnier. Un moment cette multitude confuse rompit les lignes des soldats et arriva jusqu'au condamné.

On resta près d'une heure et demie en marche; enfin, on atteignit le dernier terme de ce lugubre voyage. Les valets du bourreau travaillaient encore aux apprêts du supplice. On s'arrêta sur une espèce de champ très-vaste, alors stérile, et qu'on a depuis rendu fécond. Au milieu était le bûcher, à peu près où s'élèvent maintenant deux poteaux de bois, sur la route de

Constance à Zurich, à quelques minutes de distance de la première ville.

Cependant Jean Hus, la face humiliée, priait et élevait son ame à Dieu.

Quelqu'un lui dit : « Jean Hus, voulez-vous un confesseur? »

Il inclina la tête.

Alors un prêtre, vêtu d'un justeaucorps vert doublé d'écarlate, et monté sur un cheval fringant, s'avança, et, d'une voix tonnante, s'écria : « Point de confesseur à l'hérétique. » Mais sa voix ne fut point écoutée.

Un prêtre de Constance, nommé Ulrich Sclorand, s'approcha de Jean Hus : « Me voici, dit-il, je suis prêt, si vous reconcez à vos erreurs, à vous donner l'absolution ; mais vous connaissez les lois de l'Eglise; si vous persistez dans votre opiniâtreté, je ne puis vous entendre. Vous savez qu'un hérétique ne peut ni administrer, ni recevoir les sacremens de l'Église.—En ce cas, dit Jean Hus, je mourrai sans vous. »

Il allait se tourner vers la multitude pour lui adresser un dernier adieu ; mais l'électeur palatin cria aux bourreaux : « Faites votre devoir. »

Les bourreaux saisirent le patient et l'attachèrent au bûcher, puis l'un d'eux prit une torche qu'il secoua fortement, et il étendit le bras...

Mais, en ce moment, l'électeur palatin, accompagné du comte d'Appenheim, maréchal de l'empire, s'avança vers Jean Hus, faisant signe qu'il voulait parler.

Le bourreau abaissa la torche enflammée.

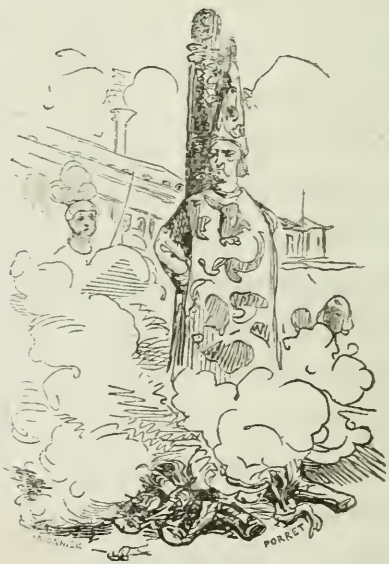
« Jean Hus, dit l'électeur, au nom de votre salut éternel, rétractez-vous. — Tout ce que j'ai écrit et enseigné, je le scelle en ce jour de mon sang... » et il se remit à prier.

Le bourreau souleva la torche et mit le feu au bûcher. Un tourbillon de fumée enveloppa aussitôt le patient, le bûcher et le lieu du supplice. Pendant près d'une minute, la multitude ne vit rien; on entendait seulement la voix du prêtre qui chantait des cantiques; mais un coup de vent dissipa bientôt ces épaisses vapeurs, et l'on aperçut une masse noire comme du charbon, compacte, informe, s'agiter, rouler..... et retomber aussitôt.

Un des soldats, quand la flamme s'éteignit, frappa de sa lance cette masse, et s'écria :

Voilà le cœur de Jean Hus. Puis toute la multitude s'écoula. Il ne resta que les enfans qui se mirent à jouer avec les cendres du mort.

On sait qu'à la nouvelle du supplice de leur prêtre, un grand nombre de Bohémiens coururent aux armes, et que, grossis bientôt par un peuple entier de mécontens, ils se choisirent un chef, et, pendant vingt-cinq ans, tinrent l'Europe attentive et inquiète. Des flots de sang coulèrent pour venger celui de Jean Hus.



— N° XI. —

LE CHATEAU DE WOLFBERG.

Non hìc è vestigio surgunt immensæ altitudinis juga, non percellunt formidine minantia casum saxa ; procul abest omne quod metum incutit.

Ici point de hautes montagnes, point de rochers qui menacent le voyageur, l'âme est sans crainte.....

SCHEUCHZER, *Itinera Alpina.*

PARMI les promenades éloignées dont on vante le charme à Constance, et qu'on recommande aux étrangers, celle au château de Wolfberg jouit d'une grande célébrité. Nous nous étions promis de visiter ce château, et, par un hasard heureux, au moment où nous l'inscrivions sur nos tablettes, d'autres voyageurs méditaient le même pélerinage; en sorte que, lorsqu'à la table d'hôte du *Brochet* nous laissâmes tomber le nom de Wolfberg, nous vîmes le gros Allemand, qui était en face de nous, essayer de sourire, presser le bras de sa jolie compagne,

nous regarder fixement, incliner la tête en répétant : « *Ia*, *ia*, » et des monosyllabes à peu près semblables s'échapper en sifflant des lèvres d'un jeune Anglais assis à nos côtés. Il fut convenu que nous partirions ensemble pour visiter ce château.

Pendant le voyage, que nous fîmes en partie à pied, le caractère de mes compagnons se révéla souvent sous des formes piquantes. Le jeune Anglais, récemment échappé à l'université d'Oxford, plein de la lecture de Walter Scott et de Byron, doué d'une ame poétique, d'une imagination enthousiaste, s'arrêtait à chaque instant pour admirer ; il ne nous faisait grâce d'aucune antiquité ; il aimait les ruines surtout, d'une sorte de culte, et, dès qu'il en apercevait, soudain il nous quittait, gravissait la colline ou la montagne, et en rapportait quelques fragmens. Son sac de voyage était plein des curiosités qu'il avait conquises dans ses diverses courses. Il y avait là des lambeaux des drapeaux des Suisses aux batailles de Morat, de Saint-Jacques, de Sempach ; deux anneaux de la cotte-maille de Charles-le-Téméraire, des fers de lances des Bourguignons, quelques grains de

poussière enlevés sur le terrain où Guillaume Tell avait posé le pied à Kussnacht, des morceaux du fauteuil de Jean XXIII, qu'il se vantait d'avoir enlevés la veille, quand le Conservateur montrait aux voyageurs le portrait de Sigismond. Crédule comme toutes les ames enthousiastes, il s'était souvent laissé tromper, à Constance surtout, où il avait acheté, au prix d'une guinée, un clou, nous disait-il, de la voiture qui servit à conduire Jean Hus au supplice. Nous le désolâmes quand nous lui dîmes que Jean Hus y était allé à pied, et nous eûmes toutes les peines du monde à le convaincre. Pendant plus d'un quart de lieue, nous disputâmes avec lui, en lui citant une à une nos autorités ; il fallait bien qu'il se rendît à l'évidence. Alors, dans un mouvement de désespoir et de dépit, il s'arrêta, et, ouvrant son sac, il prit le clou qu'il jeta de côté, puis, au même instant, il courut le ramasser, en nous disant : « Je lirai vos auteurs qui ont écrit en latin le procès de Jean Hus..... Nous verrons..... c'est dommage! j'avais déjà le bonnet carré de Wiclef, dont Jean Hus n'a fait que prêcher les doctrines : Wiclef est l'original et Jean Hus n'est que la copie. »

L'Allemand ne comprenait rien à la manie du jeune Anglais ; il était venu en Suisse pour admirer les grands spectacles qu'y déploie la nature, et surtout pour y étudier l'état de l'agriculture de ce pays. Il avait bien aussi sa manie, son enthousiasme, et surtout sa fièvre d'admiration qui lui prenait chaque fois que nous passions devant un verger ou que nous traversions une de ces belles prairies qu'on rencontre si souvent dans la Thurgovie. Alors il nous fallait subir une longue dissertation, en fort mauvais français, sur l'irrigation, sur les divers engrais usités en Allemagne, en France, en Angleterre, sur la pesanteur spécifique de chaque terrain, sur les caractères des diverses structures végétales, sur les composés salins des sols, sur leur dessèchement, sur leur amélioration et leur amendement : on eût dit d'une séance à la société d'agriculture.

Cet Allemand habitait Vienne ; il se nommait Wurmser, et était parent du général qui eut l'honneur de se mesurer avec un des plus grands capitaines des tems modernes. Il avait épousé une créole, jeune personne de dix-neuf ans au plus, aux yeux languissans, aux cheveux bruns, à la

taille souple, légère, à la démarche empreinte de langueur et de volupté, dont le pied souffrait du moindre choc, et qui maudissait, avec une colère charmante, les rayons du soleil qui frappaient trop verticalement sur sa jolie figure, et dont un parasol, qu'elle avait peine à porter, ne la garantissait qu'imparfaitement. Du reste, aimable, instruite, parlant, avec une rare facilité, l'allemand, et le français qu'elle aimait avec prédilection; pleine d'esprit et de finesse, et railleuse sans trop de malignité. Le jeune Anglais voulait-il faire une ascension, ou son mari se plaçait-il, comme la statue de Loth, en extase devant quelque champ cultivé, elle s'asseyait au pied d'un arbre, relevant ses beaux cheveux, dont la chaleur du jour avait dérangé les touffes symétriques, prenait son album et se mettait à dessiner. Rarement elle oubliait de placer dans ses paysages la figure enthousiaste de l'Anglais avec ses bras étendus en signe d'admiration, ou celle de son mari immobile de plaisir. Cependant elle aussi avait ses momens d'inspiration; on n'avait besoin que de lui parler de lacs. Alors, avec un abandon délicieux, elle laissait tomber sa tête sur le bras de son cavalier, et elle

faisait la description de ses promenades sur cette belle nappe d'eau de Constance aux différentes heures de la journée, et surtout le soir, lorsque la lune projetait ses rayons comme un voile d'argent sur ce vaste bassin ; que le lac et ses rives, Constance et ses habitans, tout semblait sommeiller ; que la rame elle-même tombait des mains du batelier fatigué, et que la barque participait à ce repos si doux pour une créole. Lorsque, pour la première fois, elle nous fit cette description, revêtue de couleurs vraiment poétiques, nous lui demandâmes à quoi s'occupait M. de Wurmser dans ces instans d'extase.

« Je crois, disait-elle, qu'il étudiait les principes de l'eau du lac. »

Il semble que deux êtres de caractères si opposés n'étaient guère faits l'un pour l'autre, et nous blâmions en nous-même ces lois bizarres du sort qui avaient uni ces deux destinées si différentes, si opposées dans leurs amours, leurs plaisirs, leurs pensées habituelles ; mais nous nous trompions. Rarement il nous est arrivé de rencontrer une plus heureuse union. Cette jeune femme si languissante aimait de toute son ame celui à qui elle avait donné sa main, et qui pour

elle avait sacrifié des partis brillans. La passion dont M. de Wurmser s'était épris tout à coup pour la jeune créole, n'était pas ce qu'il y avait de moins singulier dans l'histoire de sa vie. On donnait un bal à l'hôtel du prince de Metternich : la société était nombreuse et brillante. M. de Wurmser invita à danser la jeune fille, qui accepta avec une grâce infinie. Il fallait payer de quelques galanteries ce bonheur qu'enviaient tous les cavaliers, car la danseuse était ce soir-là ravissante. M. de Wurmser s'y prit d'abord assez bien pour un Allemand qui avait vécu long-tems au milieu des champs. Il vanta la parure de la jeune fille et les fleurs naturelles qu'elle portait à son côté. Il fallait s'arrêter là, et M. de Wurmser, même aux yeux de la créole, eût pu passer pour un homme d'esprit. Mais le voilà gâtant ce qu'il a fait, en entamant une dissertation sans fin sur chacune des fleurs qui orne le sein de la jeune fille, sur le genre et la famille à laquelle elles appartiennent, citant et Werner, et Linnée, et Jussieu, et ne se doutant pas que la jolie danseuse, impatiente, regarde d'un œil d'envie ses jeunes compagnes qui sont allées se former en quadrilles et qui l'appellent

des yeux, lui font des signes, lui montrent l'orchestre qui a indiqué les premières mesures d'une danse de Mozart..... Le bon M. de Wurmser ne se doute de rien, n'entend rien, et continue son cours de botanique. Cependant il se retourne et voit la danse qui est commencée. Alors il balbutie quelques mots d'excuse, qu'on reçoit sans trop d'humeur, et le lendemain il écrit à la tante de la jeune fille la lettre suivante :

« MADAME,

» J'ai cinquante mille livres de rentes, j'ap-
» partiens à l'une des grandes familles de l'Au-
» triche. J'ai deux châteaux magnifiques, des
» jardins presque aussi beaux que ceux de Schœn-
» brunn; je mets tout cela aux pieds de votre
» charmante nièce : puissé-je obtenir sa main et
» mon pardon !... »

Quinze jours après, M. de Wurmser conduisait sa fiancée aux pieds des autels, et lui jurait un amour éternel..... « En sortant de l'église, ajoutait l'aimable créole, je dis à M. de Wurmser : Nous danserons ce soir, mais, de grâce, point de compliment aux jeunes demoi-

selles sur leurs bouquets ; il me le promit et tint parole. »

Mais nous voilà bien loin de la Thurgovie, de ses champs émaillés de fleurs et couverts d'arbres fruitiers, et du château de Wolfberg ; remettons-nous en route.

Notre voyage, grâce aux séances contemplatives du jeune Anglais et du bon Allemand, et à la *causerie* entraînante de la jolie créole, dura plus de tems qu'il n'en faut pour parcourir le trajet de Constance au château de Wolfberg, où nous n'arrivâmes que le soir. Aussitôt chacun des acteurs alla prendre son rôle. Le jeune baronnet se plaça sur le perron pour voir le soleil se couchant sur les ruines de Hohentwiell, l'Allemand en face des forêts verdâtres de la Souabe, et la jeune créole à l'une des fenêtres les plus élevées pour contempler les belles eaux du lac de Constance et les grandes ombres de ses rives.

Ce château de Wolfberg est véritablement un séjour délicieux. Vous y trouvez tous les plaisirs et les agrémens d'une maison de plaisance des environs de Paris : un salon magnifique, un billard, une bibliothèque choisie, une

chasse, des bois touffus, un lac et des bateaux pour pêcher; et, ce qu'on ne rencontre pas toujours, des vues charmantes, des panoramas multipliés, des couchers et des levers de soleil ravissans, des châteaux en ruines qui s'élèvent comme autant de forteresses sur les collines environnantes. Aimez-vous la société? elle est nombreuse. Au mois de mai et de juin arrivent de tous les états de l'Europe des ames rêveuses qui veulent secouer le poids des affaires, fuir les soucis, s'arracher aux tyrannies de la société, au tourbillon des capitales, et qui viennent chercher ici des jouissances qui ne coûtent ni tourment ni remords. Rien n'est pur comme cet air qu'apportent les eaux du lac! rien de magique comme le spectacle qui vous attend lorsque, ouvrant le matin vos fenêtres, vous apercevez les montagnes lointaines se dégageant peu à peu des brumes légères qui se sont élevées du sein des eaux, et qu'on voit flotter comme de légers et capricieux nuages, se teignant des couleurs confondues des rayons du soleil et de la surface blanchissante du lac, et se dissipant comme des palais de fées lorsque les flots de lumière les pénètrent de toutes parts.

C'est une course charmante que celle de Wolfberg au château de Hohentwiell, perché comme un nid d'oiseau au dessus d'une colline d'où ses ruines dominent toute la contrée, et, le soir par un clair de lune surtout, font de loin un effet magique. C'est là que vivait, dans le dixième siècle, une jeune beauté dont le savoir égalait les charmes, arbitre souverain des querelles et des différens qui divisaient les paysans de la Souabe, de la Thurgovie, des Alpes, du Tyrol, de la Réthie où l'on jurait par Hedwige, comme autrefois à Rome par la tête des empereurs. Implacable pour l'oppresseur, bienfaisante pour le faible et le malheureux. les plus grands seigneurs du siècle s'en disputèrent la conquête. Parmi ses adorateurs on compta même des têtes couronnées; mais placée dans son château fort, comme dans un arsenal imprenable, elle bravait les déclarations d'amour de ses poursuivans et les flèches où ils attachaient leurs billets doux : quand l'assaillant la pressait trop vivement, elle l'éconduisait en lui envoyant un portrait de fantaisie bien laid, bien difforme, comme elle fit à l'empereur de Constantinople, auquel elle avait été promise par son père le

duc Henri de Bavière, en lui adressant une miniature où elle était représentée avec une bouche de travers, des yeux louches et un énorme menton.

La chronique dit qu'elle n'aima jamais que les muses, auxquelles elle faisait une cour assidue; elle savait le latin, le grec. Eckard, le moine le plus savant de Saint-Gall, quitta sa cellule pour venir lui donner des leçons. Arrivé au château, la belle châtelaine lui donne la main, le conduit dans son cabinet d'étude, et les voilà lisant, traduisant, commentant les écrivains grecs et latins. Ce moine, quoique boiteux, avait de fort beaux yeux, une taille bien prise, la voix douce et de jolies mains; il est possible qu'Hedwige craignît la tentation; aussi avait-elle soin de tenir la porte de sa bibliothèque ouverte pendant qu'elle s'entretenait avec son maître, et l'une de ses femmes avait ordre de ne pas la perdre de vue. Tel était sa susceptibilité, qu'un jour elle fit dépouiller de son manteau son précepteur, l'attacha à l'une des colonnes de son lit, et le menaça de la discipline pour quelques expressions latines point assez gazées dont il s'était servi. Le pauvre précepteur

s'ennuyait dans ce château de Hohentwiel ; il regrettait sa cellule et soupirait après le jour où ses chaînes tomberaient ; mais Hedwige ne voulait pas donner la liberté à son prisonnier ; elle le tenait captif, et lui permettait aux grandes solennités de Pâques, de la Pentecôte, de Noël, aux fêtes de la Vierge de retourner à son couvent. Il partait alors chargé de riches présens pour l'abbaye, de surplis brodés, de nappes d'autels, d'étoles, de chappes travaillées de la main d'Hedwige, et revenait ensuite reprendre ses fers.

Un jour Eckard ramena avec lui un de ses cousins, jeune écolier de vingt ans au plus, malin, espiègle et d'une grande beauté : « Que veut cet enfant, dit Hedwige à Eckard ? — Apprendre un peu de grec auprès de vous. » Alors l'écolier adresse à la châtelaine un vers latin qui renferme sa pensée d'une manière heureuse ; Hedwige, ravie, le fait asseoir, lui donne un baiser en lui demandant un nouvel impromptu ; l'écolier rougit et répond sur-le-champ par un distique latin dont voici à peu près la traduction :

Ma muse que captive un baiser aussi doux
Se trouble et ne peut faire un vers digne de vous.

Dès ce moment le jeune poète devint le favori d'Hedwige, et là finit la chronique.

Nous restâmes une semaine entière au château de Wolfberg, et jamais instans ne s'écoulèrent plus vite. Il ne faut pas y aller chercher les grandes scènes qu'on peut rencontrer dans d'autres parties de la Suisse, aux bains de Pfeffers, par exemple, dans la vallée de Lauterbrunn, à Chamouni ou dans l'Unterwald. Ceux à qui plaisent les émotions vives, les spectacles qui effraient l'imagination, ou secouent l'ame, ne doivent pas faire le voyage du château de Wolfberg; mais ceux qui aiment à rêver doucement, à parcourir des sentiers tortueux, à naviguer sur un lac tranquille, à voir de beaux sites, des fabriques élégantes, un ciel d'un bleu que n'altèrent jamais les nuages, à respirer des brises embaumées, et faire des courses sur les montagnes qu'on gravit presque sans fatigue : ceux-là doivent venir passer quelque tems au château de Wolfberg.

Je dois déclarer que ce séjour ne plut pas long-tems à notre jeune homme d'Oxford; il n'était pas là dans son atmosphère; les antiquités des environs furent bien vite épuisées, et

il fallait d'autres spectacles pour cette ame ardente et aventureuse. Aussi à peine trois jours s'étaient-ils écoulés qu'il vint prendre congé de nous. Il partait pour Arau, se proposant de visiter le château de Hapsbourg, berceau de la maison d'Autriche, et dont les ruines s'élèvent non loin de la capitale de l'Argovie. Une seule chose l'inquiétait et l'empêchait de dormir. On lui avait appris que l'archiduchesse Marie-Louise avait visité, peu d'années auparavant, cette grande ruine des tems anciens, et qu'elle en avait emporté quelques vieux morceaux de fer, qu'elle avait distribués aux gens de sa suite comme des reliques de la lance du comte de Hapsbourg. « Pourvu, disait-il avec un ton lamentable, qu'elle n'ait pas tout moissonné, et que je puisse glaner après elle! » Nous le rassurâmes le mieux que nous pûmes, et il nous quitta emportant sur son dos son sac de curiosités, fardeau archéologique, trop pesant déjà pour ses épaules.

Quant à M. de Wurmser et à sa charmante moitié, ils louèrent le lendemain même de notre arrivée un appartement pour un mois. Mme de

Wurmser appelait ce château un Elysée. Elle parlait d'y passer la belle saison tout entière ; elle eût pu dire d'y dormir, car sa vie était un véritable sommeil. Elle se levait à midi, et du lit passait dans une gondole pavoisée, où assise non-chalamment, des fleurs à son côté, et un volume de Gœthe à la main, qu'elle savait par cœur, elle se laissait balancer mollement sur cette eau si calme et si tranquille : image charmante que M. Destouches eût peinte avec sa grâce ordinaire. Nous nous fussions accusés de troubler cette délicieuse léthargie, ce sommeil si voluptueux, et nous quittâmes le château sans dire adieu à madame de Wurmser. Nous prîmes congé du mari, qui voulut absolument, avant de nous laisser partir, nous lire un long mémoire sur un engrais nouveau qu'il croyait avoir trouvé, et dont la puissance surpassait de beaucoup celle de tous les engrais connus jusqu'à ce jour. Il se proposait d'envoyer son mémoire à sir Humphy-Davy pour prier ce savant de le placer dans la nouvelle édition de sa *Chimie agricole*. C'était le jeune baronnet qui s'était chargé de le présenter à ce

chimiste célèbre, bien qu'il fût persuadé que les anciens, nos maîtres en tout, devaient avoir connu cet engrais que M. de Wurmser s'imaginait avoir trouvé.

— N° XII. —

SAINT-GALL.

Les cloîtres ont été, dans le moyen âge, le dépôt des sciences. Saint-Gall a surtout droit à la reconnaissance du monde civilisé.

ROSCÖE.

Nous nous embarquâmes sur le lac de Constance, et, après quelques heures de navigation, nous abordâmes dans cette île de Lindau, placée si délicieusement au milieu du lac, dont la position enchantée défierait le pinceau le plus exercé. Le soleil se couchait au moment où nous abordions sur cette terre, qu'ont chantée tant de poètes : spectacle dont nous n'essaierons pas ici de retracer la magnificence.

Lindau est une petite ville qui remonte, dit-on, au tems des Romains, qui traversèrent le lac sur un pont jeté par Tibère, et y construisirent un fort dans l'endroit où elle s'est élevée

depuis. Sans les vues ravissantes qu'on y trouve elle n'attirerait que peu de voyageurs, car elle n'offre à la curiosité qu'une église assez remarquable ; mais, à peine y a-t-on passé quelques heures, qu'on voudrait ne plus la quitter. L'air y est d'une rare transparence, la végétation d'une richesse sans égale, et l'atmosphère parfumée comme en Sicile au pied de l'Etna : beaucoup d'Anglais préfèrent Lindau à Constance.

Nous n'oublierons jamais notre voyage de Lindau à Saint-Gall, en suivant les rives du lac de Constance et la vallée de Rhinthal. Nul nuage ne voilait le ciel; le soleil s'était levé brillant sur la *mer de Souabe*, que tantôt des terres avancées, tantôt de légers monticules dérobaient à nos regards, et que nous revoyons bientôt resplendissant de feux et s'unissant si intimement avec l'horizon, que notre œil ne pouvait deviner où finissait la ligne d'eau.

Breghens, placé au pied d'une cime de montagnes, forme un passage important de la Souabe, qui plus d'une fois fut ensanglanté par les diverses armées qui s'en disputaient la possession les armes à la main.

Plus heureux, *Rhineck* ne vit jamais ses

belles rives et ses champs toujours fleuris foulés par le pied des chevaux et des fantassins; rarement encore l'étranger vient-il parcourir ses rues désertes, admirer ses maisons élégantes, s'égarer dans les forêts voisines ou dessiner les vues aussi variées que ravissantes qu'elle offre de toute part; rarement encore s'arrête-t-il à Roschach, bien digne pourtant de fixer ses regards.

Saint-Gall a beaucoup de ressemblance avec Mulhouse, dont il rappelle l'élégance, la propreté, le mouvement et la vie. C'est une ville toute manufacturière, assez riche, où le commerce est singulièrement en honneur. Smith ou Malthus, s'ils fussent entrés dans Saint-Gall, auraient été tout joyeux. Il n'est pas d'heure de la journée où ils eussent trouvé un seul habitant oisif : enfans, vieillards, jeunes femmes, tout le monde travaille. C'est de Saint-Gall que sortent ces toiles, si renommées en Suisse, en Italie et en Allemagne, et qui se vendent jusqu'en Espagne. Cependant l'industrie appliquée y est encore fort en arrière. Les économistes dont nous venons de parler auraient certainement conseillé aux habitans de renoncer à ces

vieilles méthodes qu'ils employaient depuis cinquante ans pour travailler le coton, et d'appliquer la vapeur ou l'eau à leurs blanchisseries. Mais ils prêcheraient dans le désert ; leur voix ne serait pas entendue.

L'instruction est fort négligée à Saint-Gall ; il n'est pas rare de trouver dix enfans sur quinze qui n'ont point appris à lire. Le nombre des naissances illégitimes est dans la proportion de un sur trente ; partout ailleurs cette proportion est de un sur quarante-cinq. Les liqueurs spiritueuses y sont en usage parmi les ouvriers, et les rixes assez communes. Ce tableau n'a rien de séduisant ; il accuse l'industrie manufacturière, et nous hésitions à le placer ici, lorsqu'il nous est tombé sous la main la statistique d'une ville avec laquelle nous venions de comparer Saint-Gall : Mulhouse. L'auteur de cet ouvrage, qui long-tems a habité cette dernière ville, qui a puisé ses renseignemens aux meilleures sources, qui a vécu avec ceux dont il s'est fait l'historien, a présenté un tableau de ses concitoyens, à peu près semblable à celui que nous venons de tracer de Saint-Gall. C'est au philosophe à étudier ces statistiques morales et à en tirer la conclusion

qu'il voudra; pour nous, nous ne faisons que raconter ce qu'on nous a dit.

L'abbaye de Saint-Gall, qui date des premiers siècles de notre ère, a été supprimée en 1805, et ne s'est plus relevée. Nous jetâmes un coup d'œil sur ses ruines, encore éloquentes. C'est là, que dans les siècles d'ignorance, se renfermèrent des hommes érudits à qui la science doit de grandes obligations; c'est là que l'Europe, lorsqu'elle sortit des ténèbres de l'ignorance, vint chercher quelques manuscrits antiques qu'on copiait ensuite pour les répandre dans le monde civilisé; c'est là que furent trouvés les œuvres de Quintilien, de Silius Italicus, l'*Argonautique* de Valérius Flaccus, les deux traités de Cicéron *de legibus et finibus*.

Que sont devenues toutes ces richesses littéraires? où est passé ce livre de psaumes, écrit sur des écorces d'arbres, et ce codicille, dont toutes les lettres étaient tracées sur la cire en caractères romains; et ces riches présens des rois et des grands seigneurs du moyen âge; ces écrins, ces pierreries, ces tapis de plumes aux couleurs variées; ces étoffes de pourpre, cette coupe d'onyx, tous ces instrumens précieux de

pêche, don d'Ulrich de Kibourg, évêque de Lausanne? Personne n'a pu répondre à nos questions. Les uns nous assuraient que les manuscrits les plus rares de l'abbaye étaient à cette heure dans diverses bibliothèques publiques ou particulières de la Suisse ; d'autres affirmaient qu'Otton le fils, *insigne larron comme il en fut jamais*, suivant l'abbé Notker, les avait enlevés jadis, comme il avait coutume de faire dans toutes les abbayes qu'il visitait; d'autres prétendaient que l'abbé de Saint-Gall, qui vit encore, et n'a jamais voulu abdiquer, en avait emporté quelques-uns qu'il ne rendrait que lorsqu'on lui restituerait à la fois, et son gouvernement et son abbaye.

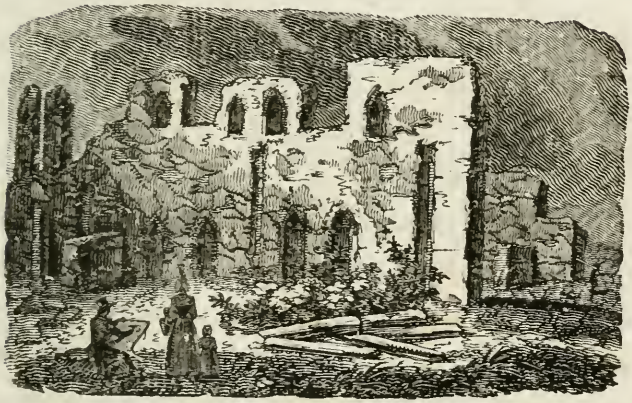
Aucune larme ne fut donnée à la perte de ces richesses littéraires : on comprend fort peu à Saint-Gall les jouissances intellectuelles. Les muses s'en sont exilées avec ces religieux qui leur avaient donné pendant si long-tems asile dans leur couvent, et il ne paraît pas qu'elles doivent y rentrer de sitôt. La plupart des lieux consacrés à la prière ou à l'étude ont été transformés en ateliers, et s'il est vrai, comme les feuilles de Saint-Gall l'annoncent depuis quel-

que tems, que de nombreuses machines aient été commandées en Angleterre par les principaux négocians, il ne restera bientôt du long séjour des moines que le souvenir.

L'hospice des orphelins, où cinquante enfans des deux sexes environ sont nourris, élevés, instruits dans divers métiers aux frais de la ville, atteste que le commerce, s'il désenchante l'imagination et nuit au culte des muses, n'éteint dans l'homme ni la pitié pour le malheur, ni l'amour de ses semblables. Cet hospice est parfaitement tenu, et on peut le citer comme un modèle d'ordre et d'économie.

Dans un pays où, selon la chronique, les mœurs sont assez faciles, la parure devrait être plus séduisante : le corps de baleine que portent les paysannes des environs de Saint-Gall monte presque jusqu'au cou ; pardessus cette espèce de cuirasse qui cache hermétiquement les formes ; elles mettent une grande camisole à manches garnies de paremens bien roides, qui couvre entièrement l'épaule. Une colerette empesée tourne autour du cou qu'elle emprisonne comme dans un carcan. Le bonnet, aplati par le haut, est armé de chaque côté d'une aile qui s'écarte en fuyant,

découvre le visage, et en défend l'approche comme pourrait le faire une barrière. Avec un costume semblable on est difficilement jolie, et il est encore plus difficile de le paraître.



— N° XIII. —

UNE INVESTITURE AU MOYEN AGE.

Laudator temporis acti.

HOR.

Louangeur du tems passé.

BURKHARD, abbé de Saint-Gall, chargé d'années et d'infirmités, résolut de résigner des dignités trop pénibles à porter; il jeta les yeux sur Notker, neveu de ce Notker qui faisait des vers, guérissait les malades, et que son humeur caustique avait fait surnommer *Grain-de-Poivre*. Le jeune Notker, de mœurs douces, avait l'humeur railleuse comme son oncle; tout le couvent approuva le choix de Burkhard; mais il fallait qu'Otton, et son fils qu'il venait d'associer à l'empire, confirmassent l'élection. Jeune, amoureux des plaisirs et s'occupant beaucoup plus de

chasse et de femmes que de moines, on pensait que le fils d'Otton serait favorable aux désirs de l'abbé de Saint-Gall; tandis que l'on craignait que l'empereur qui aimait les têtes chauves, parce qu'il n'avait lui-même plus de cheveux, ne refusât l'investiture à Notker.

Après les prières d'usage pour le succès de la mission, Burkhard fit partir le jeune religieux pour Spire, où se tenait alors la cour. Neuf religieux savans dans la connaissance des livres saints, à barbe blanche et au front dépouillé, servaient de cortège au jeune Notker. Le plus âgé portait enfermée dans une boîte d'or une lettre adressée aux empereurs. Ekhard, un des moines les plus rusés et les plus spirituels de Saint-Gall, courtisan et ami des princes, était alors à Spire. A peine a-t-il appris le départ des religieux qu'il quitte la cour, se met en route, et offre à ses amis de les introduire dans le palais, en ne leur cachant toutefois ni les préventions de l'empereur, ni les intrigues d'un moine de Cologne nommé Sandrat, qui était en odeur de sainteté auprès du vieil Otton, et qui sollicitait l'abbaye.

On arrive, on annonce à l'empereur la dé-

putation ; Otton le fils causait alors avec quelques seigneurs de sa suite. Un d'eux, ayant remarqué la tête énorme du sous-diacre Rupert que soutenaient des jambes énormes, se prit à rire et s'écria : « Ce moine n'attrappera jamais un lièvre à la course. — Merci, seigneur, dit Rupert, sans se déconcerter, en s'inclinant profondément. — Bien, bien, reprend Otton, en frappant son favori sur l'épaule, il t'a entendu ; » et se tournant vers Ekhard : « Maître, quels pères m'amènes-tu là ? — Ce sont, seigneur, des religieux de Saint-Gall qui auront bien besoin de votre aide lorsqu'ils se prosterneront aux pieds du trône. »

Ekhard alors essaie de lui expliquer le sujet qui les amène ; mais l'impétueux Otton l'interrompant : « Maître Ekhard, vous nous raconterez cela une autre fois ; vous savez, comme disent vos écritures, que Dieu tient dans ses mains les cœurs des rois : *in manu corda regum ;* qu'il vous rende mon lion doux et traitable ; » c'est le nom qu'il donnait à son père. Puis se penchant vers l'oreille d'Ekhard : « Maître, où est donc l'élu ? — Celui qui est en tête. — Quoi ! ce menton imberbe ? Jamais mon père n'y con-

sentira, lui qui n'aime que les barbes blanches et bien touffues. Nous envoyer un enfant qui ressemble à une jeune fille! Allons, qu'on s'assemble de nouveau. Vas à Saint-Gall, et dis à l'abbé de faire un autre choix. Il nous faut une longue barbe, entends-tu, autrement je ne vous présenterai pas à mon lion. — Nous sommes en trop petit nombre, répond Ekhard, pour procéder à une nouvelle élection. Et que ferions-nous des lettres de notre frère abbé, il faudrait donc les remporter? Notker, seigneur, est le neveu de ce Notker homme craignant Dieu, élevé par mon oncle Ekhard, dans la pratique des vertus, et l'abbé ne l'aurait pas choisi s'il ne l'eût jugé digne de cette charge éminente. — A merveille, dit Otton en se radoucissant; je connais *Grain-de-Poivre* son oncle; donnez-moi votre lettre, je la présenterai à mon lion, et quand je l'aurai vu, je vous avertirai et je vous introduirai. Bon espoir! veillez et priez, car vous avez ici beaucoup d'envieux. Que Dieu vous aide. » Et il les quitte.

Peu après il fit avertir Ekhard de se trouver sur le passage d'Otton lorsqu'il se lèverait de table, et il demanda en même tems à

l'empereur et à l'impératrice un entretien particulier. A l'heure convenue, les religieux de Saint-Gall se présentèrent au palais ; on les introduisit dans les appartemens. Ekhard était déjà dans la salle du conseil. Sur un signe que lui fit le jeune roi, il s'approcha de l'impératrice et lui dit à voix basse : « Voilà les moines de Saint-Gall, je les recommande à votre majesté ; » car le courtisan rusé savait déjà que Sandrat avait averti l'empereur de l'arrivée des religieux, qu'il s'était jeté à ses genoux, les avait embrassés, et l'avait conjuré de lui accorder sa protection malgré les calomnies de quelques moines méchans : et le vieil empereur avait secoué la tête en signe d'assentiment.

Dès que tous les convives eurent quitté la salle du festin, Otton s'approcha de son père et lui dit : « Il y a ici des députés de l'abbé Burkhard, votre bien aimé neveu, malade et infirme par la volonté de Dieu, et qui demandent à vous offrir leur hommage. — Oui, oui, dit l'empereur, je le sais. Ils sont ici depuis ce matin. Mais pourquoi donc ont-ils évité ma présence ? On m'a dit qu'ils n'étaient pas venus avec des intentions bien droites, car vous savez bien,

mon fils, que quiconque marche dans la simplicité marche avec confiance : *qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter.*

LE ROI *.

Conseillers de mensonge dont la langue pleine de ruses a essayé de vous détourner de suivre le penchant de votre cœur.

L'IMPÉRATRICE.

Voyez, mon doux seigneur, ne vous livrez pas à ces ames méchantes dont vous parle mon fils. C'est bien assez que nous ayons molesté ces serviteurs de Dieu en portant le trouble et le tumulte dans une maison de paix et de prières.

LE ROI.

Vous les connaissez, mon père. Ce sont tous des hommes vénérables. Je les ai long-tems entretenus, c'est moi qui leur ai promis de vous les amener. Ils mentent donc ceux qui vous ont dit qu'ils machinent quelques fourberies contre votre majesté. Voilà la lettre de votre neveu, lisez-la, et vous verrez s'ils sont venus clandestinement à Spire.

* C'est le nom qu'on donnait au jeune Otton.

Alors il brisa le sceau où était empreinte la figure de l'abbé et la présenta à son père.

L'EMPEREUR, en regardant attentivement cette image.

Hé ! c'est le portrait de mon pauvre petit-fils ! Mais voyons ce qu'il m'écrit ? Lisez, mon fils.

Et Otton lui traduisit ainsi la lettre :

« A mon maître et seigneur après Dieu, long » règne et longue prospérité, Burkhard, » abbé, à demi-mort.

» Accablé d'années, à la porte du tombeau, » je vous conjure, mon souverain maître, de » ne pas laisser mon troupeau sans pasteur, mes » enfans sans père. Je vous envoie en toute » confiance mon fils chéri, élevé sous l'aile » d'hommes craignant Dieu : qu'il vous soit » agréable, ainsi qu'il l'est à Saint-Gall. Je » vous députe neuf pères, qui, après avoir dé- » posé dans vos royales mains le bâton abba- » tial, vous demanderont l'investiture pour » Notker. Que Dieu vous ait en sa sainte garde » et vous accorde un long règne ! *Amen.* »

Après qu'Otton eut traduit en saxon la lettre de l'abbé, il conjura l'empereur et l'impéra-

trice, par l'amour qu'il portait à un vieillard qui n'avait plus que quelques jours à vivre, de lui accorder sa demande.

EKHARD.

Soyez sûr que Notker, l'oncle de ce jeune homme, ni moi Ekhard, votre indigne serviteur, n'oseraient recommander l'élu de l'abbé, si nous ne le croyons digne de vos bontés.

Après qu'on eut échangé quelques autres paroles, l'empereur fit signe de la tête qu'on se tût, puis se tournant vers Ekhard : « A demain, à demain. A mon lever, je les verrai, nous saurons ce que nous avons à faire. »

LE ROI.

L'homme regarde la face et Dieu le cœur, *homo videt in facie*, *Deus in corde ;* Notker ne vaut pas maître Ekhard, mais il vaut bien mieux que Sandrat.

L'EMPEREUR, en grondant.

Je voudrais bien que tous les moines ressemblassent à Sandrat.

Ekhard, qui vit que l'empereur commençait à s'échauffer, fit un signe au jeune Otton, et l'entretien resta là.

Les religieux passèrent la nuit en prières ;

au point du jour ils se rendirent à la cour, où Ekhard lisait Laudes aux deux Otton.

Au bruit que firent les religieux en entrant, Ekhard, averti, fait un signe à Otton le jeune qui va sortir, lorsque son père le retient en souriant.

LE ROI.

Quels yeux perçans a mon père! il ressemble au lion.

EKHARD.

Qui dort les yeux ouverts.

PALZON, l'évêqne.

On à l'époux des cantiques qui dit à l'épouse : Voilà que je dors, mais mon cœur veille : *Ego dormio, et cor meum vigilat.* Mais, seigneur, il y a là des gens qui vous attendent, et qui, en dormant, savent mieux prier que nous autres en veillant.

L'EMPEREUR.

D'où les connaissez-vous donc ?

PALZON.

Et comment ne connaîtrais-je pas ceux qui m'ont élevé, nourri, et qui m'ont appris tout ce que je sais ?

L'EMPEREUR.

Ah! ah! j'entends, c'était quand, pauvre et mendiant, vous courriez les champs pour remplir votre besace?

PALZON.

Ce n'est pas de la nourriture corporelle, mais de la manne spirituelle que je parle, seigneur.

Bon man, dit l'empereur en saxon; et il sort un moment.

WANVICH, le doyen des religieux, à Otton le jeune.

Me permettez-vous, seigneur, de vous adresser la parole?

OTTON.

Volontiers.

WANVICH.

Notre abbé, vieux et infirme, plein de confiance en vous, en votre auguste père et dans l'impératrice notre dame, vous souhaite un règne aussi long que prospère. Nos lettres, seigneur, ont dû vous faire connaître le sujet de notre mission.

L'EMPEREUR, reparaissant.

On me les a lues. Tant qu'il vivra on ne peut le déposer...

CUNIBERT, un autre religieux, s'approchant de l'empereur.

Il est un moyen, seigneur, d'exaucer la prière de notre abbé ; c'est de sa part que nous vous le proposons. Que Burkhard règne sur nous jusqu'à la fin de ses jours, et que Notker, auquel il veut remettre son bâton abbatial, ne puisse rien faire sans son bon plaisir. Nous ne resterons point orphelins, notre abbé mourra content, et nous aurons pour guide après sa mort son enfant chéri, l'héritier de toutes ses vertus.

L'EMPEREUR.

Mais voyons donc ce Notker? l'enfant de prédilection de mon neveu.

Alors le jeune religieux, qui était resté modestement derrière ses frères, s'avance les yeux baissés.

L'EMPEREUR, à l'oreille de son fils.

Il y a parmi ces moines de beaux diseurs, il faut que je les éprouve.

EKHARD, qui l'a entendu.

Ils vous répondront, seigneur.

L'EMPEREUR.

Voilà donc celui que vous me proposez, un

enfant qni pourrait être votre fils à tous? Quoi! vous, hommes à cheveux blancs, vous ne pouvez trouver un abbé parmi toutes ces têtes chenues.

RUPERT, le sous-diacre.

Prince, vous vous trompez. Entre tant de *Marie* qui ont choisi la *meilleure part*, votre neveu n'a pu trouver une seule *Marthe* qui *voulût s'inquiéter de nos affaires temporelles*, et se tourmenter des soins du ménage. Il a donc jeté les yeux sur ce jeune homme, et il a choisi *la bonne part*, croyez-moi, seigneur.

L'EMPEREUR.

Je vous en croirais plus digne, vous qui parlez si bien.

Il rentre alors dans ses appartemens pour se faire chausser. Otton et l'impératrice le suivent en le conjurant de donner une réponse favorable aux religieux. « Non, non, repart brusquement l'empereur; il ne me plaît pas. La règle de Saint-Gall est fort relâchée, je veux leur envoyer un régulier qui la rétablisse. » Ekhard a compris le sens des paroles de l'empereur, il se jette aux genoux d'Otton.

L'EMPEREUR.

Que me voulez-vous? Je vais vous conférer

l'investitnre, si le titre d'abbé vous tente, et vous irez rétablir l'ordre à Saint-Gall.

EKHARD.

Ce n'est pas pour moi que j'embrasse vos genoux et que je les arrose de mes larmes. Qu'est devenue, prince, cette fidélité à garder la parole dont les païens eux-mêmes ont fait une vertu? Ce sont les priviléges de Charlemagne que je réclame. Le couvent, Burkhard, celui qui vous parle, tous vous demandent les mains jointes de nous accorder Notker pour abbé.

Otton, l'impératrice, unissent leurs prières à celles des religieux, et supplient l'empereur de se souvenir des priviléges concédés par Charlemagne à l'abbaye.

L'empereur garde le silence; il réfléchit, il délibère en lui-même; puis il s'écrie : « Qu'ils entrent! Hommes de Dieu, vous avez paru devant moi avec un vêtement sans tunique. Surpris comme l'aurait été Benoit lui-même, je ne vous ai pas donné le baiser de paix; venez que je vous embrasse. »

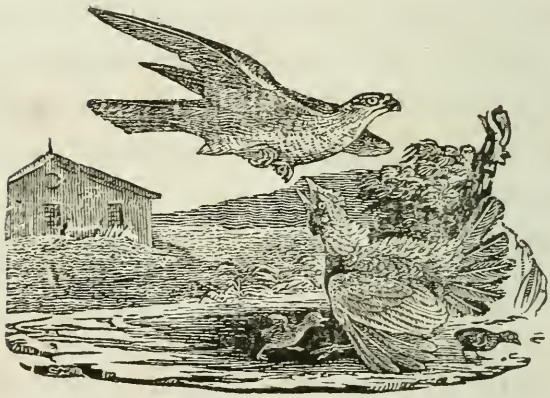
Ils s'approchent. L'empereur, passant à côté de Notker, embrasse tous les autres; puis se tournant vers les religieux : « L'heure de son

baiser viendra peut-être. » Après s'être entretenu long-tems avec eux sur l'état, les habitudes et les règles du monastère, il leur demanda si, parmi eux, était celui qui avait répondu : « *Qui n'a qu'un soulier n'est pas chaussé* » (il faisait allusion à ce moine gourmand qui refusait à l'un de ses frères l'un des plats de son dîner). Eckard fit un signe négatif de tête. Alors l'empereur, prenant le bâton abbatial, le mit dans les mains de Notker, et lui conféra l'investiture, sous condition que Burkhard resterait abbé et que Notker ne ferait rien sans le consulter; puis donnant le baiser au nouvel élu : « Vous êtes mien maintenant, » dit-il, et il lui fit jurer fidélité sur l'Evangile, et l'envoya chanter un *Te Deum* à l'église.

Les religieux repartirent bientôt chargés, de la part de l'empereur, de tendres salutations pour Burkhard. Notker fut reçu à Saint-Gall avec les plus vives démonstrations de joie, et, dans les longues années qu'il vécut encore, il ne perdit ni son humeur joyeuse, ni son penchant à la raillerie.

Cette chronique est tirée de l'ouvrage de Melchior Goldast, laquelle a pour titre : *Rerum*

alamanicarum scriptores aliquot vetusti, que nous avons trouvée à Saint-Gall parmi les débris de la riche bibliothèque de l'ancien abbé. Nous avons tâché de conserver la couleur et les formes de cette scène si originale du moyen âge.



— N° XIV. —

GAIS.

Che'l ferro uso a far solchi, e franger glebe,
In nuove forme, e in piu degne opre ha volto;
Econ la man, che guardo rozzi armenti,
Par chi regi affidar, nulla paventi.

Le fer dont ils se servaient pour tracer des sillons et briser la terre, a changé de forme et d'usage; de cette main dont ils gardaient leurs troupeaux, ils ne craignent pas de défier les rois.

Le Tasse, *Jérusalem délivrée.*

Rien ne fatigue comme d'admirer sans cesse; l'imagination aime à se reposer, à se distraire, et une suite de tableaux du même ton, du même genre, de la même beauté, finit par être monotone. La route de Saint-Gall à Gaïs, longue d'environ cinq lieues de Suisse, ce qui équivaut à huit à dix lieues de France, ne ressemble à aucune de celles que nous avons parcourues jusqu'à présent. Point de vaste horizon, de paysages encadrés par des montagnes, de déco-

rations champêtres ; point de lacs, de fleuves ; mais des collines et des plaines, qui s'alternent et se succèdent incessamment. Sur un chemin pareil, l'œil peut se reposer, se fermer sans crainte, si toutefois le sommeil est possible dans ces voitures suisses toutes découvertes, mal suspendues et où on est obligé de s'asseoir de côté : véritables carioles dont la marche est tantôt lente, et tantôt, comme celle de la plupart de nos fiacres, brusque et précipitée, puis cahotante comme celles des pataches de la Bourgogne. La science d'un voiturier suisse est toute différente de celle de nos voituriers de France. Chez nous, lorsque s'étend devant le voyageur une vaste plaine, le conducteur lâche la bride à ses chevaux qui partent au trot jusqu'à la première montagne. En Suisse, le voiturier arrête son attelage à peu près toutes les minutes pour en changer le pas. Si nos voituriers sont plus habiles que ceux de la Suisse, ces derniers en revanche nous ont semblé beaucoup plus polis. Vous pouvez les interroger sur chaque objet nouveau qui se présente à vos regards, vous êtes sûr d'obtenir une réponse obligeante, empressée ; seulement il faut avoir soin de ne pas

laisser tomber la conversation : il dépend de vous qu'elle languisse, qu'elle s'éteigne ou se ranime. C'est à vous d'en faire presque tous les frais; *oui* et *non* sont deux monosyllabes qui jouent un grand rôle dans la langue d'un voiturier suisse, et il faut beaucoup d'habitude et une longue pratique des grandes routes pour le faire parler plus longuement. Mais est-il lancé une fois, cet homme à qui vous arrachiez les paroles une à une s'anime, et les mots tombent de ses lèvres, comme la grêle sur les montagnes de Glaris au mois de mars. Il dit tout ce qu'il sait et tout ce qu'il ne sait pas. Il a franchi les plus hautes montagnes, il a escaladé des pics inaccessibles, il s'est englouti dans des neiges : il ment comme celui qui vient d'un voyage de long-cours. Voulez vous l'entendre médire, et souvent avec esprit? Vantez-lui un canton voisin de celui qu'il habite ; il se met à en parler comme Célimène du *Misantrope* parle de ses bons amis. L'idiome allemand, si riche, si fécond, si souple, n'est pas assez abondant pour cet homme du peuple, qui tourmente sa langue pour créer des mots nouveaux, afin de peindre plus vivement sa mauvaise humeur.

Le voiturier qui nous conduisait était de Gaïs, et il faisait de cette petite ville une description toute poétique. A l'entendre c'était un véritable Eden, qu'aux mois de juin et de juillet venait habiter une foule de jolies femmes ; le paradis de Mahomet n'en offrait pas de semblables. On y venait des quatre parties du monde pour faire des *cures de petit lait*. Ce petit lait guérissait toutes les maladies ; les pilules de M. Leroy et le *toni-purgatif* de M. Rouvière n'avaient jamais fait à Paris d'aussi grands miracles.

Bientôt nous aperçûmes cette ville, qui ne nous parut point aussi brillante que nous l'avait faite notre conducteur, parée comme un village de la Hollande, embellie de rues tirées au cordeau, ornée de maisons éblouissantes de blancheur, et parcourue incessamment par des flots d'étrangers ; mais Gaïs n'est pas non plus tel que l'a peint M. de Walsh, ordinairement si véridique, et qui sait si bien se tenir en garde contre l'exagération dénigrante et l'enthousiasme de convention. C'est un village gai, riant, formé de maisons d'une architecture souvent bizarre, groupées confusément, dont l'ensemble offre un tableau qui a quelque

chose de pittoresque. L'aiguille du clocher surmonte comme un obélisque tous les édifices de la cité, dont plusieurs sont eux-mêmes surmontés de flèches dorées ; non loin est l'auberge du *Bœuf*, dont l'enseigne, qui touche presque le toit, s'avance en saillie sur la rue, et étourdissant, les jours où le vent souffle avec violence, les passans de ses mouvemens ondulatoires. La saison du *milkoen* ne faisait que commencer lorsque nous arrivâmes à Gaïs. Les malades n'y étaient pas très-nombreux : ils se composaient de cinq à six hommes et d'autant de dames. Nous y trouvâmes une jeune Française, Mme D***, qui venait y chercher une santé que ni la tiède atmosphère de Nice, ni les belles nuits de Naples n'avaient pu lui rendre. Elle souffrait cruellement de la poitrine depuis deux ans environ, et les médecins, après avoir inutilement employé les ressources de leur art, lui avaient conseillé d'aller à Gaïs essayer une cure de petit lait. Elle avait tout au plus vingt-cinq ans : bien différente de toutes les personnes attaquées de cette terrible maladie, elle ne se faisait point illusion sur son état ; et, loin de rêver une prompte guérison, des jours à venir sans souffrances, elle

assignait le terme où tout serait fini pour elle, où l'art même confesserait son impuissance et où elle dirait adieu à tout ce qu'elle avait de plus cher au monde, et alors ses yeux se portaient avec une expression déchirante sur une petite fille de cinq ans qu'elle avait amenée avec elle, et qui, insouciante comme on l'est à cet âge, s'amusait à jouer avec ses blonds cheveux au milieu des tristes prophéties de sa mère. Son mari était un de ces officiers de notre vieille armée, qui avait conquis tous ses grades sur le champ de bataille, et qui aimait sa femme, comme sa patrie, avec une sorte d'idolâtrie.

Il me proposa d'aller visiter la chapelle de *Stoss*, pélerinage obligé de tous les voyageurs. J'acceptai cette proposition, et nous nous dirigeâmes vers le défilé célèbre dans les fastes de la bravouve helvétique, malgré la pluie qui tombait à torrens. Nous parcourûmes le champ de bataille après avoir étudié les localités dans l'historien Tschudi, qui raconte avec une simplicité antique, et à la manière de Plutarque, cette mémorable affaire, où une poignée d'Appenzellois repoussa une nuée d'Autrichiens qui s'avançaient pour punir l'insolence de paysans

qui avaient osé résister à la tyrannie de l'abbé de Saint-Gall. Nous cherchâmes inutilement la place où Ulry Rotach seul soutint les efforts de douze Autrichiens, en tua cinq de sa main, et, après une lutte aussi longue que sanglante, voyant que tout espoir de salut était perdu pour lui, que les Autrichiens, désespérant de le forcer, avait mis le feu au châlet contre lequel il était acculé, se jeta vivant dans les flammes pour échapper à ses ennemis. Ce jour-là, les femmes d'Appenzel accoururent au devant de leurs époux, de leurs frères, se mêlèrent parmi les combattans, et décidèrent la victoire en faisant rouler du haut de la montagne d'énormes quartiers de rochers qui, en tombant, emportaient des rangs entiers d'Autrichiens. Quelques-unes avaient quitté les vêtemens de leur sexe, s'étaient habillées en hommes, et, armées de lances, elles arrêtaient et poignardaient impitoyablement les fuyards.

On pense bien que nous voulûmes goûter de ce petit lait que tout le monde célèbre ici. S'il faut le confesser, nous n'en fûmes guère satisfaits. Le médecin du lieu prétend qu'il est souverain pour les maux de poitrine : il faut bien le

croire. Puisse cette jeune femme si intéressante, si belle, que nous laissâmes malade et presque mourante, en éprouver l'efficacité tant vantée! Malheureusement, lorsque nous la quittâmes, toute espérance de salut était à peu près perdue.

Elle avait voulu gravir à pied le *Gabris*, montagne qui n'est pas fort élevée, et du sommet de laquelle les milliers de village du canton de Glaris apparaissent comme des reliefs de carton sur une de ces toiles où l'on nous montre les capitales et leurs édifices; mais, à peine eut-elle fait quelques pas sur la croupe de la montagne, qu'elle se sentit oppressée; ses jambes fléchirent, elle tomba, et l'on fut obligé de la transporter à Gaïs dans un état de souffrance inexprimable. Je croyais passer plusieurs jours dans ce village, mais l'image de cette femme, promise à une mort si prompte, si infaillible, aurait désanchanté les plus beaux spectacles. D'autres voyageurs quittèrent Gaïs comme moi, ne pouvant s'accoutumer aux cris de douleur et aux prophéties sinistres de cette intéressante et malheureuse mère.

— N° XV. —

CANTON D'APPENZELL.

Nachdem es versucht hatte, drey Schritte gegen die gesellschaftliche Verfeinerung zu thun, so that es bald wieder zwey zurück, aus Furcht, seiner Freyheit zu schaden.

Après avoir fait trois pas vers l'état de société, ils ont reculé bien vite de deux, de peur de ne plus être assez libres.

BODMER.

Le canton d'Appenzell a une physionomie particulière. C'est un des points les plus élevés de la Suisse : les plaines y sont rares, peu d'arbres s'y plaisent, à l'exception du sapin qui croît et s'attache dans le fond des gorges, attristant les regards de sa sombre couleur. Ce manteau de verdure qui s'étend sur les collines a quelque chose d'uniforme, mais de moins monotone que la teinte grisâtre des maisons de bois éparses de tous côtés ; mais nulle part on ne respire un air

plus pur, plus diaphane, plus léger. Les regards s'étendent aussi loin que l'horizon et peuvent apercevoir jusqu'aux moindres accidens du terrain. Des eaux abondantes en tempèrent la trop grande vivacité : à chaque pas on rencontre des sources, chaque habitation possède un ruisseau, une fontaine, un bras de torrent.

L'Appenzellois aime ses foyers et sa liberté avec passion. Loin de son pays il languit et dessèche comme une plante privée du soleil. C'est de lui que Bodmer disait : « Après avoir essayé trois pas vers l'état de société, il recule bien vite de deux, de crainte de cesser d'être libre. » Jamais on n'a pu ployer son caractère âpre et sauvage aux formes embarrassantes de la civilisation ; sa langue est fière comme sa figure : il ne sait pas plus arranger l'une que l'autre. Il dit ce qu'il pense, et l'expression chez lui suit spontanément la pensée. Ses vêtemens participent de cette ignorance des convenances, de ce dédain affecté pour les modes des grandes cités, de cet amour de l'indépendance. L'été, il porte une petite camisole de coutil qu'il met comme une chemise ; ses larges culottes, que rappelle un peu la forme de nos pantalons à la cosaque,

sont à peine serrées autour du corps ; deux bretelles de peau les soutiennent sans le gêner dans sa marche. C'est ainsi qu'il se présentait sur le champ de bataille quand un peuple voisin venait pour le réduire en esclavage ; tel est son vêtement habituel. Mais dans les montagnes il y a quelques jours de l'année ou l'Appenzellois songe à sa parure : c'est le jour où il conduit ses vaches sur les Alpes, ou les ramène au village. Il est femme alors, et rêve à sa parure comme une jeune mariée la veille de ses noces. Au point du jour il se lève, passe la plus belle de ses chemises, met une culotte de coutil qu'il a teint la veille d'un jaune luisant au moyen d'une préparation d'œufs et de lait caillé ; puis de larges bretelles d'écarlate où le nom de son maître ou de sa belle est brodé en soie. Un mouchoir de toile peinte est noué autour du cou et lui descend sur la poitrine en guise d'écharpe, que retiennent des rubans de diverses couleurs, présent de celle qu'il aime, ainsi que le beau bouquet qui orne son grand chapeau. Autant la figure de l'Appenzellois est empreinte de fierté et de rudesse, autant celle des jeunes Appenzelloises a de douceur et de finesse. La plu-

part sont blondes et se distinguent par une belle carnation et une peau éclatante de blancheur. C'est parmi les brodeuses du canton qu'on trouve les plus jolies figures.

Presque toutes les ames que la nature a fait naître sur les montagnes de l'Appenzell, elle les a douées d'une force de corps prodigieuse et d'un esprit qui a toute la vivacité de l'air qu'on y respire. Nulle part nous ne rencontrâmes des imaginations plus mobiles ni plus poétiques. Sur la route d'Appenzell nous entrâmes dans un village où disputaient deux hommes assis en face l'un de l'autre. Autour d'eux étaient groupés plusieurs habitans dans des attitudes diverses, mais toutes pittoresques, l'œil attaché sur les deux antagonistes. Notre arrivée troubla la lutte, mais sans la terminer. Les deux rivaux, qui s'étaient levés en nous apercevant, s'assirent après nous avoir salués, et continuèrent leur discussion. Elle roulait sur la comparaison des vaches de l'Appenzell et des vaches de l'Emmenthal..... Celui qui s'était fait l'avocat des vaches de l'Emmenthal était un pâtre coiffé d'une calotte rouge, qui à chaque mouvement oratoire un peu vif inclinait de quelques degrés

sur son oreille gauche, et donnait à sa physionomie déjà si vive quelque chose de burlesque et de martial. L'autre était un simple vacher, mais plein de fierté et glorieux des mille rubans attachés à sa boutonnière, trophées dont l'avait orné les jeunes filles du canton. Nous nous approchâmes. Les groupes d'acteurs de ce drame pastoral s'écartèrent pour nous faire place, et nous nous trouvâmes à côté des deux héros. Notre présence sembla les enflammer; ils se levèrent alors et commencèrent un combat nouveau. Qui eût pu sténographier cette scène dialoguée aurait composé un tableau singulièrement original. Ce n'était point un combat de bergers tel qu'en ont chanté Théocrite et Virgile, mais une lutte à l'instar de celle de deux orateurs anglais, montés sur les hustings et se disputant la candidature. Nous doutons que l'extrême liberté de la langue électorale, l'amour des applaudissemens, l'enivrement de la faveur populaire, l'irritation de l'orgueil ou l'insolence du rang eussent mis dans leur bouche des réparties plus vives, des moqueries plus cruelles, des plaisanteries plus mordantes. C'était un assaut de railleries amères, d'épigrammes dé-

chirantes, de sarcasmes altiers et comiques, que la figure moitié bouffonne, moitié sérieuse, et les gestes désordonnés des deux pâtres rendaient on ne peut plus dramatique. Il n'y avait dans les groupes ni jalousie ni préférence pour l'un ou l'autre des rivaux. Chaque trait d'esprit était accueilli par des ris universels, sorte de triomphe qui laissait un moment de repos au vainqueur et redoublait la colère du vaincu, qui de la main tâchait d'imposer silence, et, se recueillant, laissait tomber à son tour des mots malicieux, et mettait les rieurs de son côté.

— N° XVI. —

LES BERGMANNLEIN.

L'œil de l'homme ne les a jamais vus, sa main n'a jamais pu les toucher, ni sa pensée concevoir, ni ses sens exprimer ce qu'ils étaient.

SHAKESPEARE.

Divisé en deux districts, de population et d'étendue inégales, mais chacun représenté à la diète par un député, le canton d'Appenzell offre à qui vient en Suisse pour étudier les deux cultes de quoi exercer ses méditations. Les rhodes intérieures qui s'étendent au nord et à l'ouest sont formées exclusivement de protestans, les rhodes extérieures qui s'étendent au sud-est sont habitées par les catholiques. Chacune de ces deux fractions a ses mœurs, sa physionomie, ses habitudes particulières. Les réformés sont plus riches, mieux logés, mieux vêtus que les catholiques. Il doivent l'aisance dont ils jouis-

sent au commerce dont ils se sont presque entièrement emparés, et qu'ils exercent avec une probité et une intelligence qu'on ne saurait assez louer. Leurs habitations sont vastes, commodes, construites avec goût et ornées le plus souvent de jolis jardins qu'ils cultivent avec délice. Froids, réservés, occupés de leur négoce, ils reçoivent l'étranger, mais non pas avec le même empressement que leurs co-religionnaires. Tous les voyageurs ont parlé de la population catholique de l'Appenzell, peuplade alpestre qui a toute la bonhomie, la candeur, la simplicité du bon vieux tems. Ce tems, en fuyant, n'a pu affaiblir en elle cette piété vive, cette foi ardente, cet enthousiasme religieux qu'elle avait lorsque la réforme vint pour la troubler dans ses naïves croyances. Il ne l'a point non plus dépouillée de son amour pour le merveilleux, de sa pente aux idées mystiques, de ses superstitions; elle croit comme autrefois aux devins, aux sorciers, au pouvoir dont sont doués certains êtres de correspondre et de s'entretenir avec les puissances invisibles. Elle a des *bergmännlein*, nains qui habitent des endroits retirés, des antres, des trous de rochers. Ils paraissent à l'Ascension;

dès que la neige est tombée, ils s'échappent et se cachent dans leurs retraites avec les provisions excellentes qu'ils ont su dérober. Ils aiment surtout les fromages faits avec le lait de chamois. Quelquefois, quand ils ont faim, ils épient la jeune bergère ou le pâtre, et si l'un ou l'autre sommeille ou abandonne son troupeau, alors ils s'approchent de la plus belle vache, la flattent de la main, la caressent, l'appellent, et l'emmènent. Le pauvre berger se désole; mais bientôt il voit sa génisse que lui ramènent les bergmannlein plus grasse, pleine d'un lait plus pur et plus blanc; car ces nains ne sont pas méchans. Souvent on les a vus pendant la nuit ramassant des branches de bois mort qu'ils plaçent en tas sur les grandes routes, afin que les enfans des bergers qui sont obligés de parcourir les forêts aient moins de peine pour trouver de quoi entretenir le foyer de leur père; d'autres fois ils coupent l'herbe des champs, et le paysan est étonné de trouver ses prés fauchés; d'autres fois quand un laboureur a supporté le poids du jour, qu'il a travaillé pour nourrir sa famille, quand la sueur découle de son front et que le sommeil s'étend sur ses paupières, ils

descendent sans bruit de la branche ou de la cime du rocher où ils se sont posés, et placent à ses côtés du lait caillé et des fruits mûrs. On les voit quelquefois le soir danser au clair de la lune. Il ne faut pas troubler leur fête et leurs joies, car ils s'en iraient et ne reviendraient plus. Surtout il faut bien se garder de leur faire des niches comme ce paysan qui échauffa le roc où ils venaient s'asseoir, et scia les branches d'arbres où ils se perchaient, et dont les vaches, dès ce moment, ne donnèrent plus de lait ni les champs de moisson.

Cette croyance aux génies, générale dans les Alpes, se retrouve dans les communes catholiques de l'Appenzell modifiée, altérée par l'esprit naturel des habitans, les institutions ou les localités. Elle pénètre jusque sous le toit de la vieille femme protestante qui moins naïve, souvent aussi crédule, fait plus de difficulté d'avouer des superstitions que repousse si sévèrement la religion qu'elle professe. Les pâtres y ont une foi entière; presque tous ont des histoires qu'ils racontent aux voyageurs, et dans lesquelles les bergmännlein, comme nous l'avons dit plus haut, jouent le principal rôle... C'est

une croyance populaire contre laquelle est impuissante l'éducation ou le raisonnement. En vain on essaierait de les détromper, on n'y parviendrait pas. Il faut les écouter quand leurs contes sont poétiques et leur pardonner en faveur de leurs vertus hospitalières. Ils ne s'enquièrent pas de votre foi. Réformé ou catholique, leur porte vous est toujours ouverte. Si vous avez froid, les branches de bois mort sont là pour allumer le feu. Etes-vous malade, ils connaissent la vertu des plantes des montagnes et vous prodiguent les soins les plus désintéressés.

— N° XVII. —

APPENZELL.

L'HERMITE DE LA CHAPELLE DES ROCHERS.

Hic præteritos commemorare dies, æternos meditare.

Souviens-toi de tes jours passés, et médite sur les jours à venir.

Appenzell, chef-lieu des Rhodes catholiques, est assis dans un joli vallon, enfermé de tous côtés par des barrières naturelles. Les maisons n'y sont pas, comme à Gaïs, séparées les unes des autres, mais réunies et comme agglomérées, et presque toutes construites en bois. Quelques-unes ont l'âge des anciens patriarches, et appartinrent à ces braves du quinzième siècle, qui surent défendre si courageusement leur liberté. On nous en montra qui dataient de 1400. Les descendans de ces fiers

républicains conservent religieusement ces vieux manoirs, qui réveillent de si beaux souvenirs et où l'on n'entre qu'avec une sorte de saisissement. Mais rien ne parle plus éloquemment à l'ame que les drapeaux ennemis, dont le tems effaça la couleur, que le fer appenzellois transperça et mutila, et qui sont appendus à la voûte de l'église, édifice gothique qui a de beaux détails. A côté est une chapelle transformée en ossuaire et qui renferme les restes de tous ceux qui, depuis plusieurs siècles, moururent à Appenzell. Quelques brins de poussière noirâtre recouvrent à peine ces ossemens, qu'on a retirés de terre pour les jeter là pèle-mêle comme dans nos catacombes. Des feux rougeâtres, formés par la lumière de cierges bénis, éclairent ces cryptes funèbres ; une grille sépare les spectateurs de ces restes arides où sont mêlés les héros de Stoss et de Wögefilegg. A chaque pieu de cette grille est attaché un crâne avec une étiquette qui contient le nom du mort; il reste ainsi exposé pendant une année, alors vient le fossoyeur qui déchire ces inscriptions, détache les crânes, les jette dans l'ossuaire où l'œil de la piété peut encore les reconnaître, et les remplace par des têtes

nouvelles. Quelques pièces de monnaie qu'il obtient des parens ou des amis du mort sont le salaire de son triste office. C'est ce même peuple si joyeux, si turbulent, qui se livre avec des transports tumultueux aux plaisirs de la table, de la danse, de la gymnastique, qui a des images si lugubres sous les yeux!

La chapelle des rochers, *Wildkirchlein*, est le but d'une jolie promenade qui n'offre aucun danger, qu'on peut faire en un jour, à pied, sans fatigue, et qui présente des aspects variés et poétiques. C'est d'abord Wissbad et ses pittoresques escarpemens, puis Im Aescher, petite cabane encaissée entre des rochers ; ensuite un pont de bois jeté sur un précipice et assis sur des rocs de la hauteur de plusieurs centaines de pieds ; c'est là qu'il faut s'arrêter, prendre ses crayons et esquisser les points de vue qui s'offrent de tous côtés. Le tableau est tout fait : on n'a besoin que de copier. Au sud sont la See-Alpe, qui semble reposer dans un ruban d'argent formé par les eaux d'un petit lac et de celles de la Sitter, et l'Eben-Alpe qui couronne ce premier plan ; au fond de la vallée est le *Hoch-Kasten*, qui s'élève majestueusement ; en face,

les rochers de Macries, qui dominent les cinq têtes menaçantes du *Glockerne*. On atteint bientôt le Wildkirchlein, petite chapelle où vient prier quelquefois un pauvre hermite qui habite une grotte voisine ; un peu de paille, quelques feuilles sèches, du bois mort lui servent de couche suivant les saisons ; par intervalle il sonne une cloche dont le son retentit au loin sur les gradins de ces Alpes, et alors le voyageur s'arrête pour prier, le pâtre joint les mains et fait le signe de la croix, la jeune paysanne s'incline, et se recommande à la Vierge... Cet hermite, comme tous ceux des pays catholiques, exerce un grand empire sur l'imagination de ces ames pieuses ; il les réconcilie, les rapproche, les fait asseoir à la même table et manger le même pain. La mère qui n'a pas de nouvelles de son fils absent vient frapper à sa porte et le consulter ; le jeune pâtre, qui croit que les herbes de ses montagnes sont inefficaces pour sauver son vieux père, se met aussitôt en route, fait le pélerinage de la *chapelle des rochers* pour le recommander aux prières du bon hermite. Il n'est pas rare de voir des pélerins de tout âge, un chapelet à la main, gravissant la montagne

où s'élève la grotte sainte, pour aller consulter cet homme de Dieu, qui a pour séduire ces ames simples plusieurs dons ; car il a étudié les vertus des plantes et en possède les noms ; il connaît l'histoire de son canton, et, sous son vêtement de bure, son cœur bat au récit des campagnes glorieuses des Appenzellois. Il lit dans les livres de psaumes, et a des textes tout prêts pour toutes les infortunes ; il a souffert la faim, la soif, la fatigue, et connaît le cœur humain ; aussi ses paroles sont écoutées comme des oracles. « L'hermite des rochers l'a dit, » entend-on répéter dans ces hautes montagnes. C'est comme si l'apôtre descendu du ciel avait parlé.

Le soleil était à moitié de sa course lorsque nous quittâmes Appenzell. A huit heures, nous arrivâmes aux premiers chalets du *Kamor-Inférieur*, où nous passâmes la nuit, afin d'atteindre le lendemain, au point du jour, le *Hoch-Kasten*, qui s'élève à 5,540 pieds au dessus de la mer, et d'où notre guide nous assura qu'on jouissait d'une des plus belles vues de la Suisse. Nous y parvînmes avant le jour par un chemin roide et difficile. Autour de nous tout semblait

englouti dans un océan de vapeurs : le soleil parut, et comme si l'on eût déroulé un rideau masquant une décoration d'opéra, il chassa ces ténèbres, et les objets qui nous entourèrent, et qui jusque là étaient perdus pour nous, sortirent du néant et se révélèrent dans toute leur splendeur.

Devant nous s'offraient la *Suisse-Orientale*, le *Rhinthal*, le *lac de Constance*, et plus loin le *Tyrol*, jusqu'à la *Carinthie*, et une partie de la *Souabe*. A nos pieds, nous voyions le *Kamor-Inférieur*, le *Staubern*, le *Kanzel* et le *Wieder-Alpe*. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer ces hautes montagnes, ces vallées profondes, ces torrens rapides, ces précipices sans fonds, éclairés par les feux du soleil levant. Après une assez longue station, nous nous dirigeâmes vers Kobelwies par un chemin bordé de précipices affreux. Pendant ce trajet, qui n'est pas sans danger, et qui dura quatre heures environ, nous rencontrâmes plusieurs députés des communes situées au delà de Werdenberg, qui se rendaient à Saint-Gall. Ces bons paysans ou citoyens, qui, armés d'un lourd bâton, cheminaient, fiers de leur indépendance, sans autre

recommandation que leurs cheveux blancs, sans autre titre que trois quarts de siècle de travail, et allaient décider sans appel des affaires les plus importantes et traiter peut-être avec les envoyés des principales puissances de l'Europe, nous rappelèrent le tems des patriarches.

Kobelwies est un petit village qui n'a rien de remarquable. Nous n'en ferions pas mention sans les bains du *Kienberg*, dont on fait usage contre les fièvres produites tous les ans par les exhalaisons des marais du Rhin, et qui y attirent pendant la belle saison beaucoup de malades. Nous ne nous arrêtâmes point à Kobelwies. Le chemin de Haart à Sennewald est délicieux. Nous suivions de jolis sentiers au milieu de bois de hêtres, semés d'échappées de vues tout-à-fait romantiques. A Haart, nous vîmes plusieurs femmes dont la peau était tatouée et gravée de diverses figures; sans les légers vêtemens qui les couvraient nous aurions pu nous croire un moment au milieu d'une peuplade nomade du Missouri.

Nous dînâmes à Sennewald, joli village situé dans une contrée fertile, arrosée par plusieurs

ruisseaux, laborieusement cultivé et remarquable surtout par la quantité de lin et de maïs qu'il produit. A notre arrivée dans l'auberge, nous fûmes témoins d'une scène qui nous intéressa vivement. La table était couverte de mets abondans, et les nombreux convives qui l'entouraient paraissaient célébrer quelque heureux événement..... Nous demandâmes la cause de cette réunion un jour de travail, et l'aubergiste, tout rayonnant de joie, nous raconta qu'il venait de réconcilier deux paysans, qui la veille s'étaient juré une haine éternelle. « Nous respectons ici surtout les lois de l'hospitalité, nous dit l'hôte; aussi quand deux hommes sont en discorde ouverte et que l'on craint quelque malheur, leurs amis tâchent de les faire trouver sous le même toit, et font en sorte qu'ils s'asseoient à la même table. Alors ils deviennent sacrés l'un pour l'autre, ils ont mangé *le pain de la réconciliation*, et cela suffit; ils s'en rapportent à la décision d'arbitres.... C'est ce qui est arrivé ce matin, regardez! et il nous montra les deux jeunes paysans autour desquels les convives étaient groupés, et qui se donnaient la main et semblaient se jurer une franche amitié. « Bravo, Guillaume!

bien, Georges! s'écria l'aubergiste, vous êtes de bons enfans..., allons, à votre santé. » A ces mots, tous les assistans remplirent leurs verres et nous trinquâmes aussi avec MM. Georges et Guillaume.

On nous fit voir à Sennewald le caveau où fut déposé le corps du baron Philippe de Hohensax, tué à Saletz le 2 mai 1596 par son neveu Ulrich Georges et conservé sans aucune décomposition visible pendant plus de deux siècles. En 1745, nous dit-on, le bruit s'étant répandu au delà du Rhin chez les catholiques voisins de Sennewald, que ce corps était celui d'un saint ou d'un martyre miraculeusement conservé, et qu'il préservait la contrée de grêle, de tempêtes, d'inondation et d'autres fléaux, quoique le baron eût été protestant et par conséquent hérétique, quatre vagabonds entrèrent par une fenêtre, ouvrirent le caveau, mirent le corps de Philippe dans un sac, et ayant repassé le Rhin, le montrèrent d'abord dans quelques villages, puis le portèrent à Feldkrich et le déposèrent enfin à Fellengatten, où ils le faisaient voir au peuple pour quelques kreutzers. Des paysans suisses qui revenaient de la foire de

Feldkirch, apportèrent ces nouvelles. Ils ajoutaient que les voleurs cherchaient à vendre le corps soit en bloc, soit en détail; qu'une foule de gens venaient l'adorer à genoux, et qu'il se présentait des acheteurs. Le bailli de Forstech écrivit aussitôt au préfet impérial de Pludentz pour lui demander la restitution des dépouilles du baron d'Hauhensax, et la punition des auteurs de cet attentat sacrilége. Quand on se fut assuré à Inspruck que le baron, loin d'être catholique, avait été un zélé réformé, et que, par conséquent, il ne pouvait être regardé comme martyr, le préfet de Pludentz reçut l'ordre de le faire transporter au bord du Rhin et de le remettre aux Suisses qui viendraient le réclamer. En conséquence, l'huissier en chef de la baronnie se rendit, avec quelques autres notables, à Pludentz le 23 mai, mit le corps dans un cercueil, et le fit porter au bord du fleuve, où le bailli de Forstech l'attendait. Celui-ci, après avoir vérifié que le cadavre, reconnaissable à ses blessures au crâne, était intact, sauf les deux petits doigts, qui avaient été vendus à un amateur de reliques, l'extradition fut faite en présence d'un grand nombre d'habitans qui se prosternaient respectueuse-

ment devant le cercueil en criant au miracle. Après avoir repassé le Rhin, il fut déposé au château de Forstech et y resta quelques jours, qui furent employés à réparer le caveau, et à l'assurer contre de nouveaux attentats. Enfin, le 31 mai 1745, le corps du baron fut enseveli une seconde fois, mais sans aucune pompe, ni cérémonie, parce que le gouvernement fut assez prudent pour ne pas vouloir triompher dans cette singulière affaire, qui fit grand bruit sur les deux bords du Rhin.

De Sennewald à Wardenberg, il y a trois lieues; le grand chemin passe au pied du château de Forstech, qui fut bâti en 1206 sur un rocher de quarante pieds de hauteur, et sur la lisière d'une vaste forêt. Du haut de cet antique manoir qui tombe en ruine, et n'est plus habité, on jouit d'une vue magnifique sur tout le pays.

Nous quittâmes la grande route près du château, et nous suivîmes un chemin de riantes prairies, qui nous conduisit à Saletz. Comme nous passions devant l'église, la cloche appelait les habitans de ce joli village à la prière du soir. Nous suivîmes la foule et nous entrâmes dans le

temple. Nous étions debout, selon l'usage du pays, au milieu de vieillards, de femmes et d'enfans qui venaient sanctifier la fin de la journée, quand le pasteur, dont le front calme et la physionomie pleine de bonté commandaient le respect, arriva. Il salua d'un air satisfait ses paroissiens, et, nous ayant remarqués, s'approcha de nous avec honnêteté et nous dit : Soyez bénis. Le ton affectueux avec lequel le ministre nous adressa cette salutation pastorale et simple nous pénétra vivement.

Il se revêtit d'un manteau noir, monta en chaire, et fit, avec onction, une courte prière, que les paysans écoutèrent avec un recueillement et une piété admirables. La cérémonie terminée, et comme nous nous disposions à continuer notre route, le ministre s'avança, et nous invita avec bonté à le suivre chez lui, afin d'y prendre quelques rafraîchissemens. Nous acceptâmes et nous entrâmes au presbytère, où, en quelques instans, on nous servit du pain, du fromage, un lait excellent et des fruits exquis.

Le pasteur était aimable et instruit. Pendant notre petite collation, nous le questionnâmes

sur l'état du clergé réformé dans le canton de Saint-Gall. « Le clergé réformé n'est pas riche, nous dit-il ; le revenu des cures ne dépasse presque jamais 400 florins d'empire, et la plupart même n'en valent guère plus de 200 ; il consiste ordinairement en prés et en champs que le pasteur est obligé de faire valoir lui-même.

» C'est le plus souvent le fils d'un des paysans d'une paroisse qu'on destine à en devenir un jour le desservant. Il va étudier trois ou quatre ans à Bâle ou à Zurich, et revient ensuite dans son pays prendre les ordres, après avoir été examiné dans le synode. Ces pasteurs ne sont pas des savans, mais ils en savent assez pour être de fidèles disciples du Christ. Les ministres sont tenus de prêcher les dimanches et les jeudis ; ils enseignent l'hiver la lecture, l'écriture, le chant des psaumes et le catéchisme aux enfans, parce qu'il y a très-peu de paroisses assez riches pour entretenir des maîtres d'écoles. Quand un de leurs paroissiens meurt, ils accompagnent le convoi au cimetière ; là, ils font une courte prière, non pour le mort, mais pour sa famille, et ils terminent la cérémonie par une exhortation à penser à la brièveté de la vie, à se pré-

parer à la mort par un bon emploi du tems, et à prendre soin de la veuve et de l'orphelin, si le défunt en a laissé.

» En général, le sort d'un bon ministre n'est point à mépriser dans le canton de Saint-Gall, surtout lorsqu'il sait se faire aimer des paysans. Il ne doit donc point se mêler des affaires du gouvernement, ne pas trop déclamer contre l'ivrognerie, mais prêcher souvent contre le vol, et, dans quelques communes isolées fort superstitieuses, contre les *sorciers*. S'il possède en outre quelques connaissances en médecine, alors il est chéri et respecté ; il n'y a point de bonne fête, point de repas de noces ou de baptême où il ne soit invité et même obligé d'assister ; là il tient la première place à table, et tout le monde lui fait honneur. »

Une heure s'était écoulée depuis notre arrivée à la cure, et, malgré le plaisir que nous éprouvions à écouter le digne ministre, nous prîmes congé de lui, afin de gagner, avant la nuit, Werdenberg, dont nous aperçûmes bientôt le château, quoique nous en fussions encore éloignés d'une lieue et demie de Suisse.

— N° XVIII. —

FLORE DES ALPES.

Dans l'immense jardin de la nature point de terrain qui soit entièrement stérile ; depuis le sable le plus fin jusqu'au plus dur rocher, depuis les pays situés sous la ligne jusqu'au climat du pole, il n'est guère de sol qui ne nourrisse quelques espèces de plantes, et aucune saison n'est dépourvue de fleurs.

STURM, *Leçons de la nature*.

Nous nous arrêtâmes quelques jours à Werdenberg pour faire diverses excursions sur les montagnes voisines, moins du reste pour y jouir des vues admirables qu'on y découvre, que pour y étudier la végétation des Alpes, qui est ici bien différente de celle des plaines ou des montagnes que l'homme a conquises, et où passe le soc de la charrue. La terre, dans ces hautes régions, est parée comme au moment où elle sortit des mains du créateur. On éprouve souvent, en les parcourant, la même impression qui saisit

le voyageur européen à l'aspect d'une forêt vierge de l'Amérique, et quelquefois, comme Colomb, on peut croire avoir trouvé un monde nouveau. Nous explorâmes quelques-unes des sept Churfursten, le Balfries, et d'autres montagnes élevées, partout étudiant ces lois de la végétation, que le professeur Wiss a si admirablement déduites dans son ouvrage sur l'Oberland.

Lorsqu'on arrive à une certaine hauteur, aux sapins succède une région de broussailles condamnées à ramper plus haut, puis un épais gazon d'herbes alpestres aromatiques : c'est là que les bestiaux trouvent leur nourriture. De tems en tems, au dessus des plantes modestes qui tapissent le sol, s'élève la tige superbe de l'aconit (*veratrum album*) et de la gentiane dorée ou purpurine (*gentiana lutea et purpurea*), parure végétale de ces contrées où brille le beau rosage des Alpes (*rhododendron*). Semblable au laurier, on dirait que la nature a voulu placer une couronne sur son feuillage, et lui donner ainsi le premier rang dans l'empire de Flore. C'est à cette fleur surtout que Haller eût pu appliquer ce qu'il dit de la noble gentiane. Le poète des Alpes n'eût pas dû l'oublier.

Wyttenbach a remarqué que, plus on s'élève vers le sommet des Alpes, plus on rencontre de gras pâturages aux lieux mêmes que, peu de jours auparavant, la neige couvrait encore. La soldanelle, la primevère (*primula*), si lentes quelquefois à émailler de leurs brillans calices les plaines de pays plus chauds, fleurissent sur les montagnes au milieu des frimas, ou au moins avant qu'ils aient entièrement disparu. Mais aussi sur les Alpes, la terre, presque toujours noire, s'imprègne plus vite des premiers feux du soleil; l'humidité que la neige y a laissée semble encore lui donner une nouvelle force productive, et l'électricité, plus active à mesure qu'on s'élève dans l'atmosphère, achève d'expliquer ce développement rapide et cette prompte floraison des végétaux.

Leur couleur est d'un vert plus prononcé et plus foncé que dans les vallées; ils sont ainsi plus propres à absorber les rayons du soleil; sans doute encore ils doivent à cette teinte différente de retenir une plus grande quantité de calorique, et de résister avec plus de force et d'activité à l'atteinte mortelle des frimas. Aussi n'est-il pas rare de trouver un brillant tapis de fleurs

où, quinze jours auparavant, on n'apercevait qu'une neige épaisse.

Par un bienfait de la nature, les vapeurs de l'atmosphère, que meut une force naturelle, s'amoncèlent, se condensent au dessus des cimes des hautes montagnes. Sur ces rochers arides, sur ces croupes presque nues, la nature a fait naître, dans les saisons tempérées, quelques végétaux que ce sol ingrat ne saurait alimenter : c'est de cette atmosphère, chargée de vapeurs, qu'ils tirent leur nourriture. Sans cesse humides de rosée, même pendant les plus grandes chaleurs de l'été, leurs feuilles pompent ainsi la substance qui manque à leurs racines ; de là vient que ces plantes sont presque toutes spongieuses. On comprend comment il est si difficile de cultiver dans nos jardins les fleurs alpestres ; elles y meurent, ou du moins n'y poussent que fort lentement, tandis que, sur le sol aride et élevé pour lequel la nature les a formées, recevant par tous les pores l'humidité et la chaleur qui les nourrissent, habituées à un air beaucoup plus vif et plus subtil, à une atmosphère plus agitée, elles croissent et se développent avec une grande activité : nouveau bien-

fait d'une sage Providence, puisqu'à peine les plantes ont-elles quelques jours d'été pour jouir du soleil, vivre et fleurir, qu'elles sont tout le reste de l'année engourdies par les frimas, ensevelies sous une neige abondante. Heureusement, douées d'une force plus vivace, elles savent conserver, pendant ce long sommeil, les semences, espoir d'un autre été, qui doivent servir à perpétuer leur famille.

La neige n'est donc point mortelle aux plantes des Alpes; elle semble au contraire ne les envelopper d'une sorte de duvet, pendant les longs hivers, que pour les garantir des rigueurs du froid et protéger leur structure délicate contre les atteintes de la gelée qui, dans ces hautes régions, arrêterait bientôt leur essor. Toutefois les neiges peuvent devenir funestes aux plantes alpestres, lorsque dans un hiver plus précoce elle tombe avant que le sol ne soit disposé à la recevoir.

Cette circonstance a paru à Wahlenberg une des principales causes qui donnent aux Alpes de la Laponie, sur celles que nous parcourons en ce moment, l'avantage d'une végétation beaucoup plus active, à plusieurs égards, sous un

climat beaucoup plus froid. « Les pluies froides et la neige, dit-il, traversent rapidement l'atmosphère, mais elles exercent dans les lieux où elles tombent une influence durable; elles répandent dans l'air une fraîcheur qui se fait sentir, surtout aux végétaux. »

Près du pôle les pluies d'été sont plus rares et moins abondantes. Pendant la belle saison, le soleil continuellement au dessus de l'horizon réchauffe et dessèche l'atmosphère; aussi n'y tombe-t-il jamais de neige : jamais de ces orages, de ces coups prolongés de tonnerre si fréquens dans les montagnes de l'Helvétie. Lorsqu'au chalet le vacher entend ces bruits de foudre répétés par les échos des Alpes voisines, il prédit que la nuit ne se passera pas sans qu'il tombe une pluie froide ou de la neige; et cette prédiction, l'événement ne la dément presque jamais. Sans rien redouter de semblable, le botaniste peut parcourir des mois entiers les Alpes de la Laponie. Il n'a à se défendre que du soleil et des mouches; tandis que les chalets de la Suisse lui seraient quelquefois un abri insuffisant contre la grêle et les tempêtes.

Protégés pendant toute la saison par l'action

non interrompue du soleil et par la lumière d'un jour sans nuits, les arbres croissent en Laponie avec une promptitude et une vigueur sans égales. Presque jamais la pluie, et jamais la neige n'y viennent refroidir l'élan de la nature; aussi la végétation s'étend-elle avec rapidité jusqu'aux limites des frimas éternels. Dans les Alpes suisses, les neiges d'été fondent et laissent la terre nue plus tôt qu'on ne pourrait le croire; mais celles d'hiver continuent à couvrir le sol dans les endroits que le soleil n'échauffe pas, et où les nuits sont plus fraîches. Ainsi l'on trouve dans les Alpes de la neige permanente bien au dessous des limites où elle ne fond jamais, et la région supérieure y est beaucoup plus étendue qu'en Laponie. Cette circonstance, jointe aux neiges nouvelles et aux nuits presque toujours glaciales, s'oppose à ce que ces contrées ressentent les effets d'un été plus long, empêche la végétation des arbres à feuilles, qui, sur les Hautes-Alpes, se renouvellent annuellement, et repousse les plantes alpestres dans la région inférieure où croissent les hêtres. D'un autre côté, la longueur de la saison et ces refroidissemens accidentels de l'at-

mosphère sont très-favorables aux plantes qui végètent du printems à l'automne, et qui dans les contrées pôlaires n'ont qu'une courte existence. Aussi les voit-on se rapprocher de la ligne des neiges éternelles. Quelquefois même au dessus de cette ligne une végétation animée, une fleur brillante remplacent presque subitement la neige à peine disparue. C'est dans ces intervalles de température différente, dans ces alternatives de chaud et de froid qu'il faut chercher les causes de l'étendue plus considérable, en Suisse qu'en Laponie, qui existe entre la région des neiges éternelles et celle où croissent les arbres. Tous ces faits réunis expliquent comment on y rencontre à la fois des plantes qui vivent dans un climat très-chaud, et d'autres auxquelles il faut une zone tempérée. Cependant plusieurs indices tendent à prouver que cette végétation si belle le serait encore davantage si elle n'était arrêtée et bornée par les neiges. L'herbe des pâturages est grasse et épaisse, mais il n'est presque pas d'endroits où elle s'élève assez pour pouvoir être fauchée.

La flore des Hautes-Alpes se compose de plantes, ou dépourvues de tiges, sessiles (*acaules*),

ou rampantes, ou à tiges couchées (*repentes*), tombantes (*decumbentes*), telles que le *geum reptans* et le *geum montanum*, l'*iberis rotundifolia*, l'*anthirrhinum alpinum*, l'*hedysarum alpinum*, la *viola calcarata*, l'*arenaria poligonoïdes*, etc. On en trouve aussi qui sont roides et serrées afin de pouvoir supporter le poids de la neige : tels que le *cnicus spinosissimus*, la *saxifraga aïzoon*, le *veratrum album*. Elles sont toutes plus ou moins de la nature des plantes qui conservent leurs feuilles pendant l'hiver (*semper virentes*).

On chercherait inutilement dans les régions les plus élevées des Alpes suisses quelques autres plantes alpestres, trop délicates, sans doute, pour résister aux frimas. L'*epilobium angustifolium* et le *sonchus alpinus* sont de ce nombre. Dans les vallées qui ne sont exposées qu'aux vents de l'Italie et aux neiges tardives, et où les neiges ne durent qu'un moment, les céréales mûrissent jusqu'à une assez haute élévation ; sur les pentes septentrionales, une neige du mois de juin suffirait pour les anéantir, ses flocons écrasant les épis au moment où se développe la sève. Les laboureurs des vallées d'Engelberg, d'En-

siedln et du canton d'Appenzell, en ont fait plusieurs fois la triste expérience. Ces accidens, survenant ainsi au milieu de l'été, ne permettent pas non plus aux arbres à feuilles délicates de croître sur ces montagnes; ils détruisent en quelques instans les frêles bouleaux. Le hêtre leur résiste mieux, son feuillage est plus épais; les noires et hautes pyramides de sapins aux rameaux pendans, semblent destinées à braver les plus violentes tempêtes et les vents déchaînés du nord.

De semblables souvenirs, des observations de ce genre nous ont paru devoir ajouter un vif intérêt aux explorations alpestres. Chaque pas dans ces hautes régions offre au botaniste de nouveaux sujets d'étude. L'aspect d'une foule de plantes rares remplit son ame de joie. La structure de leurs feuilles, l'émail brillant et varié de leurs fleurs excitent sa curiosité. Quelquefois aussi il pense avoir découvert une plante inconnue! de son calice moins étroit sort un parfum plus suave; un duvet cotonneux plus abondant garantit du froid ses tiges délicates. Le nouveau Linnée la classe déjà, il veut qu'elle porte le nom de son amie; mais en regardant de plus

près ce don de Flore, il s'aperçoit que ces larges feuilles, que ces fleurs d'une couleur si pure appartiennent à une espèce qu'on rencontre partout dans les jardins, et que la nature toujours prévoyante ne l'a douée de cette mâle vigueur, de ce luxe de végétation, que pour la défendre contre les dangers qui la menacent souvent au milieu des vents et des orages.

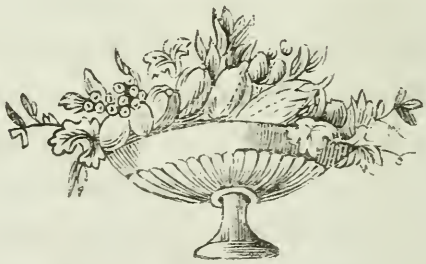
Dans ces solitudes aériennes où l'homme n'arrache ni ne plante, un bien plus grand nombre de végétaux d'espèces différentes se mêlent entre eux.

La flore des Alpes a ses traditions, ses ballades, inspirées par les vertus de quelques fleurs, par les malheurs causés par une plante vénéneuse. Pour celui qui passe en revue ces innombrables richesses, elles sont comme des épisodes romanesques qui ajoutent du charme, et un tendre intérêt à leur histoire. Ainsi la nature bienfaisante avait placé jadis dans le *thythymale* un suc plus doux qui doublait le lait de la vache qui avait mangé de cette herbe dangereuse. Aujourd'hui les bestiaux n'y touchent plus. Quiconque a foi aux spectres et aux sorcières ne doit pas redouter leur présence s'il

porte sur lui une racine ou bulbe de l'*album victoriale*. Ce talisman préserve des crampes, des maux de dents, lorsqu'on l'applique sur la peau entre deux linges. Plantes maudites, le *satyrium nigrum* gâte le lait des vaches, quand il ne les empêche pas d'en donner; le *niratum album* est nuisible à tous les bestiaux et fait vomir les chèvres. Il n'y a que les mulets, suivant Haller, qui puissent en manger. Pallas assure cependant qu'en Sibérie il n'est pas contraire aux chevaux avant la floraison. L'*aconit bleu* et *jaune* est redouté comme la plus nuisible de toutes les plantes; semblable à l'ame du méchant où tous les vices sont réunis, il attire et concentre les substances les plus funestes au milieu de la plus belle et de la plus riante prairie. Respiré par le nez, son *pollen* cause toujours des effets fâcheux. L'*aconit* jaune (*aconitum lycoctonum*) contient, suivant Ramond, un venin si actif, qu'il est dangereux de le toucher, et que ce contact a plus d'une fois donné la mort. M. de Pfyffer raconte que deux jeunes fiancés, qui, suivant l'usage de quelques cantons de la Suisse, avaient dansé ensemble toute la soirée, moururent peu d'heures après,

parce que le jeune homme avait gardé à la boutonnière de sa veste, au milieu d'autres fleurs, une tige d'aconit jaune.

Sans affirmer positivement l'exactitude de ce fait singulier, M. de Pfyffer ajoute qu'il a pu lui-même se convaincre de la force extraordinaire attribuée à cette plante vénéneuse. Ayant un jour cueilli quelques fleurs d'aconit, il sentit dans le poignet et dans l'avant-bras un engourdissement violent.



— N° XIX. —

LES BAINS DE PFEFFERS.

. . . . . *Informe, ingens,*
Cui lumen ademptum.

Horrible, informe, privée de la lumière des cieux.

VIRGILE, *Enéide.*

La petite ville de *Sargans* est assise au pied de la montagne de Schollberg. Un moment, pendant l'invasion des Français, elle fut élevée au rang de capitale de canton. Elle était toute fière de cet honneur, mais cette gloire municipale n'a duré qu'un court espace de tems; personne n'y pense plus. L'incendie de 1811, qui a consumé une partie de la ville, a laissé des traces bien plus profondes dans le souvenir des habitans. Presque toutes les maisons de Sargans sont aujourd'hui construites en pierre. Ses rues sont larges et animées par une popu-

lation laborieuse. L'ancien château domine la ville : c'était jadis la demeure d'un bailli. Nous ne nous arrêtâmes qu'un instant à Sargans.

Les montagnes dont la vallée du Rhin est bordée à l'est, supportent çà et là des débris de gothiques manoirs, des constructions romaines et de noires forêts de sapins. De l'autre côté du fleuve, le Flescherberg, le Lucencherberg, et la Guscher-Alpe, présentent une perspective lointaine admirable. Rien de plus romantique que cette vue, quand le soleil se couche à demi-voilé dans les nuages. Après une heure de marche, on entre dans *Ragatz*.

Autant la petite ville de Sargans paraît gaie et animée, autant ce pays semble sombre et mélancolique. Bâti sur la croupe d'une haute montagne, et flanqué d'épaisses forêts de mélèze et de larix, Ragatz est traversé par le torrent dévastateur de la Tamina, et dominé par les châteaux de Nydberg et de Freudenberg, dont les ruines, noircies par le tems, reflètent sur ses édifices une teinte lugubre. Les habitans ressemblent à leur ville. C'est à peu de distance de l'auberge du *Sauvage* que la Tamina sort de son effrayante gorge.

De Ragatz à l'abbaye de Pfeffers, il y a une heure de marche. Le chemin est roide et difficile. A force de monter, on finit pourtant par atteindre le sommet. On est alors bien dédommagé de cette route pénible ; peu d'endroits présentent des tableaux aussi rians, aussi pittoresques, aussi variés. La vallée de Sargans, qui a six lieues de longueur sur trois quarts de largeur, déroule devant l'œil charmé du voyageur ses belles eaux vives, ses fraîches prairies, ses gras pâturages ; le Rhätikon présente ses formes imposantes, et les aiguilles des vallées de Pfeffers et de Weisstannen complètent ce beau panorama. On aperçoit les murs de l'abbaye de Pfeffers, qui s'élève comme un palais à côté des humbles habitations du village. Elle est construite en pierre, et revêtue, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au toit, de marbre noir, veiné de blanc, que les montagnes environnantes fournissent abondamment. On suit, pour aller de l'abbaye aux Bains, un sentier pratiqué à droite de la Tamina, et qui longe pendant un quart de lieue environ les flancs de la montagne. Un peu avant d'arriver aux degrés taillés dans le roc, et qui condui-

sent au torrent, on traverse un petit plateau qui couronne le grand ravin. C'est de là que l'œil plonge pour la première fois sur le bâtiment des bains, construit dans le précipice à une profondeur immense. On n'approche qu'avec crainte des bords de ce gouffre ; on est comme suspendu au dessus de l'abîme. En quittant cette station, on côtoie de nouveau les parois de la montagne, et, après avoir descendu par un chemin en zig-zag, on se trouve devant les bains.

Le bâtiment principal occupe l'espace depuis le torrent jusqu'au pied des rochers qui surplombent et forment au dessus de l'édifice comme un dôme menaçant. Il est étroit, long, haut de quatre étages, et construit presque entièrement en pierres de taille : aussi brave-t-il les pluies de pierres qui tombent continuellement des rochers, et les ébranlemens du torrent, qui semble chercher à miner ses fondemens, mais dont la furie est impuissante.

Les deux maisons peuvent contenir deux cents personnes : c'est une ville tout entière ; elles servent de logement aux malades et d'asile aux voyageurs. Les chambres sont en général laides

et incommodes, et quoique le thermomètre descende dans ce ravin profond à plusieurs degrés au dessous de zéro, on n'y trouve ni poêles ni cheminées. Les salles de bains occupent le rez-de-chaussée du petit bâtiment ; moins élégantes encore que le reste de l'établissement, elles sont plus sombres et moins bien décorées. Comme les fenêtres ne s'ouvrent jamais, les vapeurs qui s'exhalent de l'eau thermale s'agglomèrent incessamment, et incommodent les personnes les moins délicates.

On peut se baigner seul ou en société; mais à Pfeffers les deux sexes ne se mêlent pas comme autrefois à Baden. Les bains des hommes sont séparés de ceux des dames. On entre au bain le matin et l'après-midi. D'abord les malades ne restent dans l'eau qu'une heure ; mais à la fin du traitement ils y demeurent une grande partie de la journée. Les cures commencent au milieu de juin, et finissent à la fin d'août.

Nous trouvâmes réunis dans ce triste séjour cent vingt malades des deux sexes, italiens, anglais, suisses, français et allemands, tous attendant impatiemment la fin de la saison. Il faut, en effet, souffrir des maux bien cruels

pour se résigner à rester ainsi enterrés vivans, pendant plusieurs mois, au fond des entrailles de la terre.

Après avoir fait un assez mauvais repas, dont le chamois rôti, bouilli, frit, en salade, fit seul à peu près tous les frais, nous nous empressâmes de quitter ce triste lieu, et nous prîmes des guides pour nous conduire à la source.

La Suisse présente à l'observateur une foule de vues pittoresques, de scènes sublimes, de tableaux gracieux, mais jamais rien de comparable à cette belle horreur : le Dante n'a pas représenté le Tartare plus sombre, plus sauvage. L'antre de la Tamina semble être le péristyle d'un palais infernal. A peine le voyageur a-t-il fait quelques pas sur ce cratère d'eau, que la lumière l'abandonne : l'effroi s'empare de son ame, une espèce de stupeur le domine, un froid gracial le saisit ; il marche sur des planches étroites, frêles et glissantes, soutenues à peine le long des parois d'un rocher schisteux, et des milliers de fragmens d'ardoise qui s'en détachent viennent incessamment lui disputer ce dangereux passage. Dans ce voyage, qui dure

un quart-d'heure, ou plutôt un siècle, à chaque pas il lui semble qu'il va glisser dans le torrent qui roule à vingt pieds au dessous de lui ses ondes furieuses, et dont les mugissemens imitent le bruit du tonnerre, les éclats de la foudre. Quelques fentes, formées çà et là le long du roc, ne laissent pénétrer que par rares intervalles, dans cette galerie souterraine, les rayons d'une clarté blafarde. Il est comme emprisonné sous ces voûtes humides; son pied refuse d'avancer, et son œil, plus timide encore, se ferme malgré lui.

C'est au fond de ces lieux épouvantables, sous une belle voûte de marbre, que jaillit la source chaude; elle fut découverte, selon les uns, en 1038, selon d'autres, en 1240, par deux chasseurs de chamois. De longs tuyaux de sapin conduisent aujourd'hui l'eau thermale à la maison des bains; mais les malades, jusqu'en 1630, descendaient à l'entrée de la gorge à l'aide de cordages, et ils se traînaient jusqu'à la source, souvent au péril de leur vie. On construisit plus tard quelques chétives cabanes, où, dans l'espoir de recouvrer la santé, ils restaient

suspendus plusieurs semaines entre la vie et la mort. On voit encore les trous dans lesquels étaient posées les poutres qui soutenaient ces dangereuses habitations.

— N° XX. —

COIRE.

—

Le pays de montagnes l'emporte autant sur le pays de plaines qu'un lac sur un ruisseau.

WITTEMBACH.

Et que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?

TEL est l'assez triste délassement auquel nous sommes souvent condamnés, nous autres pauvres voyageurs, lorsqu'un orage ennemi a couvert d'eau les grandes routes. Il nous est arrivé quelquefois alors d'envier le sort du lièvre de La Fontaine, qui était au moins occupé de sa peur, et notre mauvaise humeur s'augmentait encore de la beauté des tableaux que l'on a presque toujours ici, même au milieu des tems les plus affreux. Nous ne dirons rien d'une journée ainsi

passée à Pfeffers ; il n'est peut-être pas de pays où l'on s'ennuie, en pareil cas, autant qu'en Suisse ; mais quand l'orage s'apaise, que le ciel resplendit de nouveau, et que les neiges elles-mêmes se couvrent de fleurs, alors que faire, sinon de s'élancer sur ces routes pittoresques, et où vous attendent de si beaux spectacles ? Nous avions vu les environs de Pfeffers tout à notre aise ; nous ne tardâmes pas à prendre le chemin de Coire. Avant de gagner le lac de Vallenstadt et Glaris, nous voulions connaître la capitale des Grisons.

La route de Pfeffers à Coire est magnifique ; elle est bordée, de chaque côté, par de hautes montagnes. Le voyageur, à mesure qu'il avance, voit s'élancer devant lui les nombreux sommets du Rhætikon, où mille accidens de lumière, où l'éclat des neiges et des glaces contrastent avec les teintes grisâtres du Falckniss. On nous avait parlé d'un village pendant en précipice sur les parois escarpées de la Guscher-Alpe, et où, dit-on, les mères ne quittent jamais leurs enfans sans les entourer de liens, de peur qu'ils ne roulent dans l'abîme. Nous pûmes nous convaincre

bientôt qu'il n'y avait rien d'exagéré dans ce récit.

Nous voyagions dans la voiture d'un marchand qui se rendait, ainsi que nous, à Coire. C'était le lendemain jour de marché dans cette ville.

A chaque instant on aperçoit ici, comme dans la vallée de Sargans, des châteaux gothiques; quelques-uns qui ont résisté au tems, d'autres qui tombent en ruine, tous placés au sommet de collines ou de monticules, et qui, de loin, ont l'air de nids d'aigle sur la cime de rocs escarpés; par intervalle, de beaux vergers, de riches vignobles, donnent à la contrée une teinte riante, et ajoutent à l'effet du tableau.

Nous nous arrêtâmes un moment à *Zizers*, où notre marchand avait quelques affaires à traiter, heureusement pour nous, car sa voiture ressemblait à une de ces pataches, tourment des voyageurs sur la route du Bourbonnais.

Zizers n'offre rien de remarquable. C'est dans ses environs que sont situées la belle ferme de Molinara et les ruines du château de Rauch Aspermont. Nous eûmes tout le tems de faire le tour de cet assemblage de maisons dont le bourg

se compose. Nous y remarquâmes une certaine aisance, un air de propreté et de vie qu'il faut attribuer surtout à la fertilité étonnante du sol.

La nuit allait tomber, lorsque nous entrâmes à Coire. Depuis près d'une heure, notre guide ne cessait de célébrer l'auberge du *Bouquetin*. Nous n'avions pas de raison pour croire ses louanges intéressées; nous le suivîmes donc, et bientôt s'ouvrirent les deux battans de la porte de l'hôtel pour laisser entrer notre modeste voiture

Coire est une ville du moyen âge, comme l'attestent ses monumens nombreux. Jadis elle avait plus d'importance. Le passage fréquent des Français et des Autrichiens, dans les dernières guerres de la révolution, l'a souvent désolée. Sa population est presque tout entière protestante. La réforme s'y montre dure et intolérante envers le culte catholique qu'elle regarde comme ennemi et qu'elle traite comme tel. L'évêque de Coire n'a d'autre cortége que quelques pauvres qu'il soulage et nourrit; le reste de ses modiques revenus est consacré à parer une église

antique, qui n'étale quelque splendeur que dans les jours de solennité.

Nous trouvâmes à l'auberge du *Bouquetin* un ami de M. Rodolphe de Salis qui nous proposa de nous conduire à Marchlins. Il parlait avec enthousiasme de la bibliothèque et de la riche collection de minéraux des Alpes et de plantes helvétiques rassemblées avec une savante patience par le propriétaire ; mais le tems nous pressait, les pluies de l'équinoxe nous menacaient déjà ; il nous proposa alors avec une politesse toute française de nous faire les honneurs de sa ville natale et nous acceptâmes son offre obligeante. Il nous conduisit d'abord à l'évêché, bâtiment peu remarquable, mais où l'on admire une salle magnifique, et dont les murs sont ornés d'une longue suite de portraits historiques avec les costumes du tems : presque tous représentent les évêques de Coire ou quelques grands seigneurs du canton. Nous visitâmes ensuite la cathédrale, monument admirable d'architecture gothique, que le tems a noirci et mutilé, mais dont il n'a pu altérer ni les belles proportions, ni les détails pleins de grâce : seul édi-

fice qui rappelle à Coire la magnificence passée du culte catholique. Nous dûmes à la complaisance de notre guide quelques détails intéressans sur les mœurs et le caractère des Grisons.

Les Grisons forment un peuple naturellement doux. Si on l'opprime, il se plaint, il murmure ; son bras s'arme, et il finit par briser un joug qui lui pèse. Les mœurs des Grisons ont conservé, comme leur costume, quelque chose d'antique et de patriarcal. En changeant de religion ils n'ont répudié ni leurs habitudes, ni leurs vieilles mœurs, ni leurs superstitions du moyen âge. Ils sont attachés à leur nouveau culte avec autant de bonne foi qu'à celui qu'ils ont abandonné : peut-être sont-ils encore catholiques dans l'ame, et sans l'oppression dont s'arme la réforme reviendraient-ils à leur ancienne croyance, comme nous les avons vus revenir à leurs anciens pantalons, qu'ils n'avaient quittés que pour plaire à l'exigence de leurs conquérans. Pendant la révolution les Français persuadèrent aux Grisons, qui les crurent sur parole, qu'il fallait abandonner leurs étroites culottes. La mode des amples pantalons régna donc un mo-

ment à Coire; dès que les vainqueurs l'eurent quitté, leur gloire éphémère s'éclipsa.

Les Grisons croient toujours aux sorciers. Tandis que nous attendions le souper que nous avait vanté notre marchand, on nous conta l'histoire encore récente de ce Rossino qui, après avoir parcouru le monde entier, était revenu dans sa patrie, pauvre comme Job, et de dépit s'était fait sorcier; métier qui lui avait valu une jeune et jolie femme, une ferme élégante. des troupeaux nombreux. Peu content de son sort, il avait renoncé à prédire l'avenir, à trouver des trésors cachés, s'était fait voleur de grands chemins et avait fini sa vie aventureuse à douze pieds au dessus de terre sur une des hauteurs voisines de Coire.

Notre marchand avait eu raison de nous vanter l'auberge du *Bouquetin*. Si le français de l'hôte n'était pas aussi riche en germanismes, ce serait un modèle à proposer à tous les aubergistes helvétiques. Son souper était irréprochable.

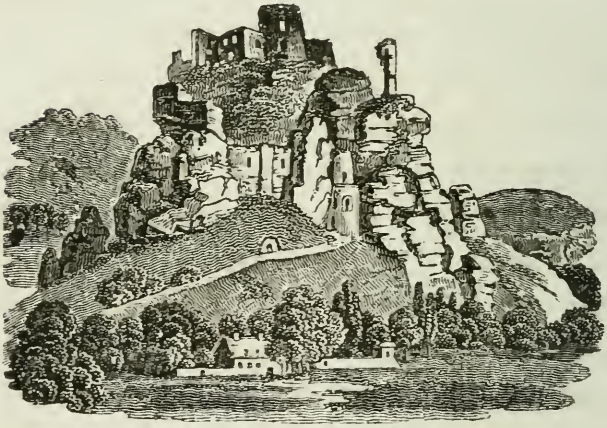
Les marchés suisses sont presque aussi bruyans que les nôtres. Dès six heures du

matin la grande place de Coire était animée par un peuple de marchands qui criaient, gesticulaient, haranguaient et appelaient les passans. A son habit étriqué, à ses culottes et à ses bas de laine, nous reconnûmes l'ennemi des pantalons, le paysan du Prétigau; ce petit costume, il est vrai, lui sied à ravir : il est tout national, et ses couleurs riantes sont comme un reflet de son caractère. Un pâtre, le bouquet au chapeau, la pipe à la bouche et plein d'une morgue tout-à-fait comique, avait l'air de conter fleurette à une jeune fille de l'Engadine dont la parure relevait encore la beauté. Le chapeau noir galonné d'or, le corset de velours de même couleur, les manches écarlates, la jupe légère recouverte d'un tablier de mousseline, annonçaient assez qu'elle était venue à ce marché comme à une partie de plaisir.

Nous fîmes remarquer cette jeune fille à notre gros marchand, qui ne parut pas partager notre admiration. A la jolie paysanne de l'Engadine, il préférait de beaucoup la paysanne de Prétigau. Il en choisit une dans la foule et s'écria : « Voilà ma beauté! voyez ces yeux bleus, ce

teint de rose, cette jolie taille, cette jambe si bien tournée et ces beaux cheveux dont les tresses sont si artistement attachées par une épingle d'or, et laissent tomber négligemment quelques boucles sur les tempes! Vous ne trouverez pas dans les vingt-deux cantons une tête semblable. A travers des manches de chemise bien blanches et arrêtées au poignet par un bracelet de velours noir, apercevez-vous ce bras arrondi par la main des grâces, comme vous le diriez en France? cette jupe bleue, dont les plis sont si serrés, est l'ouvrage de ses mains. » J'avoue que l'éloquence de notre marchand commençait à nous gagner, et nos yeux se détachaient de la jolie fille de l'Engadine, lorsque nous fûmes distrait par l'apparition d'un personnage qui ne ressemblait en rien à ces deux jeunes beautés. C'était un montagnard qui appartenait à cette peuplade à qui on donna d'abord le nom de Grisons, sans doute à cause de la couleur de la laine dont était formé son primitif costume. Un chapeau tricorne haut sur le devant, un habit à longues basques ajoutait encore à son air de bonhomie.

A six heures après midi, la grande place de Coire était déserte. La jeune fille de l'Engadine avait repris le chemin de sa vallée, et la beauté du Prétigau regagnait ses champs, montée sur un mulet, à peu près comme nos laitières des environs de Paris.



— N° XXI. —

LES MASSUES DU DÉSESPOIR.

—

Le désespoir d'un peuple opprimé ressemble à un volcan.

GOETHE.

« Vous voulez donc nous quitter sans avoir visité nos montagnes? nous disait notre hôte du *Bouquetin*. — Il le faut bien ; le mauvais tems nous chasse. — Elles méritent d'être vues pourtant : des châteaux, de belles vallées, et puis des ruines, des cascades, des rochers, des plantes, des minéraux : on y trouve de tout ; il y en a pour le peintre, le botaniste et le savant. — Vous augmentez nos regrets. — Il y a un mois, je logeais un étranger qui en était amoureux ; il les avait toutes dessinées : c'était un curieux personnage qui nous interrogeait du soir au matin, qui visitait nos pasteurs, allait dans nos bibliothèques, prenait des notes, et, assis

au coin de notre feu, nous racontait des histoires du bon vieux tems, tout en étalant un large sillon de miel sur une tranche de pain de seigle; car il était gourmand. Levé à quatre heures, il lisait, écrivait, barbouillait vingt feuilles de papier, puis se promenait, et recommençait ses contes de la veille. Au moment où nous nous y attendions le moins, nous le vîmes qui venait avec son bâton ferré, ses gants de peau de bufle, ses guêtres de cuir et son sac : « Un déjeuner, un excellent déjeuner, mon cher hôte. — Comme tous ceux que je vous ai servis. — Un lièvre rôti, un pluvier de montagne, du miel du Prétigau et du vin du Rhin. — Mais qu'avez-vous donc? vous me demandez tout cela comme un catholique demanderait l'aumône à un protestant. — C'est que je suis tout triste. — Eh! que vous est-il donc arrivé? car, quoiqu'il me fît quelquefois la guerre sur ma cuisine, je l'aimais beaucoup. — Ils ne s'accordent pas entre eux; je les ai tous consultés. — Qui?... de quoi s'agit-il? de quelque procès, je gage, que vous avez avec nos habitans de l'Engadine, véritables Normands de la Suisse! — C'est justement dans l'Engadine que j'ai af-

faire ; il y a là beaucoup de couvens ruinés, n'est-il pas vrai? — Oui, Monsieur, et dont les moines ont été sécularisés. — On dit qu'ils possédaient de vieilles chroniques. — Vieilles, vieilles comme la cathédrale de l'évêque. — Que sont-elles devenues? — Ma foi, autant vaudrait me demander ce que deviennent les pluviers dorés que vous aimez tant, et que j'accommode si bien, quand le chasseur leur fait la guerre à la Saint-Martin. Les uns prennent leur vol sur les montagnes, les autres s'abattent dans la plaine, et je mets ceux qu'on a tués, tantôt à la broche, tantôt en fricassée : voilà l'histoire de vos chroniques ; nous en possédons quelques-unes ; les autres sont dispersées dans les bibliothèques de l'Engadine et du Prétigau. » Alors je vis la figure du voyageur s'épanouir ; et me regardant fixement : « Dites-vous vrai, mon cher hôte? — Aussi vrai que saint Pierre nous regarde en ce moment ; mais que diable parlé-je de saint! j'oubliais que je suis réformé. — Je me sens en appétit, reprit l'étranger : voyons donc votre carte. — Vous savez bien que nous n'en avons pas à nos tables d'hôte, et puis vous connaissez mon ordinaire comme la bibliothèque de la ville.

Il n'est pas de plats..... à moins..... attendez-donc.....» et alors j'appelai mon cuisinier : « Une grillade de chasseur à Monsieur ! — Eh bien! ajouta l'étranger, voyons la grillade. Vous venez de me rendre la vie. Je veux voir ces possesseurs de manuscrits, compulser ces vieilles chroniques; je saurai peut-être quels peuples habitèrent les premiers l'Engadine. Votre ministre soutient que c'étaient des Germains ; je pense, moi, que ce sont des Italiens. Il me citait un historien ; je lui en nommai un autre : il faut voir qui a raison... et je vais faire cinquante lieues... ce doute m'est insupportable. »

» Je tombai de mon haut, quand je sus la cause de la tristesse de l'étranger; il partit, et je ne l'ai plus revu. Je ne sais s'il a voulu me laisser un souvenir de sa reconnaissance ; mais j'ai trouvé, dans le secrétaire de sa chambre, un rouleau de vieux papiers, écrits, je crois, en anglais ou en espagnol. Voulez-vous que j'aille le chercher? »

Notre curiosité était trop vivement excitée pour refuser.

L'aubergiste revint bientôt, tenant en main le rouleau qu'il ouvrit mystérieusement. Quelle

fut notre surprise, en voyant une lettre adressée par l'étranger au maître d'école Jedediah Cleishbotham, véridique auteur *des Contes de mon hôte!* Sur l'un des coins on lisait ces mots tracés par la même main : *A sir Walter Scott.* L'épître est-elle arrivée à son adresse, ou a-t-elle été oubliée dans l'auberge du *Bouquetin?* C'est ce que nous n'oserions décider. Quoi qu'il en soit, voici la traduction de cette lettre, dont notre aubergiste tenait à conserver l'original, comme si c'eût été des titres de noblesse :

« Vénérable Cleishbotham,

» Puisse cette lettre vous trouver paisible au coin du feu de votre hôte, y évoquant les ombres des anciens chefs des Clans de votre pays pour l'amusement et l'instruction de vos contemporains. Pourquoi, respectable maître d'école, le monde entier ne peut-il passer sous vos yeux dans la paroisse de Gander Cleugh, et que ne vous est-il permis de quitter un instant vos graves occupations pour venir recueillir de romanesques récits dans les contrées que je parcours en ce moment? Que je vous ai regretté pendant la course que j'ai faite à travers les mon-

tagnes des Grisons! Si vous eussiez été là, ou si vous pouviez me communiquer quelques étincelles de votre génie, le Prétigau, comme l'Écosse, aurait son historien, et ses héros seraient, avant deux mois, aussi connus des belles dames de Londres et de Paris que les exploits des enfans des brouillards.

» Je n'imiterai par les prédicateurs de l'Église romaine, qui partagent un sujet en plusieurs points, et subdivisent chaque point en diverses considérations; ni les romanciers, qui coupent une narration en chapitres multipliés : je conterai tout d'un trait. Si je vous ennuie, il est un moyen de rendre mon récit plus court; c'est de ne pas le lire.

» Le Prétigau est une des vallées les plus élevées des Alpes rhétiques, dans le canton des Grisons. Il est coupé çà et là par des torrens. Le Lanquart, aux eaux brillantes, le désole et le fertilise tour à tour. Au nord court une longue chaîne de glaciers hérissés de pics, et qui le sépare comme une barrière du Tyrol : c'est ce Rœtikon, que Pomponius-Mela regardait comme une des plus hautes montagnes connues de son tems. De loin, l'aiguille qui la ter-

mine et qu'on nomme Scaesa-Plauna, dans l'idiome national, a la forme d'un cône immense dont la pointe s'élance à plus de neuf mille pieds. Deux défilés sont placés comme deux portiques entre le Prétigau et la vallée de Montafun, tous deux connus des anciens, et qu'on nomme l'un le portail de Drusus, *Drusestor*, l'autre le portail suisse, *Schweitzerthor;* à l'ouest, d'autres défilés tournent et s'inclinent vers la Basse-Engadine et le pont de Saint-Martin sur l'Inn.

»Long-tems, vous le savez, les habitans du Prétigau résistèrent aux aigles romaines : la chute des nations voisines, leurs alliées, entraîna leur défaite : ils tombèrent sous les coups de Drusus, dont la marche dans ce pays de montagnes fut longue et ensanglantée. Rome, à cette nouvelle, poussa un cri de joie, et Horace prit sa lyre pour célébrer le vainqueur. Le triomphe avait été chèrement acheté : chacun de ces fiers montagnards, avant d'expirer, avait donné la mort à un soldat romain. L'histoire, depuis ce moment, semble oublier tous ces pâtres des Alpes, qui sans doute, lorsque les aigles de Drusus s'éloignèrent, ne tardèrent pas à secouer leurs chaînes et à redevenir libres.

Plus tard on les voit passer tour à tour, non comme des esclaves, mais comme des vassaux qui stipulent librement les conditions d'un marché volontaire, sous les seigneurs de Vats, sous les comtes de Toggenbourg, sous les barons de Sax ; suzerains qui confirment leurs vieux priviléges et reçoivent en échange les redevances d'usage en argent et en denrées.

» Le Prétigau est divisé en trois grandes communes. Chacun de ces districts compte une foule de villages, de hameaux, d'habitations isolées, éparses sur les deux rives du Lanquart. Le Prétigauvien est fort, robuste, âpre comme le sol qu'il cultive, ennemi de l'esclavage et du despotisme, et amoureux jusqu'au fanatisme de la liberté. Il parle la langue allemande, mêlée de romantzch.

»En 1436, les trois grands districts de Kloster, de Castel et Schiers qui se partagent la vallée que je viens de décrire, formèrent, avec les communes voisines de Davoz, de Mayenfeld et de Schanfick, une union qu'on appela la *Ligue des dix juridictions*. Cette confédération ne lésait en rien les droits que la maison d'Autriche tenait de ses ancêtres. Elle ne porta donc aucun

ombrage aux archiducs, qui continuèrent à vivre en paix avec les confédérés jusqu'au moment où la réforme fut adoptée dans le pays des Grisons. Alors la face des choses changea. Les archiducs trouvèrent mauvais que des paysans qui leur payaient tribut, et auxquels leurs baillis rendaient la justice, eussent adopté un autre culte et priassent dans une autre langue. On profita de quelque tumulte, de quelques rixes, de paroles offensantes adressées par des paysans prétigauviens aux officiers de Léopold pour jeter une espèce d'interdit sur les montagnes des Grisons. Tout à coup la régence d'Inspruck commence les hostilités. C'était en 1621. Elle interdit tout commerce avec les Grisons, arrête dans le Tyrol plusieurs habitans des ligues, fait marcher des troupes sur la frontière, occupe à main armée le Val de Munster, incendie le village de Sainte-Marie, partout exigeant foi et hommage à l'archiduc; en vain le gouvernement des Grisons envoie des députés au camp autrichien, offre au vainqueur des indemnités, promet d'acquitter les redevances comme par le passé : on ne les écoute pas, on leur déclare que le Prétigau est hors de la loi, qu'on le traitera en rebelle, qu'il

a violé la paix héréditaire. On veut bien consentir toutefois à oublier le passé, mais il faut qu'on remette sur-le-champ à l'archiduc Léopold le Val de Munster et la Basse-Engadine ; que la ligue des dix juridictions le reconnaisse pour son légitime souverain, que le culte réformé soit proscrit, que les églises soient rouvertes aux catholiques.

» La rupture était inévitable ; les hostilités commencèrent.

» Le 27 octobre 1621, le général autrichien Brion entre dans le Prétigau avec quinze cents hommes d'infanterie et un régiment de cavalerie, poussant devant lui un peuple de vieillards, de femmes et d'enfans, dont les cris, les larmes, le sang réveillent les paysans de Kloster, de Saas, de Davoz, qui attaquent les Autrichiens et les chassent de la vallée. En un moment le tocsin a sonné dans tout le pays des Grisons.

Cependant le général Baldiron s'ébranlait avec huit mille Autrichiens et marchait sur l'Engadine. Il fut d'abord malheureux; il avait partagé ses troupes en trois corps. L'un attaque inutilement le pont Saint-Martin; l'autre, après avoir brûlé Campach, est repoussé près de Zer-

netz ; le troisième, qu'il commande en personne, tente en vain pendant trois jours de passer l'Inn. Le général comprit alors la faute qu'il avait commise, et, de tous ces débris de corps, il forma une division unique qui, enseignes déployées, vint camper près des sources salées de Thrasp, point important que l'ennemi avait négligé, et qui est bientôt forcé. Les Autrichiens se répandent comme un torrent dans les villages voisins. Quelques femmes et quelques enfans essayent de se défendre dans le cimetière de Scuols : ils sont tous massacrés. Alors la marche de Baldiron n'est plus inquiétée ; tout fuit à son approche. Les habitans viennent livrer eux-mêmes leurs armes aux vainqueurs, et ces drapeaux, qui avaient un moment flotté sur les montagnes des Grisons, vont orner les murailles d'Inspruck et de Guttenberg. Entré dans le Prétigau, Baldiron rassemble les habitans, les force de ployer le genou et de prêter serment de fidélité à l'archiduc, après qu'il a déchiré leur acte d'union avec les deux autres ligues, et leur traité avec la France : puis il annonce à son maître qu'il a pacifié la contrée.

Le Prétigau, incendié, pillé, n'offre bientôt

plus que des ruines sur lesquelles errent quelques habitans affamés et n'ayant pour se nourrir que l'herbe des champs. On les voit par flots se sauver à travers les montagnes, tantôt évitant les piéges de leurs ennemis, tantôt tombant dans leurs mains, et passant immédiatement sur l'échafaud. Baldiron, sur ces entrefaites, entre triomphant dans Coire, qui n'oppose aucune résistance. Maître de cette capitale, il écrit aux cantons alliés pour leur demander de lui livrer les Grisons qui s'y sont refugiés. La Suisse offrit alors un grand spectacle au monde entier; non-seulement les cantons refusent d'obéir à Baldiron, mais ils accueillent et nourrissent les fugitifs. Zurich leur ouvre ses hôpitaux, l'ambassadeur de Venise, son hôtel et ses trésors. Les exilés donnent aussi un bel exemple : dans la crainte de brouiller leurs alliés et leurs bienfaiteurs avec la maison d'Autriche, ils se forment en compagnies franches, se choisissent des officiers, et vendent leurs corps et leurs épées au duc de Mansfeld et au margrave de Bade. Baldiron continue le cours de ses triomphes, ou plutôt de ses meurtres.

» Et comme si ce n'était point assez de l'épée

de ce capitaine pour décimer cette malheureuse population, la dissension vient la travailler. Les confédérés, qu'avait unis le malheur, se brouillent, se séparent, fuient les uns d'un côté et les autres de l'autre. Alors les soldats de l'archiduc ne trouvent plus de résistance ; ils rasent les maisons des exilés, ouvrent les tombeaux, déterrent les ossemens des réformés, jettent leurs Bibles dans les flammes; ferment ou démolissent leurs temples, forcent quelques femmes qu'ils ont épargnées à aller à la messe, et les poussent devant eux avec leurs piques. Quiconque est soupçonné d'être riche ou d'incliner vers la réforme, est pris, jugé et condamné à mort. Quelquefois on peut racheter sa vie, mais au prix de tout son or ou d'une abjuration.

« Je n'essaierai point, respectable Jedédiah, de peindre ce peuple de montagnards, dépouillé de ses libertés civiles et religieuses; le triste état de cette contrée, où les rochers restent nus faute de culture; où l'herbe des champs est teinte au loin du sang de ses habitans ; leurs cimetières dévastés, leurs cabanes où la flamme se promène. Il me faudrait votre généreuse éloquence pour flétrir les bourreaux du Prétigau

et pour peindre surtout le réveil de ce peuple opprimé, son désespoir et sa vengeance. »

Baldiron est à Coire; fatigué de meurtres, il se repose. Son infanterie est dispersée dans la vallée; il n'a avec lui que quelques dragons. C'est le moment que choisissent les Prétigauviens qui ont échappé au lieutenant de l'archiduc pour sortir de leurs forêts. Lorsque la nuit est venue, ils se rassemblent, tiennent conseil, et comme les trois confédérés du Grütli, ils lèvent les mains en haut, et jurent de mourir ou de sauver leur patrie. Mais que faire? ils n'ont point d'armes, point d'argent, point de chefs. Les Grisons des grandes villes, qui ont fait la paix avec l'archiduc, les rejettent et les désavouent. Un d'eux leur montre alors les arbres de la forêt: c'est un avertissement du ciel. Chaque conjuré coupe aussitôt une lourde tige de dix pieds de long, en hérisse la tête de clous et de pointes de fer, puis il va cacher cette arme redoutable qui décida du gain des grandes journées de Morgarten et de Nœfels, et à laquelle les Suisses ont donné le nom d'*étoile du matin* (Morgenstern). C'est le vingt-quatre avril qu'on ira les déterrer. Un morceau de linge noué autour du

bonnet distinguera, dans la mêlée, le Prétigauvien de l'Autrichien. Des feux qu'on allumera sur les montagnes serviront comme signes de détresse ou de triomphe. On tire au sort pour savoir quels chefs se mettront à la tête de l'insurrection : il tombe sur de vieux soldats dont beaucoup ont fait l'apprentissage des armes dans le camp ennemi.

Baldiron cependant n'est pas sans quelques soupçons de ce qui se trame ; on le voit renforcer les postes, multiplier les patrouilles, recommander à ses officiers de se tenir sur leurs gardes, comme si le secret des conjurés lui avait été révélé.

Le 23 avril, les Prétigauviens, voyant les soldats de Baldiron s'enfuir précipitamment au château de Castels, se croient un moment trahis. Ils parlent déjà de se jeter dans les montagnes; mais, rassurés par la voix de leurs chefs et de quelques ministres réformés qui ont vécu jusqu'à ce jour cachés dans les antres des rochers, et qui accourent, comme autrefois Zwingle, pour partager les périls de leurs co-religionnaires, ils reprennent courage, regagnent la forêt et attendent que l'heure de la vengeance soit venue.

Au jour indiqué, ils se lèvent dès le matin, fouillent la terre, saisissent leurs massues et s'ébranlent. Le cor a retenti; à ce signal, quarante braves de Davos se mettent en marche; les habitans de Kublis, de Saas, de Conters et de la vallée de Saint-Antoine, se lèvent à la fois. Schanfick n'a que des enfans qui partent joyeusement et vont rejoindre les confédérés; quelques femmes, couvertes d'une chemise de berger, viennent se mêler parmi les combattans. Telle est l'armée de pâtres qui s'est levée pour délivrer le Prétigau. Dieu marche avec eux. Kublis, Sehiers, Grüchs et Seevis, tombent bientôt en leur pouvoir. A Kublis, la garnison fait mine de résister : on l'assomme; à Sehiers, l'ennemi présente l'arme blanche : les Prétigauviens s'élancent, élargissent les rangs à coups de massue, et s'emparent des fusils et des drapeaux autrichiens. Un baril de poudre, auquel le feu a été mis par imprudence, fait sauter la nef de l'église, qui couvre de ses débris un grand nombre de soldats de l'archiduc; le reste veut sortir par l'escalier du clocher : des femmes sont là qui les attendent la massue à la main; autant qui essaient de passer, autant

d'immolés. Salomée Lienhard en tue seul sept de sa main. A Seevis, le père Fidèle célébrait la messe dans le temple gardé par des soldats autrichiens : voilà que les terribles massues paraissent, brisent les portes, exterminent les gardiens et répandent sur le pavé la cervelle du ministre d'un dieu de paix, que l'Eglise catholique regarde comme martyr, et que les Prétigauviens pleurèrent après sa mort.

Une grande partie du Prétigau à déjà cessé de voir flotter les bannières autrichiennes ; Mayenfeld et Castels sont cernés étroitement. Castels demande à capituler : aux articles du traité les vainqueurs ajoutent « qu'il est bien entendu que l'archiduc est maintenu dans ses anciens et légitimes droits sur leur pays. » Quel peuple offrit jamais une conduite plus noble et plus généreuse envers ses oppresseurs ?

A la nouvelle de ces scènes, Baldiron se trouble : il s'enferme dans Coire et regarde du haut du château s'il ne verra point paraître les pâtres : il semblerait à sa frayeur que leur armée s'est grossie de tous ceux qu'il a massacrés, et que les cris de malédiction des vivans ont réveillé les morts de leurs tombeaux. Il demande

des secours à Inspruck, il en demande à Milan, il écrit à l'archiduc ; il rappelle les troupes cantonnées dans la basse Engadine, il se rend au sénat de Coire, et veut que les deux ligues se lèvent pour châtier avec lui ces misérables paysans qu'elles lui ont abandonnés. D'un autre côté tous ceux qui se sont exilés volontairement, ou que l'épée autrichienne a chassés du pays, rentrent dans leur patrie au bruit du succès des armes de leurs compatriotes, et vont dans les forêts couper des tiges d'arbres, puis se placer dans les rangs des libérateurs. Alors cette armée ainsi renforcée s'organise. Le baron Rodolphe de Salis est nommé général en chef, Jean Arduser de Davos, ingénieur de l'armée; et leur premier soin est de faire relever les lignes de Trimmis et d'étendre celles de Sainte-Lucie.

Le 1er mai les Prétigauviens se déploient devant Mayenfeld et s'emparent des faubourgs. Les assiégés y mettent le feu : une centaine de maisons et autant de granges deviennent la proie des flammes. C'est à la clarté de ces feux que le colonel Raitneau paraît avec deux mille deux cents hommes qui viennent secourir la place. Les Prétigauviens n'en sont point effrayés. Les

capitaines Guler et Enderlin rassemblent les hommes les plus vaillans de l'armée, donnent le signal et tous se précipitent sur les rangs ennemis qu'ils brisent et enfoncent. Tout fuit devant eux. Le Rhin emporte les cadavres de tous ceux dont la massue terrible n'a pas fendu la tête. Le colonel seul repasse le fleuve à la nage.

Il se trouvait dans l'armée ennemie un grand nombre de soldats de la garnison de Castels, qui, lors de la capitulation de cette place, avaient juré de ne plus servir contre les trois ligues. Le peuple prétigauvien croit encore aujourd'hui que cet horrible parjure irrita le ciel et lui donna la victoire.

Cependant Baldiron, enfermé dans Coire, reçoit quelques secours qui lui rendent son premier orgueil. Il veut porter un grand coup et tenter si de nouvelles cruautés n'effraieront pas les rebelles. Il va donc mettre le siége devant Schanfick qui a secondé, comme nous l'avons vu, le mouvement des insurgés, et que défendent quelques faibles retranchemens en terre élevés à la hâte : ils sont bientôt enlevés. Schanfick est pris ; tout ce qu'il y a de femmes et d'enfans est massacré. On se soumet : les Autrichiens

emmènent douze otages, mais en route les soldats du Prétigau surviennent qui délivrent les prisonniers et rentrent dans Schanfick, dont ils relèvent les retranchemens, après y avoir laissé une garnison suffisante.

Baldiron veut aller au secours de Mayenfeld; ses lieutenans sont battus partout : six cents Autrichiens trouvent leur tombeau dans les lignes de Flœsch. C'est le général Salis à qui est dû ce beau fait d'armes qu'il accomplit avec moins de deux cents hommes. Au même moment les lignes de Sainte-Lucie étaient attaquées, mais les Grisons, maîtres des hauteurs, font rouler sur les assiégeans des masses de pierres. La garnison de Mayenfeld pressée de toutes parts, sans espoir de secours, et que dévorent la peste et la famine, capitule, abandonne au vainqueur un butin immense, des armes, des canons. Au même moment Tieffencasten ouvrait ses portes au colonel Guler.

Restait le plus terrible boulevart, Coire, qu'il fallait emporter pour que le succès fût complet. C'est le 11 juin que commença le siége; il ne dura pas long-tems. Les assiégeans arrêtent l'eau du seul moulin au pouvoir de la

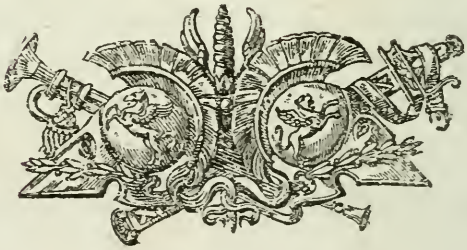
ville, s'emparent d'un ouvrage avancé d'où ils tirent jusque dans les rues, et à l'aide de projectiles enflammés ils mettent le feu à quelques maisons. Alors l'évêque, le chapitre, les magistrats, craignant la colère de l'ennemi, viennent supplier Baldiron de sauver la ville d'une ruine inévitable. On convient d'une suspension d'armes, mais lorsqu'il s'agit de rédiger les articles de la capitulation, les Prétigauviens demandent qu'on leur livre Baldiron. Tremblant, effrayé, Baldiron se tenait caché, et depuis deux jours, refusait de prendre de la nourriture. On eut pitié de lui, on le laissa vivre. La capitulation fut signée le 16, des otages donnés de part et d'autre, et dès le lendemain les portes de la ville s'ouvrirent aux vainqueurs.

Alors on vit les soldats de l'archiduc au nombre de quinze cents, défiler par le Pas-de-Sainte-Lucie, poser les armes devant leurs vainqueurs, et jurer de ne plus servir contre les Grisons ; Baldiron et son état-major vinrent ensuite traversant deux haies de Prétigauviens qui portaient sur l'épaule leurs massues, à la tête hérissée de clous et encore teintes du sang de leurs oppresseurs. Pas un cri de colère

n'accueillit ce moderne Holoferne, c'est le nom qu'on lui avait donné. Onze jours après, les trois ligues firent une nouvelle alliance défensive et le pacte en fut juré solennellement par toutes les communes des Grisons libres.

Il existe une liste de tous les braves Prétigauviens qui versèrent leur sang pour la liberté de leur patrie. Au bas, la main d'un Suisse a gravé ces mots :

Manent ea fata nepotes.



— N° XXII. —

LE LAC DE WALLENSTADT.

Le torrent d'écume couvert,
L'épaisseur du plus triste ombrage,
Et l'écho du vaste désert,
Répétant dans le fond de quelque antre sauvage
Du sinistre corbeau le long croassement,
Le bruit des flots insultant le rivage,
Et le frémissement du vent
Grondant sur cette sombre plage,
Tout redoublait l'horreur de cet affreux passage

Poésie helvétique.

Le conseiller Meyer d'Arau, président de la société helvétique, dans un discours qu'il lut en 1792, peignait ainsi Wallenstadt :

« La ville de Wallenstadt se trouve, comme tous ses environs, dans l'état le plus désastreux. Le lac, s'emparant de tous les appartemens inférieurs des maisons, relègue les habitans dans les étages supérieurs ; l'eau couvre les rues et les jardins, et le jonc croît triste-

ment là où on ne devrait voir que le trèfle et de verts gramens. Livides et décharnés comme la mort, découragés dans leurs travaux, les habitans de ces humides contrées traînent une vie languissante. On voit çà et là des masures abandonnées ; les plus aisés bâtissent des demeures sur les hauteurs voisines, d'où ils regardent, avec douleur, la misère de leurs pauvres concitoyens. Il n'y a pas encore soixante ans que Wallenstadt était un endroit très-florissant. Le fréquent passage des voyageurs et des marchandises pour les Grisons et l'Italie le faisait considérablement prospérer ; mais maintenant ses rues sont couvertes d'un limon impur, et ses maisons entourées de marais malsains. Le commencement de ses malheurs date de 1739, tems auquel on bâtit le pont de tuiles, tout près du confluent du lac et de la Limatt ; dès lors le mal s'est accru chaque année.

» A une demi-lieue de Wésen, l'espèce de canal, formé par les eaux du lac de Wallenstadt, se réunit à la Limatt, qui descend des hautes Alpes de Glaris. En hiver, quand les montagnes sont couvertes de neige, et que les frimas arrêtent la fonte des glaces, la Limatt,

paisible et silencieuse, traverse doucement la vallée, et associe sans peine à son cours les eaux qui s'échappent du bassin de Wallenstadt. Mais quand le soleil brûlant de l'été fond les neiges, quand les vents du midi diminuent les glaciers par leur souffle embrasé, alors les torrens tombent de toutes parts du haut des rochers, grondent en franchissant d'étroits vallons, et renversent tous les obstacles. La Limatt, considérablement accrue, et doublant de vitesse, repousse les eaux du lac, qui n'ont pas plus de trois pieds de pente depuis leur sortie jusqu'au pont, et les fait refluer vers le lieu d'où elles viennent; il encombre de pierres et de sable la place où le confluent devrait se faire; il s'ensuit que le lac, qui, lui-même, est fort enflé par la fonte des neiges du voisinage, doit nécessairement inonder ses rivages, surtout là où ils sont bas et aplatis. »

La situation de Wallenstadt a bien changé depuis 1792. En traversant cette petite ville, nous fûmes frappé de l'air de santé et d'aisance répandu généralement sur la figure de ses habitans. L'aubergiste de *la Grande-Maison* (Gross-Haus) nous dit que le séjour de Wallenstadt deve-

nait de plus en plus agréable, que la population était fort augmentée depuis une douzaine d'années, et nous engagea à visiter le quartier neuf, en attendant le dîner. Nous fîmes le tour de la ville, et nous revînmes à l'auberge fort content de notre promenade. « Nous devons cet heureux changement, nous dit l'hôte, aux travaux importans que la diète helvétique a fait exécuter, et dont les fonds considérables ont été fournis par un grand nombre d'actionnaires de tous les cantons de la Suisse. Notre ville a gagné beaucoup depuis cette heureuse époque ; les étrangers ne craignent plus d'y séjourner, et, toute la belle saison, mon auberge ne désemplit pas de voyageurs qui viennent pour visiter notre lac. C'était aussi le désir de voir le lac qui nous avait amené à Wallenstadt, et, dès que nous eûmes dîné, nous nous dirigeâmes vers le port.

Nous sautâmes dans la barque qui devait nous servir à traverser ce lac d'une physionomie si originale et si sauvage. Le tems était superbe, et un vent léger nous eut bientôt poussé au nord. Quel tableau à l'est que cette ceinture de granit longue de quatre lieues! Au sud, de hautes et faciles montagnes se prolongent vers Mülli-

horn, et se transforment plus loin en rocs énormes, et aussi nus, aussi tristes que ceux de la rive septentrionale. A l'ouest, les Alpes semblent, par une illusion d'optique, fermer le bassin du lac. Tout est pittoresque, grandiose, sévère dans ce tableau, et le voyageur, de quelque côté qu'il porte ses regards, est dans un étonnement continuel.

Nous navigâmes vers les rochers élevés de Schwalbis et de Joosen. En nous approchant de leurs flancs nus et horriblement déchirés, l'effroi remplit soudain notre ame ; dans une tempête, le pauvre nautonnier rencontre ici une mort inévitable. Nul rocher saillant pour abriter son frêle esquif, nulle baie secourable ; une parois unie et perpendiculaire contre laquelle les vagues viennent se briser avec fureur; point d'espérance, aucune voix humaine ne répond à ses cris de détresse; l'écho lugubre des rochers répète seul ses gémissemens : sa dernière heure a sonné, sa barque se brise et l'entraîne dans les flots tumultueux du lac.

De ce côté, les parois supérieures des rochers les plus élevés servent de retraites au lämmergeyer, le plus grand des oiseaux de proie d'Eu-

rope. Sa force est surprenante, et nos bateliers nous racontèrent qu'ils avaient vu, quelques jours auparavant, un de ces oiseaux enlever un jeune chevreau à une hauteur prodigieuse. Ebel rapporte qu'un chasseur de chamois, nommé Joseph Schorer, ayant découvert un nid de lämmergeyer, et tué le mâle, allait s'emparer des petits, lorsque la mère fond sur lui du haut des airs et lui enfonce ses serres dans le bras et son bec dans les reins. Le chasseur, que le moindre mouvement brusque eût précipité dans le lac, conserve sa présence d'esprit, demeure immobile, appuie son fusil contre le rocher, dirige le canon sur le terrible oiseau et presse la détente avec son pied : le coup part et tue son ennemi. Les blessures que cet homme courageux avait reçues étaient si graves, qu'elles le retinrent chez lui plusieurs mois.

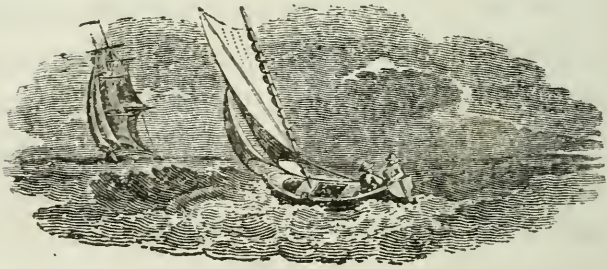
Nous quittâmes ces parages dangereux et nous voguâmes vers le sud, dont les bords rians et animés nous firent bientôt oublier l'horrible aspect de la rive opposée : des forêts de marroniers, de hêtres et d'érables, des prairies émaillées des plus belles fleurs, de jolies cascades, des chalets simples mais élégans, et les hameaux

de Terzen, Murg et Müllihorn offrent de ce côté les sites les plus variés et les plus agréables vues, et rendent plus affreux encore les crêtes déchirées, et les rives arides du Nord.

Au milieu de cette nature marâtre, on découvre çà et là quelques habitations humaines. Au pied des monts escarpés du Quinten, dans un gouffre ténébreux, est situé le hameau du même nom, le seul village dans ces solitudes maudites et dont les cabanes blanchâtres, flanquées le long des parois de rochers, ressemblent de loin à des châteaux de cartes; près de Quinten, le Baierbach forme plusieurs cascades qui coulent au travers d'une gorge étroite, et vont se réunir au torrent de Séren, dont les eaux furieuses renversent tout ce qui s'oppose à son passage. Des murailles naturelles de plus de deux cents pieds s'élèvent en terrasses et présentent un tableau d'un effet singulier. Enfin, quelques demeures misérables, entourées d'une végétation triste et rabougrie, semblent se détacher incessamment du sol où elles sont suspendues pour s'abîmer dans les eaux du lac.

Nous abordâmes à Wésen, dont les rues, du côté du lac, sont couvertes de boue, et où l'on

est obligé de se glisser sur des planches étroites placées le long des maisons qui semblent prêtes à s'écrouler sur les passans. Nous ne fîmes que traverser Wésen, qui ne renferme aucun objet digne de remarque; et, après une courte pause à l'auberge du *Petit-Cheval*, nous quittâmes ce *bourg pourri* et nous reprîmes notre léger esquif, afin d'être de retour à Wallenstadt avant la nuit.



— N° XXIII. —

LES CHALETS DES ALPES;

LES VIEUX ARBRES DE LA SUISSE.

Sous ce toit modeste vécut plus d'un Cincinnatus.
BODMER.

L'IMAGINATION aime à parer les chalets de la Suisse; elle en fait des abris délicieux, des séjours qu'habitent la paix et le repos. C'est là qu'on voudrait vivre loin du bruit et mêlé à ces pâtres plus heureux que ceux de l'Arcadie, et que la nature doua d'un mâle courage, d'une simplicité de mœurs digne de l'âge d'or. C'est après une semblable retraite que soupire l'homme d'état fatigué d'honneurs et de travaux, l'amant malheureux, le poète qui chanta la gloire sans la trouver. Ce sont les chalets de la Suisse, que l'ami de la nature place toujours dans ses rêves.

Il semble que les beaux lieux de l'Helvétie perdraient de leurs charmes si l'on n'y trouvait quelques-unes de ces cabanes pittoresques que les peintres de paysages n'oublient jamais dans leurs tableaux. Nous les avons visités, et ces images, si séduisantes dans le lointain, se sont dissipées lorsque nous avons pu les toucher; et alors nous nous sommes rappelé ces mots de l'un des plus beaux génies de notre siècle, qui n'a pu trouver aucune inspiration sur ces montagnes où Haller composa un des plus beaux poëmes descriptifs.

« Je suis bien malheureux, dit M. de Châteaubriand, car je n'ai pu voir dans ces fameux chalets chantés par J. J. Rousseau que de méchantes cabanes remplies du fumier des troupeaux, de l'odeur du fromage et de lait fermenté. »

Tous les chalets ne ressemblent pas en effet à ceux de l'Oberland ou de l'Appenzell, et peut-être que l'auteur de l'*Héloïse* n'avait jamais visité les cabanes des environs de Pfeffers, de Ragatz ou des Alpes voisines.

Un toit de bardeau aplati, surchargé de pierres, est la principale décoration d'un châlet

alpestre. Plus élevé, il résisterait moins à la violence des vents; heureusement l'architecte ne vient point ici chercher des modèles; c'est la nature qui seule a été le maître des paysans des Alpes, qui ne doivent rien à Vignole ni à Palladio. Ce toit repose sur quatre solives si grossièrement assemblées, qu'à chaque angle sont des fissures par où s'engouffre le vent; la fumée, quand, l'hiver, on fait du feu dans l'intérieur, n'a pas d'autre issue. Le toit, en saillie de cinq à six pieds, forme une espèce d'auvent qui repose sur une base de pierre. De chaque côté de ce péristyle, on pratique ordinairement une porte de trois à quatre pieds. La partie supérieure reste ouverte; c'est par là que pénètre le jour. Voilà le *melkang* des Alpes. C'est sous cet abri grossier qu'on trait les vaches. Telle est l'antichambre du chalet; le salon n'est guère plus élégant. Il sert à la fois de laiterie et de chambre à coucher. Là le voyageur, surpris par les ténèbres, est sûr de trouver un asile. Il frappe, et dix à douze pâtres se lèvent à la fois tout habillés, viennent lui ouvrir et l'introduisent dans ce caravansérail de montagnes, où un peu de foin sert de matelas, et quel-

ques couvertures bien noires et tout imprégnées de l'odeur de laitage, de draps. C'est là qu'il doit laisser passer la tempête, dont il peut jouir, comme d'un belvédère, à travers les intervalles des parois et de ces énormes fissures, seules fenêtres de ces palais de bergers. Le froid l'a-t-il saisi ; on allume un grand feu, et il se voit tout à coup au milieu de sauvages approchant leurs mains noircies d'une flamme entretenue par les herbes qu'on a dérobées à la litière des vaches. Après quelques instans, l'un d'eux se lève, échange quelques mots avec ses compagnons, et revient bientôt tenant à la main une écuelle de bois, des cuillères semblables à de grandes coquilles d'huîtres, et un petit sceau rempli de lait ; et alors, comme au milieu d'un camp, chacun puise à son tour dans le vase commun. Si la chaleur du jour l'a fatigué, un des pâtres vient le débarrasser de ses vêtemens, qu'il accroche à un clou de bois, car le fer est ici presque aussi rare que l'or : locquet, verrou, baquet tout est en bois ; point de siéges pour s'asseoir, point de lit pour se reposer : aucun de ces meubles en usage dans nos ménages, aucun de ces instrumens de métal si

communs dans nos cuisines; on est dans une hutte de sauvage. Rarement les vachers passent plusieurs semaines dans ces demeures qu'ils abandonnent dès que l'hiver est venu.

Les hôtes de ces chalets ressemblent à leurs habitations. Qu'on se représente des pâtres à la figure brûlée par le soleil, aux cheveux crépus et en désordre, aux pieds nus et souillés de fange, aux vêtemens en lambeaux et souvent d'une odeur repoussante. Voilà ces Corydons alpestres qu'on nous peint couchés sur le gazon, couronnés de fleurs, et beaux comme les bergers de Théocrite. Toutefois, placé devant un pâtre d'Azeindaz, ce pâtre des Alpes de Pfeffers pourrait presque passer pour un petit-maître.

Près d'Azeindaz, sur la limite des cantons de Berne et du Valais, est une énorme bande de rochers, du haut de laquelle on descend par un sentier dans une vallée où sont groupées quelques huttes de bergers, vêtus constamment de peaux de chèvres, armés d'un long bâton, dont le sommet est garni de boucles de fer qu'ils agitent comme on ferait d'une cloche dès qu'une vache est en danger de tomber dans quelque précipice. Ce sont de véritables sauvages qui

ne connaissent l'usage ni de nos lits, ni de nos vêtemens, ni de notre nourriture habituelle; qui n'ont jamais mangé de pain, ni bu de vin, qui n'aiment que le lait caillé. Des niches semblables à celles de nos chiens de basse-cour leur servent d'abri pendant la nuit. C'est là qu'ils couchent : des feuilles de pêchers, de la paille broyée par les pas des vaches leur servent de lit. Hospitaliers comme l'Arabe du désert, ils reçoivent l'étranger, le conduisent dans leur hutte et s'empressent de lui offrir ce petit-lait dont ils sont si friands.

Opposons à ces chalets du Valais et des Hautes-Alpes les chalets de l'Appenzell, si jolis et si frais, entourés de jardins, de fleurs, d'eaux vives et d'arbres touffus, aux vitraux en verres de couleur que recouvre un enduit imitant le stuc, et qui offrent à l'intérieur une propreté si exquise; des tables lavées et cirées chaque jour par la main de la ménagère, des bancs de chêne noircis par le tems, et dont la surface est uni comme de la glace. Voilà les chalets poétiques de la Suisse; voilà où l'on aimerait à passer sa vie, sans souci, sans inquiétude du lendemain, à peu près

comme les hôtes qui s'y sont succédé depuis plusieurs siècles; car il n'est pas rare de lire sur la porte d'entrée de plusieurs d'entre eux des dates antérieures à 1400. Comment de semblables habitations ont-elles pu résister à quatre siècles de vieillesse et paraître jeunes encore? Le mélèze, le chêne, le tilleul, l'érable et tous ces arbres que Tibère fit venir à grand frais pour en construire le théâtre de Pompée, ont servi à élever ces chaumières. En lisant ces dates reculées, l'imagination se reporte à l'époque où la coignée du pâtre les abattit. C'était tantôt au moment où l'arc de Tell délivrait la Suisse de ses tyrans, tantôt quand les trois confédérés juraient au Grütli l'indépendance de leur patrie, tantôt quand Winkelried se jetait vivant sur les piques de ses ennemis, ouvrant ainsi à ses concitoyens un chemin à la victoire. Quelques-uns de ces arbres, plus heureux que ces héros qui avaient conquis la liberté, couvraient leurs descendans d'une ombre hospitalière. C'est ainsi que, dans le seizième siècle, vivait encore ce tilleul d'Altorf, près duquel s'était agenouillé le fils de Guillaume Tell, et que,

dans la ligue grise, l'arbre de la liberté, car c'était le beau nom qu'on lui avait donné, rappelait, en 1784, le souvenir de cette première confédération jurée sous son ombrage plus de trois siècles auparavant par l'abbé Dissentis, le comte de Sax et le seigneur de Bœtsuns. Près de Munchweiler s'élève encore le tilleul de Charles-le-Téméraire, témoin, en 1476, de la bataille de Morat. Ebranché jusqu'au tronc, en 1550, et dépouillé d'une partie de son écorce, il puisa dans cette opération une nouvelle jeunesse, car onze tiges devinrent en peu de tems comme autant d'arbustes vigoureux. C'est dans les flancs de cet arbre que deux officiers bourguignons étaient venus se cacher, mais l'arbalète d'un Suisse, qui les suivait depuis le champ de bataille, les atteignit et leur donna la mort.

On dirait qu'un reste du culte qu'ils rendaient aux arbres survit encore aux druides de l'antique Helvétie. Plusieurs chênes vivent encore, dont la verte vieillesse est respectée comme on ferait des cheveux blancs. Malheur à qui porterait une main sacrilége sur le chêne du village

d'Eich. Il a ses jours de fête où l'on vient le visiter de plusieurs lieues à la ronde, où l'on s'assemble sous son ombrage, où la main des jeunes filles pare son feuillage de guirlandes. Le nom de ce hameau signifie *Chêne* en allemand. Chaque habitant voit dans cet arbre un véritable palladium. Dans les vallées des Alpes et du Jura, un sapin, planté le premier mai à la porte d'une jeune fille, est pour elle comme une couronne et un prix de vertu. Le jour de Noël, ou la veille du premier jour de l'an, la main d'un vieillard suspend quelques branches de cet arbre à la fontaine du village comme un gage d'abondance et un signe de prospérité.

Quelques-uns de ces arbres, surtout dans les montagnes, acquièrent une hauteur et une grosseur prodigieuse. Wagner, naturaliste zurikois, parle d'un sapin du Toggenbourg de cent soixante pieds de haut. Le géant des tilleuls était celui de Prilly, haut de près de deux cents pieds, qui existait déjà en 1529, puisque Sébastien de Montfaucon, évêque de Lausanne, y fit afficher un édit.

La Suisse a aussi ses arbres de fête, *arbores*

convivales. Leur feuillage servit souvent de couvert à de brillantes réunions. Dix grands rameaux ou plutôt dix arbres s'élançant du tronc du tilleul de la place Saint-Pierre à Bâle s'étendaient horizontalement, et, soutenus par un triple rang de piliers, couvraient son espace de cent douze pas. Le sénat de cette ville réunit sous son ombrage l'empereur Frédéric III, son fils Maximilien et toute leur cour, auxquels il donna un splendide repas.

Un vieux poète suisse qui a chanté la ville de Bâle n'a eu garde d'oublier le tilleul qui s'élevait sur la plate forme de la cathédrale.

« Il étend, dit-il, ses vastes et nombreux rameaux appuyés sur treize colonnes. Tout autour, des bancs de marbre invitent au repos. Sous son ombrage épais on jouit d'une douce fraîcheur, et l'œil erre avec délice sur un riant amphithéâtre de forêts, de coteaux et de vallons qu'égaie encore la vue de fertiles vignobles : paysage enchanteur, auquel le bruit des ondes du Rhin ajoute un nouveau charme. »

En Suisse comme en France la justice se rendait souvent sous l'ombre hospitalière de vieux

arbres. Aussi en voit-on figurer dans les armoiries de grands seigneurs. C'est ainsi que l'écu des Salis est orné d'un saule et qu'un jeune pin ombrage celui des Tschudi.

On connaît l'histoire du noyer que Jean-Jacques Rousseau planta à Bossey et dont il parle dans ses *Confessions*. Un demi-siècle plus tard le souvenir de cet arbre occupait encore l'auteur de l'*Héloïse*.

Après avoir raconté l'histoire de cet arbre, Rousseau ajoute : « L'idée de ce noyer m'est si bien restée ou revenue, qu'un de mes plus agréables projets dans mon voyage de Genève en 1754 était d'aller à Bossey, revoir les monumens des jeux de mon enfance, et surtout le cher noyer, qui devait alors avoir le tiers d'un siècle. Je fus si continuellement obsédé, si peu maître de moi-même, que je ne pus trouver le moment de me satisfaire : il y a peu d'apparence que cette occasion renaisse jamais pour moi ; cependant je n'en ai pas perdu le désir avec l'espérance, et je suis presque sûr que, si jamais retournant dans ces lieux chéris, j'y retrouvais mon cher noyer, je l'arroserais de mes pleurs. »

Un Anglais, enthousiaste du philosophe de Genève, demanda des nouvelles, dans le *Gentleman's Magazine* du mois de septembre 1786, du *noyer de J.-J.* Un bon Suisse, passionné comme l'habitant des bords de la Tamise pour le génie de son compatriote, fit insérer dans une feuille de Genève la réponse qu'on va lire :

« Monsieur,

» Vous êtes admirateur du grand Rousseau, » je le suis aussi, et bien sincèrement. Cette » conformité de goût semble indiquer une con- » formité de caractère ; dès lors, quelque diffé- » rence qu'il puisse y avoir entre nos âges, nos » conditions, notre patrie, ou notre fortune, » nous sommes faits pour être unis. Je vous » offre donc mon amitié, parce que je la crois » digne de vous ; je vous demande la vôtre, » parce que je sens qu'elle manque à mon cœur ; » et, persuadé que ma proposition sera ac- » ceptée, je vous écris avec la confiance des » belles ames, comme je le ferais au plus ancien » de mes amis.

» Vous demandez des nouvelles de ce noyer, » à la plantation duquel assista Rousseau ; hélas !

» cet arbre n'existe plus à Bossey. Combien de
» fois mon œil avide ne l'y a-t-il pas cherché?
» Je l'aurais visité avec la même dévotion que
» le pélerin visite les saints lieux; j'aurais été
» lire à l'ombre de son épais feuillage les œuvres
» immortelles d'Homère, de Sterne, et de mon
» infortuné compatriote J.-J. Rousseau; mais
» une main froidement méthodique l'a fait abat-
» tre, parce qu'il dérangeait la symétrie d'une
» cour. Qu'elle devait être étroite et glacée, cette
» ame qui préféra une ennuyeuse uniformité à
» un souvenir délicieux! Je n'ai pas de fortune,
» mais je rachèterais cet arbre au prix du peu
» que je possède. Ami! une commotion de sen-
» timent qui échauffe le cœur, qui le vivifie, ne
» dura-t-elle qu'un moment indivisible, vaut
» les trésors du Nouveau-Monde, et une exis-
» tence de soixante ans. Ce que je dis là, je ne le
» dirais point aux hommes vulgaires, *et fruges*
» *consumere natis*.... ils ne me comprendraient
» pas; mais pour vous, ce langage ne vous sera
» point étranger; votre cœur est fait pour le
» sentir : sans cela aimeriez-vous le citoyen de
» Genève?

» Adieu, mon cher Anglais ; des bords de la
» Tamise, transportez-vous quelquefois en ima-
» gination sur les rives charmantes du Léman,
» où respire un homme qui s'enorgueillirait de
» mériter le nom de votre ami.

» L. B. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

—

Pages.

AVANT-PROPOS. v

No 1er. Géographie physique de la Suisse. . . 1

II. Bâle. 34

Aspect de la ville. — L'Hôtel-de-Ville. — L'auberge des Trois-Rois. — M. Necker. — La cathédrale. — Le tombeau d'Erasme. — La salle du concile. — L'Album. — Les caveaux; OEcolompade, Meyer, Gruyenus. — La maison d'Erasme.

III. Suite de Bâle. 49

Le bibliothécaire. — Holbein. — Le portrait de Luther. — Le *Biblia pauperum*. — La danse des morts. — L'Arsenal. — L'armure de Charles-le-Téméraire. — Les drapeaux de Saint-Jacques. — L'auberge du Sauvage. — Le champ de bataille de Saint-Jacques. — Mœurs et coutumes des Bâloises. — Le pont de Dornach. — Maupertuis. — Promenades aux environs de Bâle.

IV. L'Argovie; le Duché de Bade. . . . 67

Les bords du Rhin. — Augst. — Antiquités romaines. — Rheinfelden. — Le père Mabillon. — L'agriculture dans l'Argovie. — Education publique. — Les visites nocturnes. — Stein. — Seckingen. — Lauffenbourg. — Chutes du Rhin à Lauffenbourg. — Madame la duchesse d'Angoulême. — Le duché de Bade.

V. La jeune Fille d'Hauenstein. 84

VI. La Chute du Rhin. 107

Waldshutt. — L'auberge du Raisin. — Lauchingen. — La jolie hôtesse. — Atala et Chactas. — La chute du Rhin de Lauffen. — Premier aspect de la cataracte. — Le chateau d'Imworth. — Deuxième aspect de la cataracte. — Troisième aspect de la cataracte.

Pages.

N° VII. Schaffouse. 120

Aspect de la ville. — Le Münster. — L'historien Muller. — M. Tripel. — Le pont de bois. — Mœurs et coutumes. — Le Gymnase de Schaffouse. — Diessenhoffen. — Les Natwacher. — Le couvent de Catherinthal. — Le Paradis. — Le prince Charles et l'armée française. — Stein sur le Rhin.

VIII. Constance. 133

Le lac de Constance. — Une promenade en bateau. — L'île de Reichenau. — Constance. — La cathédrale. — La salle du concile. — Le conservateur et la botte d'allumettes. — Le fauteuil de Jean Hus. — L'empereur d'Autriche et Napoléon. — Les Badoises. — Le grand-duc. — Le conventionnel Monnel.

IX. Le Concile de Constance. 146

X. Jean Hus. 156

XI. Le Château de Wolfberg. 173

Madame de Wurmser. — Hohentwiell. — L'antiquaire des bords de la Tamise. — Hedwige. — Le moine Hckard.

XII. Saint-Gall. 190

L'île Lindau. — Breghans. — Rhineck. — Rosbach. — Saint-Gall. — Aspect de la ville. — Mœurs. — L'hospice des Orphelins. — L'abbaye de Saint-Gall. — Costumes.

XIII. Une Investiture au moyen âge 198

XIV. Gais. 213

Aspect de la ville. — Les cures de petit-lait. — Madame D..... — La chapelle de Stoss. — Ulry Rotach. — Le Gabris.

XV. Canton d'Appenzell. 221

Caractères, mœurs, coutumes des Appenzellois. — Costumes des paysans de l'Appenzell. — Luttes.

XVI. Les Bergmannlein. 227

Les catholiques et les réformés. — Mythologie des Alpes. — Les Bergmannlein.

XVII. Appenzell. 232

Aspect de la ville d'Appenzell. — La chapelle des Rochers. — L'Hermite. — Le Kamor. — Le Hoch-Kasten. —

Kobelwies. — Les bains du Kienberg. — Sennewald. — Philippe de Hohensax. — Saletz. — Le bon pasteur. — Le clergé réformé.

Pages.

N° XVIII. Flore des Alpes. 246

XIX. Les Bains de Pfeffers. 259

Sargans. — Ragatz. — L'abbaye de Pfeffers. — Les bains. — La Tamina.

XX. Coire. 267

Zizers. — L'auberge du Bouquetin. — La cathédrale. — Mœurs et costumes des Grisons. — La jolie paysanne du Prétigau. — La jeune fille de l'Engadine.

XXI. Les Massues du désespoir. 277

XXII. Le lac de Wallenstadt. 299

Wallenstadt. — Ses habitans. — L'auberge de la Grand-Maison. — Le lac. — Le Schwalbis et le Joosen. — Terzen. — Murg. — Müllihorn. — Le Quinten. — Le Baierbach. — Wésen.

XXIII. Les Chalets des Alpes; les vieux Arbres de la Suisse. 307

Les chalets des Alpes. — Les chalets de l'Appenzell. — Le tilleul d'Altorf. — Le tilleul de Charles-le-Téméraire. — Le chêne d'Erich. — Le sapin de Toggenbourg. — Le tilleul de Prilly. — Le tilleul de la place Saint-Pierre, à Bâle. — Le noyer de Jean-Jacques Rousseau.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

MŒURS FRANÇAISES.

L'Hermite de la Chaussée-d'Antin, ou Observations sur les mœurs et usages des Français, au commencement du XIXe siècle ; par M. de Jouy, de l'académie française. Cinq forts volumes in-12, ornés de 12 jolies gravures et de vignettes. Prix. 18—75
Le même, cinq volumes in-8°. Prix. . . . 30—0

Guillaume le Franc-Parleur, ou Observations sur les mœurs, etc.; faisant suite à l'Hermite de la Chaussée-d'Antin, et par le même auteur. Deux vol. in-12, ornés de 4 jolies grav. et de fleurons. Prix. 7—50
Le même, deux vol. in-8°. Prix. . . . . 12—0

L'Hermite de la Guiane, ou Observations sur les mœurs françaises, etc.; faisant suite à l'Hermite de la Chaussée-d'Antin et au Franc-Parleur, et par le même auteur. Trois vol. in-12, ornés de 6 jolies gravures et de fleurons. Prix . . . . . 11—25
Le même, trois vol. in-8°. Prix . . . . . 18—0

L'Hermite en Province (suite de l'Hermite de la Chaussée-d'Antin, etc.), par M. de Jouy, etc.; quatorze vol in-12, ornés de gravures, cartes et vignettes Prix. . . . . 52—50
Le même, quatorze volumes in-8°. Prix. 84—0

La Morale appliquée à la politique, pour servir d'introduction aux Observations sur les mœurs françaises au XIXe siècle ; par M. de Jouy. Ornée du portrait de l'auteur. Deux volumes in-12. Prix. . . . . 7—50
La même, deux vol. in-8°. . . . . 12—0

Le Bonhomme, ou Observations sur les mœurs et usages parisiens, par M. de Rougemont. Suite du Rôdeur. Un vol. in-12, orné de deux jolies gravures et de vignettes. Prix. . . . . 3—75
Le même, in-8°. Prix. . . . . 6—0

L'Hermite du Faubourg Saint-Germain, ou Observations sur les mœurs et usages des Parisiens au commencement du XIXe siècle; faisant suite à la Collection des Mœurs françaises de M. de Jouy; par M. Colnet, auteur de *l'Art de Dîner en Ville*. Deux volumes in-12, ornés de gravures, vignettes et culs-de-lampe dessinés et gravés par d'habiles artistes. Prix . . . . . 7—50
Le même ouvrage, deux volumes in-8° . 12—0

Nouveaux Tableaux de Paris, ou Observations sur les mœurs et usages des Parisiens au commencement du XIXe siècle; faisant suite à la Collection des Mœurs françaises de M. de Jouy. Deux vol. in-12, ornés de gravures et vignettes. Prix . . . . . 7—50
Le même, 2 vol. in-8°. Prix. . . . . 12—0

L'Ecrivain public, ou Observations sur les mœurs et les usages du peuple au commencement du 19e siècle, recueillies par feu le Ragois, et publiées par Mme Sophie P******, auteur du *Prêtre*, etc., etc., orné de gravures. Quatre vol. in-12. Prix. . . . . 12—0

MŒURS ANGLAISES.

L'Hermite de Londres, ou Observations sur les mœurs et usages des Anglais au commencement du XIXe siècle; faisant suite à la collection des mœurs françaises de M. de Jouy, membre de l'Académie française. Trois vol. in-12, ornés de gravures, plans et vignettes. Prix . . . . . 11—25
Le même, trois vol. in-8°. Prix . . . . . 18—0

L'Hermite en Ecosse, ou Observations sur les mœurs et usages des Ecossais au commencement du 19e siècle, faisant suite à la collection des mœurs anglaises. 2 vol. in-12, ornés de jolies grav. et vignettes. Prix. 7—50
Le même ouvrage, deux volumes in-8°. . . 12—0

L'Hermite en Irlande, ou Observations sur les mœurs et usages des Irlandais au commencement du 19e siècle: faisant suite à la collection des mœurs anglaises. 2 vol. in-12, ornés de jolies grav. et vignettes. Prix. 7—50
Le même ouvrage, deux volumes in-8°. . . 12—0

MŒURS ITALIENNES.

L'Hermite en Italie, ou Observations sur les mœurs et usages des Italiens au commencement du XIXe siècle ; faisant suite à la collection des mœurs françaises et anglaises. Quatre vol. in-12, ornés de grav., cartes géograph. et vign., offrant des vues de lieux et de monumens remarquables. Prix. 15—0
Le même ouvrage, quatre vol. in-8°. . . . 24—0

MŒURS ESPAGNOLES.

Madrid, ou Observations sur les mœurs et usages des Espagnols au commencement du XIXe siècle, pour faire suite à la Collection des mœurs françaises, anglaises et italiennes. Deux vol. in-12, ornés de gravures et vignettes. Prix . . . . 7—50
Le même ouvrage, deux volumes in-8°. 12—0

MŒURS GRECQUES.

Le Nouvel Anacharsis dans la nouvelle Grèce, ou Observations sur les mœurs et usages grecs au commencement du XIXe siècle ; faisant suite à la Collection des Mœurs françaises, etc. Deux vol. in-12, ornés de gravures et vignettes. Prix. . . . . 7—50
Le même ouvrage, 2 vol. in-8°. . . . . 12—0

MŒURS RUSSES.

L'Hermite en Russie, ou Observations sur les mœurs et usages russes au commencement du XIXe siècle ; faisant suite à la Collection des Mœurs françaises, etc. Trois vol. in-12, ornés de gravures et vignettes, et d'un plan de Saint-Pétersbourg. Prix. . . . . 11—25

Catalogue des ouvrages condamnés depuis 1814 jusqu'à ce jour (1er septembre 1827); suivi du texte des jugemens et arrêts insérés au *Moniteur*. Un vol. in-18. Prix. . . . . 1—50

Chronologie des rois de France, avec portraits et notices historiques, à l'usage de la jeunesse, et particulièrement destinée aux établissemens d'instruction publique. Par M. Ch. du Rozoir, professeur à la faculté des lettres, etc. ; ouvrage adopté par

le conseil royal de l'instruction publique, pour les classes élémentaires. Quatrième édition, augmentée d'un Précis généalogique de la maison de Bourbon. Un vol. in-16. Prix . . . . . 0—60

Cours abrégé de Blason, avec dix planches de figures; suivi d'une Notice détaillée sur les ordres de chevalerie; à l'usage des maisons d'éducation. Par M. Jh. Martin, docteur ès-lettres, pensionnaire de l'université. Un vol. in-12. Prix. . . . . 2—50

Cours abrégé de Géographie ancienne et moderne, adopté par le conseil royal de l'instruction publique. Par Joseph Martin (des Hautes-Alpes), pensionnaire de l'université. Un vol. in-12. Cinquième édition, augmentée de notes historiques sur la géographie ancienne et sur celle du moyen âge, pour faciliter l'intelligence des auteurs classiques. Prix. . . 1—50

Cours pratique et théorique d'Arithmétique, d'après la méthode de Pestalozzi, etc.; contenant des exercices de calcul de tête pour tous les âges; un grand nombre d'applications; des questions théoriques sur les diverses parties de l'arithmétique, et qui peuvent servir d'examen; une table de la réduction des monnaies étrangères en monnaies françaises; une théorie des logarithmes, etc., etc.; ouvrage également propre aux instituteurs et aux mères de famille qui veulent donner à leurs enfans les premières notions de cette science, et dans lequel on n'a rien négligé de tout ce qui pouvait en rendre l'utilité plus générale; par H. L. D. Rivail, disciple de Pestalozzi. Deux volumes in-12. Prix . . . . . 6—0

Ephémérides classiques, présentant, jour par jour, les événemens principaux de l'histoire universelle et l'analyse biographique des rois, des guerriers, des poètes, des philanthropes, des ministres de la religion, des artistes, et en général de la plupart des hommes qui se sont distingués dans le monde par des actions dignes de faire aimer la vertu, la religion et le savoir, ou capables de faire haïr le crime, l'impiété et l'ignorance; à l'usage des colléges, des maisons d'éducation des deux sexes et des pères de famille; par MM. A. Boniface, Lévy et Marquis, professeurs. Quatre vol. in-12. . . . . 12—0